LEWIS CARROLL

ALICE

AU PAYS DES MERVEILLES

SUIVI DE

" L'AUTRE COTÉ DU MIROIR "

ILLUSTRATIONS
DE JEAN HÉE

LES ŒUVRES REPRÉSENTATIVES

Manuel de Fonte

Ex Libris
Moriz Förster

ALICE

au Pays des Merveilles

" LE MAGASIN DES DEMOISELLES "

LEWIS CARROLL

ALICE

AU PAYS DES MERVEILLES

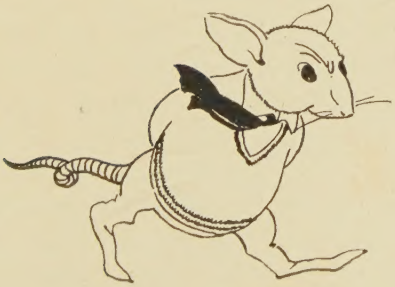
SUIVI DE

" L'AUTRE COTÉ DU MIROIR "

Traduction de M.-M. FAYET

Dessins en noir et en couleurs

de JEAN HÉE



LES ŒUVRES REPRÉSENTATIVES
41, Rue de Vaugirard, 41, PARIS — 1930

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/aliceaupaysdesme0000lewi_b5n8

AVANT-PROPOS

Voici, pour les enfants, un vrai livre d'enfants, une « réussite enfantine » si complète que depuis plus de 30 ans il enchante la jeunesse d'Outre-Manche. Je sais que bien des grandes personnes, en France, en lisant cette traduction, hausseront les épaules et penseront : « Encore des niaiseries! Cela n'a aucun bon sens et même aucun sens. Pourquoi traduire de telles inepties ? » Mais oui, cela n'a aucun sens, c'est le domaine du nonsense *comme disent les Anglais, le domaine de la fantaisie enfantine, dirions-nous, où la logique, la morale, les idées toutes faites n'ont rien à voir, mais où tout est frais, gratuit et neuf.*

Pas l'ombre d'une grande personne dans ces deux rêves, pas de maman pour faire des recommandations, pas de gouvernante pour gronder, donner des ordres, faire de la morale ou prêcher d'une manière ou d'une autre. Le seul personnage humain: une petite fille de 7 ans. Oh ! ce n'est pas une petite fille modèle, n'ayez pas peur; sa seule vertu sociale c'est une politesse charmante qui craint toujours de désobliger autrui ; ses vertus personnelles : une insatiable curiosité, une étourderie et une propension au bavardage parfaitement agréables et une sympathie toujours renouvelée pour le monde surpeuplé et fantastique où elle se meut avec tant d'aisance.

C'est peut-être là le point délicat pour le lecteur français: si Alice et tous ses petits lecteurs anglais à sa suite, se sentent absolument chez eux dans ce Pays des Merveilles *et* De l'autre côté du Miroir *c'est qu'ils y sont en pays de connaissances, c'est tout le monde familier où se meuvent leurs esprits enfantins. Le petit Anglais, même dans les grandes villes, passe la majeure partie de son temps dehors; il apprend à parler en nommant les plantes et les animaux auxquels s'attache toute son attention curieuse. Rentré chez lui, il ne se mêle pas à la vie des grandes personnes, mais reste, avec les autres bébés de la famille, dans la* « nursery » *décorée de peintures claires de fleurs et d'animaux encore, et de scènes enfantines qui parlent à leur imagination. Et là, pas de travail, mais des histoires, des chansons à n'en plus finir, de ces chansons de nourrice, sans queue ni tête parfois, mais au rythme prenant, qui calment colères et caprices et qui donnent la vie au petit monde de la nursery : c'est, en six vers dramatiques, l'histoire de la petite miss Muffet qu'une grosse araignée vient déranger pendant son goûter ; c'est le petit Jack Horner qui enfonce vaillamment son pouce dans le gâteau pour y chercher un raisin ; c'est le petit polisson qui a jeté Minet dans le puits et le bon petit garçon qui l'a sauvé. Puis, à côté de ces scènes de la vie enfantine, les animaux entrent dans la danse : c'est le chien de la Mère Hubbard qui a réponse à tout, c'est le cygne qui se balance sur les eaux, c'est Robin, l'aimable rouge-gorge aux noces tragiques, à la mort poétique, c'est le lion avec la licorne qui, descendus de l'écusson royal d'Angleterre, se livrent en quatre vers un combat fabuleux. Les objets eux-mêmes s'animent : le bel œuf à la coque, tout rond, tout blanc, devient Humpty*

Dumpty, un gros bonhomme plein de suffisance ; le plat vide se met à la poursuite de la cuiller qui s'évade...

Quel enfant résisterait à ces fantasmagories charmantes ? Qui voudrait les congeler au souffle du bon sens ? C'est le vrai monde des petits enfants, compliqué, illogique et délicieux où tout est sur le même plan, où tout est vie et mouvement, où aucune règle importune ne vient brider l'imagination, où l'ordre habituel peut être retourné sans causer d'autre surprise que le plaisir d'une plus grande diversité.

Mais au fait, pourquoi tant d'explications ? Le Domaine de la Fantaisie n'est-il pas, dans tous les pays du monde, le Domaine des Enfants ?

Alice est aimable et éloquente · elle fera beaucoup mieux que moi les présentations, et pourvu que vous acceptiez aveuglément sa direction, vous vous sentirez bientôt aussi familiers qu'elle avec ses vieux amis, cocasses et sympathiques, et rien ne vous semblera plus admissible que ses étranges aventures.

Remercions Mademoiselle M. M. Fayet d'avoir entrepris la tâche redoutable de faire passer en Français un texte si intimement anglais, et de nous en avoir donné une traduction aussi ingénieuse que vivante.

CHAPITRE I

DANS LE TERRIER DU LAPIN

Alice commençait à être fatiguée de rester assise près de sa sœur sur le talus. Elle n'avait rien à faire. Une fois ou deux elle avait jeté un coup d'œil sur le livre que lisait sa sœur mais il n'y avait pas d'images ni de dialogues et, à quoi peut servir un livre sans images ni dialogues, pensait Alice.

Elle était en train de se demander très vaguement, car la chaleur l'engourdissait, si le plaisir de faire une guirlande de marguerites valait la peine de se lever... et de cueillir des marguerites, quand tout à coup un lapin blanc avec des yeux rouges passa devant elle.

La chose n'avait en soi rien de très étonnant et Alice ne trouva pas non plus très étonnant d'entendre le lapin murmurer:

— Oh! Mon Dieu! je vais être en retard.

Plus tard elle se dit qu'elle aurait pu s'étonner mais à ce moment-là, la chose lui sembla toute naturelle.

Mais quand le lapin prit une montre dans la poche de son gilet, la regarda et galopa de plus belle, Alice bondit sur ses pieds car elle venait brusquement de comprendre qu'elle n'avait pas encore vu de lapin porter un gilet ni tirer une montre de sa poche et brûlant de curiosité elle courut derrière lui dans le champ, juste à temps pour le voir s'engouffrer dans un large terrier sous la haie.

Une minute après, Alice s'y engouffrait à son tour, la tête la première, sans se demander comment elle pourrait bien en sortir.

Le terrier s'étendait tout droit comme un tunnel, mais soudain il présenta une descente à pic et ce fut si brusque qu'Alice n'eut pas le temps de s'arrêter et elle commença une dégringolade dans ce qui semblait être un puits très profond.

Le puits était-il vraiment très profond, ou tombait-elle très lentement? Il faut admettre l'un ou l'autre car elle eut tout le temps d'examiner le paysage et de se demander ce qui allait se passer.

Tout d'abord elle regarda en bas mais il faisait trop sombre; impossible de rien voir. Puis, elle regarda les parois du puits et s'aperçut qu'elles étaient tapissées de placard et d'étagères.

De-ci, de-là, il y avait des cartes et des tableaux. En passant elle attrapa un pot sur lequel était écrit: *marme-*

lade d'oranges, mais quelle déception! Il était vide. Elle n'osa pas jeter le pot de peur de tuer quelqu'un en dessous et le posa sur une des étagères devant laquelle elle passait.

— Eh bien! pensa Alice, après une chute pareille, tomber dans les escaliers ne me paraîtra rien du tout. Comme j'aurai l'air brave à la maison. Ma foi! je crois que je ne dirais rien, même si je tombais du toit.

Ce qui était assez juste.

Elle descendait, elle descendait, elle crut qu'elle ne s'arrêterait jamais.

— Je me demande combien de kilomètres j'ai déjà fait, dit-elle tout haut. Je dois être tout près du centre de la terre. Voyons, cela fait 4.000 kilomètres, je crois.

Vous voyez qu'Alice avait appris quelque chose à l'école et, bien que ce ne fut pas tout à fait le moment d'étaler sa science puisqu'il n'y avait pas d'auditeur, cependant c'était un bon exercice.

— Oui, c'est à peu près la distance; mais, alors, je me demande à quelle latitude et à quelle longitude je me trouve?

Alice n'avait pas la moindre idée de ce que pouvaient être une latitude et une longitude, mais elle trouvait que c'étaient de grands mots très jolis à dire.

— Je me demande, continua-t-elle, si je vais traverser la terre. Comme ce serait drôle d'arriver chez les gens qui marchent la tête en bas. Les Antipathies, je crois...

Cette fois elle fut assez contente qu'il n'y eût personne à l'écouter, car le mot ne lui semblait pas exact du tout.

— Mais il faudra que je leur demande le nom de leur pays ? S'il vous plaît, Madame, est-ce la Nouvelle-Zélande ou l'Australie?

Et elle essaya de faire une petite révérence; imaginez ce que peut être une révérence quand on dégringole la tête la première.

— Mais, si je demande, elle va me prendre pour une affreuse petite ignorante; non je ne demanderai rien, je verrai bien le nom écrit quelque part.

Elle descendait, descendait, vraiment il n'y avait pas autre chose à faire qu'à parler.

— Dinah, je crois que je vous manquerai bien ce soir. (Dinah était la chatte). J'espère qu'ils n'oublieront pas de lui donner sa soucoupe de lait à cinq heures. Dinah, ma chère, je voudrais bien que vous soyiez ici avec moi. Il n'y a pas de souris en l'air, évidemment, mais vous pourriez essayer d'attraper les chauves-souris qui sont aussi terribles que les souris, vous savez. Mais est-ce que les chats mangent les chauves-souris?

Ici, Alice commença à s'endormir et tout en rêvant à moitié, elle répétait:

— Est-ce que les chats mangent les chauves-souris?... est-ce que les chats mangent les chauves-souris?...

Et quelquefois :

— Est-ce que les chauves-souris mangent les chats?

Mais comme elle ne pouvait répondre à aucune des questions, peu importait l'ordre dans lequel elle les posait. Elle sentait qu'elle divaguait et commençait à rêver qu'elle se promenait en donnant la main à Dinah. Au moment où elle lui posait sérieusement la question:

— Dinah, dites-moi la vérité: avez-vous déjà mangé des chauves-souris?

Patapoum! Elle tomba sur un tas de branchages et de feuilles mortes.

Alice ne se fit aucun mal et en une seconde elle fut debout. Elle regarda en l'air mais il faisait très sombre. Devant elle s'étendait un long couloir et que vit-elle? Le lapin blanc qui se pressait tant qu'il pouvait. Il n'y avait pas un moment à perdre. Alice courut comme le vent et arriva juste à temps pour l'entendre dire en disparaissant à un tournant:

— Par mes oreilles et mes moustaches, comme il est tard.

Elle était tout près de lui mais quand elle eut à son tour dépassé le tournant il n'y avait plus de lapin et elle se trouvait dans un hall long et bas éclairé par une rangée de lampes qui pendaient du plafond.

Il y avait des portes de chaque côté du vestibule, mais elles étaient toutes fermées à clef et quand Alice eut vainement essayé de les ouvrir toutes, elle revint tristement au milieu et se demanda que faire.

Brusquement, elle aperçut un petit guéridon à trois pieds en verre massif. Il n'y avait sur cette table qu'une petite clef d'or et la première pensée d'Alice fut qu'elle devait appartenir à l'une des portes du hall. Mais, hélas ! les serrures étaient-elles trop grandes ou la clef trop petite... Elle ne s'adaptait à aucune.

Enfin, à force de chercher, elle découvrit une tenture qu'elle n'avait pas encore remarquée et derrière cette tenture une petite porte d'à peu près quarante centimètres de haut. Elle mit dans la serrure la petite clef d'or. Oh! joie! elle s'adaptait.

Alice ouvrit la porte, elle donnait sur un petit corridor pas beaucoup plus vaste qu'un trou de rat. Elle s'agenouilla et vit au bout du couloir le plus joli jardin du monde. Comme elle aurait voulu traverser ce couloir sombre et se promener parmi ces parterres de belles fleurs et ces fraîches fontaines ! Mais elle ne pouvait même pas passer sa tête dans l'ouverture de la porte.

— Et même si ma tête y passait, se dit la pauvre Alice, mes épaules ne suivraient pas. Oh ! si je pouvais rentrer en moi-même comme un télescope. Je le pourrais certainement si je savais comment commencer.

Vous voyez, Alice avait déjà vu tant de choses étranges qu'elle commençait à penser que très peu de choses en vérité étaient vraiment impossibles.

Il n'y avait pas de raison de rester près de la petite porte. Elle retourna donc près de la table espérant bien y trouver une autre clef ou tout au moins un livre de règles pour faire rentrer les gens en eux-mêmes comme les télescopes. Elle n'y trouva qu'une petite bouteille (qui certainement n'y était pas avant. Au goulot de la bouteille était attachée une petite étiquette avec les mots: « Buvez-moi » écrits en grandes lettres.

Très joli de dire : « Buvez-moi » ; mais la sage petite Alice ne voulait pas se presser.

— Je vais bien regarder d'abord, dit-elle, si le mot *poison* n'est pas écrit.

Car elle avait lu des histoires très instructives sur des enfants qui avaient brûlé ou qui avaient été dévorés par des bêtes sauvages et autres choses désagréables, simplement pour avoir oublié les conseil très simples que leurs

amis leur avaient donnés ; par exemple, qu'un tisonnier chauffé à blanc vous brûlera si vous le tenez trop longtemps et que vous saignerez si vous vous faites au doigt une coupure très profonde, et que (elle ne l'avait pas oublié) si vous buvez ce que contient une bouteille où est inscrit le mot *poison*, tôt ou tard, cela vous causera des désagréments.

D'ailleurs sur cette bouteille le mot *poison* n'était nullement écrit. Alice se risqua donc à en boire un peu et le trouvant fort bon, à la fois un goût de tarte aux cerises, de crème, de dinde rôtie, d'ananas, de caramel et de rôtie chaude, elle avala le tout.

— Que c'est curieux, dit Alice, je crois que je rentre en moi-même comme un télescope.

Et c'était vrai; elle avait à peine maintenant vingt-cinq centimètres de haut et avec quelle joie elle pensa qu'elle pouvait maintenant franchir la petite porte, mais elle attendit quelques minutes. Il fallait bien voir si elle allait encore diminuer. Cette pensée la rendait un peu nerveuse.

— Car à la fin, se disait Alice, je pourrais bien m'évanouir comme une chandelle. Que deviendrais-je alors ?

Elle se demanda à quoi ressemble la flamme d'une chandelle quand toute une chandelle a fondu, mais c'était une chose qu'elle n'avait jamais vue.

Au bout d'un moment, comme il ne se passait rien, elle résolut d'aller dans le jardin; mais, hélas! pauvre Alice ! En arrivant près de la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la petite clef d'or sur la table et comment

faire pour l'atteindre? Elle la voyait parfaitement bien à travers le verre. Elle essaya de grimper le long du pied de la table mais il était trop glissant et à la fin, lasse de tant d'efforts, la pauvre petite s'assit par terre et se mit à pleurer.

— Allons à quoi sert de pleurer comme cela, se dit Alice sévèrement, vous allez me faire le plaisir de cesser tout de suite ces jérémiades.

Elle se donnait généralement de très bons conseils, qu'elle suivait rarement d'ailleurs, et se grondait si durement qu'elle en avait quelquefois les larmes aux yeux. Elle s'était même tiré les oreilles une fois pour avoir triché pendant une partie de croquet qu'elle jouait contre elle-même. Car cette étrange enfant aimait beaucoup se persuader qu'elle était deux personnes.

— Ce n'est pas le moment, pensa la pauvre Alice, de prétendre être deux, il reste à peine assez de moi pour faire encore une personne.

Tout d'un coup elle aperçut sous la table une petite boîte, elle l'ouvrit et trouva dedant un très petit gâteau sur lequel les mots : « Mangez-moi » étaient écrits en beaux raisins.

— Bon, je vais le manger, se dit Alice, et s'il me fait grandir je pourrai atteindre la clef et s'il me fait encore rapetisser, je ramperai sous la porte; ainsi de toutes façons j'entrerai dans le jardin et l'on verra bien ce qui arrivera.

Elle mangea un petit morceau en se demandant:

— Est-ce que je grandis ? Est-ce que je rapetisse ?

Et elle mit sa main sur sa tête pour se rendre compte.

Mais à sa grande surprise elle resta de la même taille. Evidemment, c'est ce qui arrive quand on mange un gâteau, mais Alice était tellement habituée aux choses extraordinaires qu'il lui semblait très monotone et stupide de voir les choses se passer normalement.

Elle se hâta donc de finir le gâteau.

— Oh ! mes pauvres petits pieds...

CHAPITRE II

LA MARE DES LARMES

— De plus en plus curieux, cria Alice, maintenant je m'allonge comme le plus grand télescope qu'on ait pu voir ; au revoir, mes pieds.

Car lorsqu'elle regardait ses pieds ils lui semblaient à perte de vue.

— Oh ! mes pauvres petits pieds, qui vous mettra maintenant vos bas et vos souliers, mes chéris ? Sûrement pas moi, je serai beaucoup trop loin pour cela. Vous vous débrouillerez comme vous pourrez. Mais, il faut que je sois aimable pour eux, pensa-t-elle soudain, sans cela ils ne voudront plus me conduire où je voudrais aller. Voyons, à chaque Noël je vous donnerai une belle paire de chaussures toutes neuves.

« Mais comment les leur envoyer? Par le voiturier, se dit-elle, et comme ce sera drôle de faire un cadeau à ses pieds! L'adresse sera très comique:

Monsieur Le pied droit d'Alice
Tapis du foyer
Près des Chenets.

Avec les sentiments affectueux d'Alice.

— Quelles bêtises je suis en train de dire!

Au même moment sa tête toucha le plafond du hall; c'est qu'elle avait au moins trois mètres de haut. Elle saisit la petite clef d'or et se précipita à la porte du jardin.

Pauvre Alice ! Tout ce qu'elle put faire en se couchant sur le sol, fut de regarder le jardin avec un œil par la porte. Impossible de passer. Elle s'assit et se mit à pleurer.

— Vous devriez avoir honte, une grande fille comme vous (elle pouvait se donner ce qualificatif) de pleurer de la sorte. Finissez tout de suite, je vous prie.

Mais elle continua de plus belle à verser des torrents de larmes et bientôt il y eut autour d'elle une vaste mare de dix centimètres de profondeur et aussi étendue que la moitié du hall.

Tout à coup elle entendit un petit bruit de pas dans le lointain et bien vite elle s'essuya les yeux. C'était le lapin blanc vêtu d'un habit magnifique, tenant dans une main une paire de gants de chevreau blanc et dans l'autre un grand éventail. Il trottait aussi vite qu'il pouvait en marmottant:

— Oh ! la Duchesse, la Duchesse, pourvu qu'elle ne se fâche pas de mon retard !

Alice était si désespérée qu'elle aurait appelé n'importe qui à son aide ; aussi lorsque le lapin fut près d'elle, elle dit d'une voix basse et timide:

— S'il vous plaît, Monsieur...

Le lapin sursauta violemment, laissa tomber ses gants de chevreau et l'éventail et disparut à toutes jambes dans le noir.

Alice ramassa l'éventail et les gants et comme il faisait très chaud elle s'éventa tout en parlant:

— Dieu ! Que les choses sont étranges aujourd'hui et hier tout se passait normalement. Ai-je été changée pendant la nuit ? Voyons, étais-je bien moi en me levant ce matin ? Je devais être un peu différente. Mais une question se pose : si je ne suis pas moi, qui suis-je ? C'est bien embarrassant.

Et elle chercha de quelle petite amie elle avait pris la place.

— Je suis sûre de ne pas être Ada, dit-elle, car ses cheveux sont bouclés et les miens ne le sont pas du tout. Je suis sûre de ne pas être Mabel parce que je sais des tas de choses et elle en sait si peu. Et puis, elle est « elle » et je suis « moi ». Mon Dieu ! que c'est embarrassant. Voyons si je puis me rappeler ce que j'ai appris. 4 fois 5, 12 ; 4 fois 6, 13 ; 4 fois 7, ... Oh ! mais je n'arriverai jamais à 20 si je continue comme cela. D'ailleurs la table de multiplication ne signifie rien. Passons à la géographie. Londres est la capitale de Paris, Paris est la capitale de Rome et Rome ... non ce n'est pas cela, je suis sûre. J'ai dû être transformée en Mabel. Je vais réciter. « Comment le petit... ».

Et elle se croisa les bras et commença d'une voix rauque et étrange:

Comment le petit crocodile,
Embellit sa queue luisante :
Il verse l'eau du Nil
Sur chaque écaille dorée.
Comme il semble sourire aimablement
Comme il allonge bien ses griffes
Et invite les petits poissons
En ouvrant des mâchoires souriantes.

Ce ne sont pas les mots exacts, gémit la pauvre Alice, et ses yeux se remplirent de larmes. Je dois être Mabel et je vais être obligée de vivre dans sa petite maison et je n'aurai pas de jouets et il me faudra apprendre tant de leçons. Tans pis si je suis Mabel, je reste ici; ils auront beau passer la tête et dire « Revenez, ma chérie ». Je regarderai en disant: « Qui suis-je, dites-le-moi d'abord et s'il me plaît d'être cette personne j'irai vous trouver. Sinon, je resterai ici jusqu'à ce que quelqu'un d'autre vienne ».

« Mon Dieu ! s'exclama Alice avec une soudaine explosion de larmes, comme je voudrais qu'ils passent ici leur tête, je suis si fatiguée d'être toute seule.

Elle regarda machinalement ses mains et fut étonnée de voir qu'elle avait pu enfiler un des petits gants blancs du lapin.

– Comment cela ? se dit-elle, j'ai rapetissé.

Elle se leva et se mesura à la table, elle n'avait plus que trente centimètres de haut et diminuait rapidement; elle supposa que c'était à cause de l'éventail qu'elle tenait à la main et le jeta juste à temps pour éviter de s'aplatir complètement.

– Je l'ai échappé belle, pensa la pauvre Alice, un peu effrayée de ce brusque changement, mais bien contente d'être encore en vie.

« Et maintenant, allons au jardin.

Elle courut à la petite porte, mais la petite porte s'était refermée et la petite clef était toujours sur la table.

– Tout va de plus en plus mal, pensa la pauvre enfant, car je n'ai jamais encore été si petite. C'est trop de malchance vraiment.

Brusquement son pied glissa et plouf elle tomba jusqu'au cou dans l'eau salée.

Sa première idée fut qu'elle était tombée dans la mer.

— Dans ce cas, se dit-elle, je reviendrai par le train.

Alice était allée au bord de la mer une fois dans sa vie et elle en avait tiré cette conclusion définitive: que partout sur le bord de la mer, il y a des enfants creusant le sable avec des pelles de bois, une rangée de villas, et par derrière une station de chemin de fer.

Mais elle comprit bientôt qu'elle était tombée dans la mare formée par les larmes qu'elle avait versées quand elle avait trois mètres de haut.

— Si j'avais su je n'aurais pas tant pleuré, disait Alice en nageant, je serais bien punie maintenant, si je me noyais dans mes propres larmes. Ce serait bien bizarre, mais tout est bizarre aujourd'hui.

Elle entendit quelque chose clapoter dans la mare et nagea dans cette direction. En apercevant l'animal elle crut d'abord avoir à faire à un Morse ou à un Hippopotame, mais elle se rappela sa petite taille et vit que c'était une souris qui, comme elle, était tombée dans la mare.

— Faut-il parler à une souris? se demanda Alice, il est bien possible qu'elle puisse parler. D'ailleurs je ne risque rien à essayer.

Elle commença:

— O souris, savez-vous comment on peut sortir de cette mare ? Je suis très fatiguée de nager, ô souris !

Alice pensait que c'était la façon convenable de parler à une souris. C'était son premier essai mais elle se rappelait avoir lu dans la grammaire latine de son frère : *Une souris, d'une souris, à une souris, par une souris, ô souris !*

La souris la regarda avec curiosité, cligna de l'œil, mais ne dit rien.

— Elle ne comprend peut-être pas l'Anglais, pensa Alice, ce doit être une souris française venue avec Guillaume le Conquérant.

Vous voyez qu'Alice avait une certaine science de l'histoire, mais pas des dates. Elle demanda soudain:

— Où est ma chatte ?

C'était la première phrase de son livre de français. La souris fit un bond hors de l'eau et frissonna de tous ses membres.

— Oh ! pardon, se hâta de crier Alice désolée d'avoir fait peur au pauvre animal, j'oubliais que vous n'aimiez pas les chats.

— Si je n'aime pas les chats! cria la souris d'une voix perçante, est-ce que vous aimeriez les chats, si vous étiez à ma place ?

— Peut-être que non, dit Alice d'un ton conciliant, ne soyez pas fâchée. Et cependant j'aurais bien voulu vous montrer notre chatte Dinah. Si vous la voyiez, vous raffoleriez certainement des chats. Elle est si douce, continua Alice, tout en nageant paresseusement dans la mare, elle s'asseoit si gentiment près du feu en ronronnant et elle se lèche la patte, et elle se lave la figure, et c'est si amusant

de la pouponner, et elle est si adroite pour attraper les souris.

« Oh! je vous demande pardon, cria Alice, car la souris avait les poils hérissés de frayeur. Nous n'allons plus en parler, si vous le voulez.

— *Nous*, vraiment, cria la souris qui tremblait jusqu'au bout de sa queue, comme si jamais, *moi*, j'avais parlé d'un tel sujet. Notre famille a toujours haï les chats, ce sont des êtres vicieux, rampants, méprisables. Ne me prononcez jamais leur nom !

— Je vous le promets, dit Alice.

Et elle chercha rapidement un autre sujet de conversation.

— Aimez-vous... aimez-vous les chiens ?

La souris re répondit pas et Alice continua vivement :

— Nous avons un si joli petit chien à la maison, je voudrais vous le montrer. Un petit fox-terrier aux yeux brillants et il a de si longs poils frisés. Et quand on lui jette des choses il les attrape... et il fait le beau pour demander sa pâtée... je ne vous dis pas la moitié de ce qu'il sait faire. Il appartient à un fermier, vous savez, et le fermier dit qu'il est précieux, qu'il vaut de l'or parce qu'il tue tous les rats... Oh ! Mon Dieu ! cria Alice d'un ton désolé, je vous ai encore offensée, car la souris s'éloignait d'elle en nageant si vigoureusement que toute la mare en était agitée.

— Ma gentille souris, appela-t-elle doucement, je vous en prie, revenez, nous ne parlerons plus de chien ni de chat puisque vous ne les aimez pas.

La souris se retourna et nagea lentement vers Alice. Sa figure était toute pâle (de colère, pensa Alice) et elle dit d'une voix basse et tremblante :

— Allons à terre et je vous raconterai mon histoire; vous comprendrez alors pourquoi je hais les chiens et les chats.

Il était temps d'atterrir vraiment, car la mare était remplie d'animaux de toutes sortes qui étaient tombés dedans : il y avait un Canard et un Pélican, et un merle, et un Aiglon, et une quantité d'autres bêtes.

Alice se mit en tête de la troupe et tous abordèrent enfin au rivage.

La souris qui semblait exercer une certaine autorité, imposa silence à tous...

CHAPITRE III

UNE COURSE A LA CAUCUS ET UNE LONGUE HISTOIRE

Ce fut une bien curieuse assemblée qui se retrouva sur le rivage : les plumes des oiseaux traînaient par terre et les autres animaux avaient leur fourrure collée à la peau. Tous étaient trempés, furieux et mal à l'aise.

La première question fut de savoir comment se sécher.

Chacun donna son avis et Alice ne trouva pas du tout étrange de prendre part au conseil ; il lui semblait les avoir connus toute sa vie. Elle eut même une longue discussion avec le merle qui finit par se fâcher en déclarant :

— D'abord, je suis plus vieux que vous, et donc je sais mieux que vous.

Raison à laquelle Alice refusa de se rendre avant de savoir l'âge du merle et comme le merle refusait obstinément de le dire, la discussion finit là.

La souris qui semblait exercer une certaine autorité imposa silence à tous.

— Asseyez-vous et écoutez-moi, vous serez bientôt secs.

Ils s'assirent en rond, la souris au milieu ; Alice se prépara à écouter de son mieux car elle se sentait sur le point de prendre un bon rhume.

— Hem !.... hem !... dit la souris d'un air important, êtes-vous prêts ? Voici la chose la plus sèche que je connaisse. Silence, s'il vous plaît ! Guillaume le Conquérant dont la cause était soutenue par le pape fut bientôt reconnu par les Anglais qui avaient besoin d'un chef et qui étaient depuis longtemps habitués à l'usurpation et à la conquête. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie...

— Ouf ! fit le merle en frissonnant.

— Je vous demande pardon, dit la souris avec une politesse glaciale, vous parliez ?

— Mais non, se hâta de répondre le merle.

— Je l'ai cru, dit la souris. Je continue : Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie prirent son parti et même Stigand, l'archevêque patriote de Canterbury, trouva la chose raisonnable...

— Trouva quoi ? dit le canard.

— Trouva la chose, répliqua la souris d'un ton furieux, naturellement vous savez ce que le mot chose signifie...

— Je sais ce qu'une chose signifie quand je la trouve, dit le canard, et c'est généralement une grenouille ou un ver. La question est de savoir ce que trouva l'archevêque?

La souris dédaigna de répondre et poursuivit:

— ... trouva la chose raisonnable et se joignit à Edgar Atheling pour aller au devant de Guillaume et lui offrir la couronne. Tout d'abord Guillaume se conduisit avec modération, mais l'insolence de ses Normands... Comment êtes-vous maintenant, ma chère, ajouta-t-elle en se tournant vers Alice?

— Aussi mouillée que jamais, dit mélancoliquement Alice, cela ne me sèche pas du tout.

— Dans ce cas, dit le pélican en se levant d'un air solennel, je propose que l'assemblée se prononce pour l'adoption de remèdes mieux appropriés à...

— Parlez plus clair, dit l'aiglon, je ne comprends pas la moitié de ces longs mots et d'ailleurs je suis sûr que vous-même, vous ne les comprenez pas.

Et l'aiglon baissa la tête pour dissimuler un sourire narquois. Quelques-uns des oiseaux ricanèrent ostensiblement.

— J'allais dire, reprit le pélican très froissé, que la meilleure chose à faire pour sécher était une course à la Caucus.

— Qu'est-ce qu'une course à la Caucus ? dit Alice.

Il lui était parfaitement indifférent de le savoir mais le pélican avait fait une pause comme pour attendre ce qu'on allait dire et personne ne semblait disposé à parler.

— Ma foi! dit le pélican, la meilleure façon de l'expliquer c'est de la faire.

Et comme il se peut qu'un jour d'hiver, vous ayez envie d'essayer la chose, je vais vous dire comment s'y prit le pélican.

D'abord il traça une piste en forme de cercle (peu importe qu'il ne soit pas parfaitement rond, fit-il remarquer) et il plaça tous les animaux sur la piste, les uns derrière les autres. Le signal « 1, 2, 3, partez » ne fut pas donné, mais ils couraient quand ça leur plaisait et ils quittaient la course quand ça le leur plaisait, de sorte qu'il n'était pas du tout facile de savoir si la course était finie.

Au bout d'une demi-heure ils étaient tous secs, et le pélican cria:

— La course est finie.

Ils s'arrêtèrent haletants et demandèrent:

— Qui a gagné?

Cette question obligea le pélican à de profondes réflexions: il resta un long moment un doigt sur le front, exactement comme les tableaux qui représentent Shakespeare pensant, tout le monde attendait en silence.

A la fin, le pélican dit:

— Tout le monde a gagné et tout le monde doit avoir un prix.

— Mais qui donnera les prix demandèrent plusieurs voix?

— Mais, *elle*, bien entendu, dit le pélican en désignant Alice de l'aileron, et tous s'assemblèrent autour d'elle en criant à tue-tête:

— Les prix, les prix!

Alice ne savait pas du tout que faire. En désespoir de cause elle fouilla dans sa poche et en tira une boîte de dragées. Fort heureusement l'eau salée ne les avait pas fondues et elle les distribua à la ronde. Il y en eut exactement une pour chacun.

— Mais il faut qu'elle ait un prix, elle aussi, dit la souris.

— Bien entendu, répondit le pélican très gravement. Qu'avez-vous encore dans votre poche? continua-t-il en se tournant vers Alice.

— Seulement un dé, dit tristement Alice.

— Donnez-le-moi, dit le pélican.

Ils s'assemblèrent autour d'elle et le pélican lui tendit solennellement le dé en disant:

— Veuillez nous faire le plaisir d'accepter ce superbe dé.

Quand il eut terminé ce bref discours, tous applaudirent.

— Que c'est absurde, pensa Alice.

Mais ils semblaient si sérieux qu'elle n'osa pas rire. Comme elle ne trouvait rien à répondre elle se contenta de saluer et prit le dé avec toute la dignité possible.

Il s'agissait maintenant de manger les dragées, ce fut l'occasion d'un beau remue-ménage, les grands oiseaux se plaignaient d'avaler la leur sans en sentir le goût, les petits manquèrent de s'étrangler et il fallut leur taper dans le dos. L'opération terminée ils s'assirent en rond et prièrent la souris de leur raconter une histoire.

— Vous m'avez promis de me raconter une histoire, vous savez, dit Alice, et pourquoi vous haïssez les ch... et les ch .. ajouta-t-elle à voix basse de peur de l'offenser encore.

— Mon histoire est longue et triste dit la souris; et elle se tourna vers Alice en soupirant.

— Votre queue est longue certainement (1), dit Alice en regardant avec étonnement la queue de la souris, mais je ne vois pas comment elle peut être triste? Et pendant que la souris parlait voici comment l'histoire se présenta à son esprit:

---

(1) Les mots anglais *tale* (histoire et *tail* (queue) se prononcent à peu près de la même façon. Alice les confond.

Fury, le chien, dit à une
Souris qu'il rencontra dans
la maison: « Allons tous
les deux en justice. Je
veux vous intenter
un procès. Allons!
Je n'accepte pas
d'excuses. Il me
faut ce procès,
car vraiment, ce
matin, je n'ai rien
à faire ». La
souris dit au
gredin : « Un
tel procès, cher
Monsieur, sans
jury ni juges
serait du temps
p e r d u ».
« — Je serai
le juge et le
jury dit le
vieux rusé
d e Fury.
Je veux
instruire
tout le
procès
et
vous
con-
dam-
ner
à
mort!

— Vous n'écoutez pas, dit sévèrement la souris, à quoi pensez-vous?

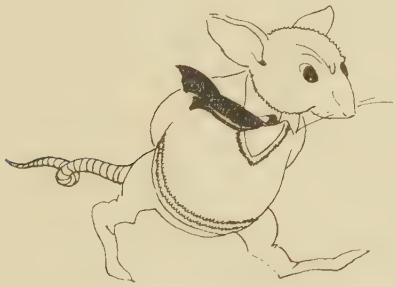
— Je vous demande pardon, dit Alice humblement, vous êtes rendue à la cinquième courbe je crois...

— Je n'en ai pas, cria la souris avec colère. Je ne... je ne...

— Un nœud, dit Alice en regardant avec intérêt autour d'elle, permettez-moi de le défaire.

— Je n'ai pas parlé de cela, dit la souris en se levant pour s'éloigner, vous m'insultez en disant de telle sottises.

— Je n'en avais pas l'intention, s'excusa la pauvre Alice, mais vous vous fâchez tellement vite!



La souris grogna pour toute réponse.

— Allons, revenez et finissez votre histoire, cria Alice et tous les autre dirent en chœur:

— Allons, revenez.

Mais la souris secoua la tête avec colère et courut un peu plus vite.

— Quel dommage qu'elle n'ait pas voulu rester, soupira le merle dès qu'elle fut hors de vue.

Et une vieille mère crabe en profita pour dire à sa fille:

— Ah! ma chère, que ceci vous serve de leçon et vous apprenne à ne jamais perdre votre calme.

— Oh! la paix, m'man, dit la jeune crabe avec impertinence, vous en avez assez, vous, de calme, pour faire perdre patience à une huître.

— Ah! si Dinah était ici, dit Alice tout haut sans s'adresser à personne en particulier, la souris ne serait pas longue à revenir.

— Et qui est Dinah? si la question n'est pas indiscrète, demanda le merle.

Alice était toujours prête à parler de sa favorite.

— Dinah est notre chatte. Elle n'a pas sa pareille pour attraper les souris. Et si vous la voyiez bondir sur les oiseaux! Elle dévore un petit oiseau en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Ce discours produisit une étonnante impression sur l'assemblée. Quelques-uns des oiseaux se hâtèrent de décamper, une vieille pie s'emmitoufla très soigneusement en déclarant:

— Il vaut mieux que je rentre, l'air du soir ne convient pas à ma gorge.

Et un canari appela ses enfants d'une voix tremblante.

— Venez mes chéris, il est grand temps d'aller au lit.

Chacun trouva un prétexte pour s'en aller et Alice se trouva seule.

— Je n'aurais pas dû parler de Dinah, soupira-t-elle avec mélancolie, personne n'a l'air de l'aimer ici et c'est pourtant la plus jolie chatte du monde. Oh! ma chère Dinah, est-ce que je vous reverrai? et la pauvre Alice se mit à pleurer car elle se sentait seule et triste.

Un léger bruit de pas se fit entendre dans le lointain. Elle se redressa vivement dans l'espoir que la souris avait changé d'avis et revenait finir son histoire.

CHAPITRE IV

LE LAPIN ET LE PETIT BILL

C'était le Lapin Blanc. Il trottait doucement, regardant de toutes parts avec anxiété comme s'il avait perdu quelque chose. Elle l'entendit murmurer:

— La Duchesse, la Duchesse. Oh! mes pauvres pattes! Oh! ma fourrure et mes moustaches! Je serai exécuté, aussi sûr qu'un furet est un furet. Où ai-je pu les laisser tomber?

Alice devina qu'il s'agissait de l'éventail et des gants et elle se mit en devoir de les chercher. Mais où étaient-ils? Tout avait changé de place depuis sa baignade dans la mare et le grand hall, la table de verre et la petite porte avaient complètement disparu.

Le lapin aperçut Alice et l'appela d'un ton furieux:

— Eh bien! Marie-Anne! Qu'est-ce que vous faites ici? Courez à la maison et rapportez-moi une paire de gants et un éventail. Allons, plus vite que ça!

Alice fut si effrayée qu'elle se précipita dans la direction qu'il indiquait sans essayer de lui expliquer son erreur.

— Il me prend pour sa bonne, se disait-elle en courant. Il sera bien étonné quand il s'apercevra que c'est moi. Mais il vaut mieux que je lui rapporte son éventail et ses gants... si je les trouve.

Elle arriva devant une jolie petite maison. Sur la porte il y avait une plaque de cuivre où était gravé: J. LAPIN. Elle entra sans frapper et grimpa les escaliers quatre à quatre craignant de rencontrer la vraie Marie-Anne. Elle fit le tour de la maison avant de trouver l'éventail et les gants.

— Que c'est drôle de faire les commissions d'un lapin, pensa Alice. Je suppose que Dinah m'enverra bientôt faire ses courses. Comment cela se passera-t-il?... « Miss Alice, venez tout de suite vous promener ». « — J'arrive, Nounou, mais je dois garder ce trou de souris jusqu'au retour de Dinah et empêcher la souris de sortir ». Seulement si Dinah se met à donner des ordres j'ai bien peur qu'on ne la garde pas à la maison.

Elle entra dans une petite chambre très propre: sur une table, près de la fenêtre, se trouvaient un éventail et deux ou trois petites paires de gants blancs. Elle les prit et allait quitter la chambre lorsque son regard s'arrêta sur une petite bouteille posée près de la glace. Bien qu'il n'y eut pas d'étiquette portant l'indication: « *Buvez-moi* », elle la prit et la porta à ses lèvres.

— Il se passe quelque chose d'intéressant toutes les fois que je mange ou que je bois, se dit-elle. Je vais voir l'effet de cette bouteille. J'espère grandir car j'en ai vraiment assez d'être si petite.

Elle grandit en effet et beaucoup plus vite qu'elle ne le pensait.

Avant d'avoir bu la moitié du flacon, sa tête heurta le plafond et elle s'arrêta de peur de se démolir le crâne.

— C'est suffisant, déclara-t-elle en posant précipitamment la bouteille. J'espère bien ne pas grandir davantage. Déjà la porte sera trop basse. Je n'aurais pas dû tant boire.

Regrets tardifs... elle grandissait de plus en plus et dut se mettre à genoux sur le plancher. Puis elle fut obli-

gée de s'étendre en appuyant un coude contre la porte et en mettant l'autre bras autour de sa tête. A la fin elle n'eut qu'une ressource: c'est d'allonger un bras par la fenêtre et un pied dans la cheminée.

— Maintenant je ne puis plus rien faire quoi qu'il arrive, se dit-elle, que vais-je devenir?

Heureusement pour Alice sa croissance s'arrêta là ; mais elle était très mal à l'aise et comme elle ne voyait aucun moyen de sortir de la chambre son anxiété était réelle.

— J'étais tout de même mieux à la maison, se disait-elle. Je ne passais pas mon temps à grandir et à rapetisser et les souris et les lapins ne me donnaient pas d'ordres. Je n'aurais pas dû entrer dans ce terrier... et pourtant... et pourtant c'est bien curieux, cette vie. Qu'est-ce qui va m'arriver maintenant? Quand je lisais les contes de fée, je m'imaginais que ces choses ne pouvaient pas arriver et maintenant j'en vis un. Il faudra qu'on écrive un livre sur moi... Quand je serai grande j'en écrirai un moi-même... Mais je suis grande, ajouta-t-elle tristement, du moins je ne peux pas être plus grande.

Mais alors je ne serai jamais plus vieille? C'est consolant d'un côté... de ne pas devenir une vieille femme. Mais aussi avoir toujours des leçons à apprendre ! Oh ! comme je n'aimerais pas cela.

— Quelle folle vous êtes, se répondit-elle. Vous n'apprendrez pas de leçon. Il y a à peine assez de place pour vous, donc pas de place du tout pour des livres.

Et elle continua son monologue. Mais bientôt une voix cria du dehors:

— Marie-Anne, Marie-Anne. Apportez-moi mes gants tout de suite.

Il y eut un petit bruit de pas dans l'escalier. Alice comprit que le lapin venait la chercher; elle trembla si

fort que toute la maison en fut ébranlée. Elle avait oublié que le lapin ne pouvait plus lui faire peur puisqu'elle était cent fois plus grande que lui.

Le lapin essaya d'ouvrir la porte mais comme elle s'ouvrait à l'intérieur et que le coude d'Alice la bloquait il ne put y arriver. Alice l'entendit murmurer:

— Je vais descendre et regarder par la fenêtre.

— Cela, vous ne pourrez pas, se dit Alice et quand elle pensa que le lapin était sous la fenêtre elle ouvrit la main pour attraper ce qui se trouverait à sa portée.

Elle ne saisit rien mais elle entendit un petit cri d'épouvante suivi d'un bruit de verre cassé d'où elle conclut qu'il avait dû tomber sur une cloche à melons ou quelque chose de ce genre.

Puis un voix furieuse s'éleva: celle du lapin.

— Pat! Pat! Où êtes-vous?

Et une voix qu'elle n'avait pas encore entendue répondit:

— Je suis ici, pour sûr. Je bêche pour les pommes, Votre Honneur.

— Vous bêchez pour les pommes vraiment, dit le lapin avec colère. Venez donc, aidez-moi à sortir d'ici.

Et il y eut encore un bruit de verre cassé.

— Maintenant, dites-moi, Pat. Qu'est-ce qu'il y a à la fenêtre?

— Pour sûr, c'est un bras, Votre Honneur.

— UN BRAS! IDIOT! QUI A JAMAIS VU UN BRAS DE CETTE TAILLE? Cela remplit toute la fenêtre.

— Pour sûr, Votre Honneur, mais c'est un bras tout de même.

— Bon, mais il n'a rien à faire là: allez l'enlever!

Ceci fut suivit d'un long silence et Alice entendit enfin quelques chuchotements.

— Pour sûr, je n'y tiens pas du tout, Votre Honneur, pas du tout, pas du tout.

— Faites ce que je vous dis, poltron.

Elle ouvrit encore la main comme pour attraper quelque chose. Cette fois il y eut deux cris d'épouvante et un bruit impressionnant de verre cassé.

— Quelle quantité de cloches à melons, pensa Alice. Que vont-ils faire maintenant? Quant à me faire passer pas rester ici plus longtemps.

Elle attendit un peu. Au dehors, le silence était absolu. passer par la fenêtre je les en défie bien. Mais je ne veux

— Je n'en ai apporté qu'une. Bill a l'autre. Bill, apportez-la ici, mon garçon.

— Posez-les au coin.

— Non, attachez-les d'abord bout à bout; elle ne sont pas assez longues.

— Oh! cela ira, ne vous tracassez pas.

A la fin elle perçut un bruit de roues et le son de plusieurs voix qui parlaient en même temps:

— Où est l'échelle?

— Ici, Bill, tenez cette corde.

— Est-ce que le toit sera assez solide?

— Attention à cette ardoise qui se détache.

— Elle tombe. Gare les têtes.

Ici le bruit de quelque chose qui s'écrase sur le sol.

— Qui a fait ça?

— C'est Bill, j'imagine.

— Qui va descendre dans la cheminée?

— Non, je n'irai pas, c'est vous.

— Non, ce n'est pas moi.

— C'est Bill qui ira.

— Ici, Bill. Le patron a dit que c'était à vous de descendre dans la cheminée.

— Ah ! Ah ! C'est Bill qui va descendre dans la cheminée, se dit Alice. Ces gens-là m'ont l'air de tout mettre sur le dos de Bill. Je ne voudrais pas être à la place de Bill pour un empire. L'entrée de la cheminée est étroite mais j'espère pouvoir donner dedans un petit coup de pied.

Elle avança son pied dans le foyer aussi loin qu'elle put et ne bougea plus. Bientôt elle entendit un petit animal (de quel espèce, elle ne pouvait s'en rendre compte) gratter les parois de la cheminée.

— C'est Bill, se dit-elle. Elle donna un grand coup de pied et attendit le résultat.

Il y eut d'abord un chœur de voix:

— Voilà Bill!

Puis la voix du lapin:

— Attrapez-le, vous, là-bas.

Puis un silence suivi d'une confusion de voix.

— Tenez-lui la tête.

— Du brandy pour lui.

— Ne le secouez pas.

— Comment ça va, vieux camarade.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Racontez-nous l'histoire?

Et elle entendit une petite voix faible et tremblante. (La voix de Bill, se dit Alice).

— Eh bien! je ne sais pas. — Non, assez, merci, cela va mieux. Je suis beaucoup trop brisé pour vous expliquer... Tout ce que je sais c'est que quelque chose a surgi comme un diable d'une boîte et m'a envoyé promener comme une fusée.

— C'est bien vrai, vieux camarade, dirent les autres.

— Nous allons brûler la maison, dit la voix du lapin.

Et Alice cria aussi fort qu'elle put:

— Si vous faites ça, je lâche Dinah sur vous.

— Voilà Bill !...

Il y eut un silence de mort et Alice se demanda ce qu'ils allaient inventer.

— S'ils avaient un peu de bon sens ils enlèveraient le toit, se dit-elle.

Au bout de quelques minutes l'agitation reprit au dehors et Alice entendit le lapin dire:

— Une brouettée suffira pour commencer.

— Une brouettée de quoi? se dit Alice.

Son anxiété ne fut pas de longue durée car au même moment une grêle de graviers vinrent s'abattre sur la fenêtre et quelques-uns lui tombèrent sur la figure.

— Il est temps d'arrêter ce petit jeu, décida-t-elle.

Et elle cria:

— Je vous conseille de ne pas recommencer.

Il y eut un autre silence de mort.

Alice remarqua avec étonnement que les graviers se changeaient en gâteaux dès qu'ils touchaient le plancher.

— Si je mange un de ces gâteaux, se dit-elle, je suis sûre de changer de taille et comme il n'est pas possible que je grandisse encore, je rapetisserai, j'imagine.

Elle avala un des gâteaux et fut ravie de constater qu'elle avait deviné juste. Dès qu'elle fut assez petite, elle ouvrit la porte, sortit en courant de la maison et se trouva au milieu d'une foule d'animaux de toutes sortes. Bill (un pauvre petit lézard) était là soutenu par deux Cochons d'Inde qui lui donnaient quelque chose à boire. Ils se précipitèrent sur Alice dès qu'ils l'aperçurent mais elle s'enfuit à toutes jambes et s'enfuit dans un bois épais.

— La première chose à faire, se dit-elle en avançant dans le bois, c'est de reprendre ma taille normale. La deuxième c'est de trouver la route du fameux jardin. Voilà le meilleur plan.

C'était un bon plan en effet, très net et très simple. Mais comment s'y prendre pour le réaliser? Et tandis qu'elle regardait à travers les arbres avec inquiétude, un petit aboiement juste au-dessus de sa tête lui fit lever les yeux.

Un énorme boule-dogue la regardait avec de grands yeux ronds et avançait doucement la patte pour la toucher.

— Bon petit chien, dit Alice d'une voix engageante.

Et elle essaya de le siffler, mais elle avait une peur terrible. A supposer que ce chien soit affamé il n'aurait pas de peine à la dévorer malgré toutes ses avances.

Sans bien se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle ramassa une baguette et la tendit au boule-dogue. Le boule-dogue bondit en l'air avec un jappement joyeux et se précipita sur le bâton. Alice se réfugia derrière un grand chardon pour ne pas être renversée. Quand elle apparut de l'autre côté, le boule-dogue bondit encore sur le bâton et fit une culbute complète dans sa hâte de l'atteindre.

Alice avait l'impression de jouer avec un cheval de labour. Aussi craignant à chaque moment de rouler sous ses pieds elle courut derrière le chardon.

Alors le boule-dogue fit une série de charges sur le bâton prenant chaque fois un grand élan et aboyant sans arrêt.

A la fin il se coucha assez loin, haletant, la langue pendante et les yeux à moitié fermés.

C'était le bon moment pour fuir. Alice sortit de sa cachette et courut à en perdre le souffle jusqu'à ce que l'aboiement du chien fut à peine perceptible dans le lointain.

— Et cependant, c'était un joli petit boule-dogue, se disait-elle en s'appuyant sur un bouton d'or pour se reposer tout en s'éventant avec une feuille. J'aurais aimé lui enseigner des tours si... si j'avais eu la taille suffisante. Oh! mon Dieu! j'avais oublié qu'il faut grandir. Comment faire. Je suppose qu'il faut encore manger quelque chose, mais quoi? C'est la grande question.

C'était évidemment la grande question. Alice examina les feuilles, les herbes, mais rien ne semblait pouvoir être bu ni mangé. Il y avait un grand champignon près d'elle, à peu près de sa taille. Elle regarda dessous, puis de côté, puis derrière et se dit qu'il serait peut-être bon de voir le dessus.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, jeta un coup d'œil sur le bord du champignon et vit une grosse chenille bleue assise au sommet les bras croisés. Elle fumait tranquillement un long narguileh et ne semblait pas s'occuper le moins du monde de la présence d'Alice.

alice
Jean Hée

La Chenille et Alice se regardèrent pendant quelques instants en silence...

CHAPITRE V

LES CONSEILS D'UNE CHENILLE

La chenille et Alice se regardèrent pendant quelque temps en silence. A la fin la chenille ôta son narguileh de sa bouche.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix lente et endormie.

Ce début de conversation n'avait rien d'encourageant. Alice répondit assez timidement:

— Je... Je ne sais pas très bien Madame... du moins à présent. Je sais qui j'étais en me levant ce matin... mais j'ai changé tant de fois depuis.

— Que voulez-vous signifier par là? dit la chenille d'un ton raide. Expliquez qui vous êtes.

— Je ne peux pas expliquer qui je suis, Madame, dit Alice très poliment, parce que je ne suis pas moi-même, vous voyez.

— Je ne vois pas, dit la chenille.

— Je crains de ne pouvoir m'expliquer plus clairement, dit Alice, car je ne sais par où commencer. Et puis passer en un seul jour par les tailles les plus diverses, c'est très fatigant.

— Ce n'est pas vrai, dit la chenille.

— Parce que cela ne vous est pas encore arrivé, répliqua Alice. Quand vous deviendrez une chrysalide et puis après un papillon, je crois que vous trouverez la chose un peu étrange, je vous assure.

— Pas du tout! dit la chenille.

— Vous changerez de sentiments à ce moment-là, dit Alice. Tout ce que je sais c'est qu'à *moi* cela paraîtrait très étrange.

— *Vous*, dit la chenille avec mépris, qui êtes-vous?

Ceci les ramenait au début de la conversation. Alice se sentait un peu irritée des brèves remarques de la chenille, aussi elle se dressa sur la pointe des pieds et dit très gravement:

— Il me semble que vous pourriez me dire d'abord qui vous êtes?

— Pourquoi? dit la chenille.

C'était une question embarrassante. Et Alice ne pouvant donner aucune raison plausible et trouvant la chenille d'une humeur par trop désagréable tourna le dos et s'éloigna.

— Revenez, appela la chenille. J'ai quelque chose d'important à vous dire.

Cette annonce était pleine de promesses. Alice revint sur ses pas.

— Gardez votre calme, dit la chenille.

— C'est tout? dit Alice en dissimulant de son mieux sa colère.

— Non, dit la chenille.

Alice pensa que puisqu'elle n'avait rien d'autre chose à faire elle pouvait attendre que la chenille se décide à lui dire quelque chose d'intéressant.

Pendant quelque temps l'animal fuma sans parler. A la fin il décroisa les jambes, ôta le narguileh de sa bouche et dit:

— Alors vous pensez n'être plus la même?

— Je le crains, Madame, dit Alice. Je ne puis me rappeler les choses que je savais... et je change de taille toutes les dix minutes.

— Quelles choses ne pouvez-vous pas vous rappeler? dit la chenille.

— Eh bien ! j'ai essayé de réciter « Comment la petite abeille » et ce n'était plus ça du tout, répondit mélancoliquement Alice.

— Récitez: « Vous êtes vieux, Père Guillaume », dit la chenille.

Alice croisa les bras et commença:

— Vous êtes vieux, Père Guillaume, dit le Jeune,
Et vos cheveux sont devenus blancs.
Et cependant vous faites des pirouettes!
A votre âge, est-ce correct?

— Dans ma jeunesse, répondit à son fils le Père Guillaume,
Je craignais pour ma cervelle.
Mais maintenant je suis parfaitement sûr de n'en pas avoir
C'est pourquoi je pirouette sans cesse.

— Vous êtes vieux, dit le Jeune, je vous l'ai déjà dit,
Et vous avez pris un embonpoint peu ordinaire
Cependant vous franchissez la porte en faisant un saut périlleux.
Voulez-vous m'en donner la raison?

— Dans ma jeunesse, dit le Vieux en secouant ses boucles blanches,
J'ai gardé la souplesse de mes membres
En les enduisant de cet onguent — 1 fr. 25 la boîte.
Permettez-moi de vous en vendre deux.

— Vous êtes vieux, dit le Jeune, et vos
Mâchoires sont trop faibles
Pour mâcher tout ce qui est plus dur que du beurre.
Cependant vous avez mangé toute l'oie, y compris les os et
[le bec.
Comment avez-vous fait?

— Dans ma jeunesse, dit son père, j'ai fait mon droit
Et discuté chaque cas avec ma femme
Et par cet exercice ma mâchoire a acquis une force mus-
[culaire
Qui durera autant que ma vie.

— Vous êtes vieux, dit le Jeune. On ne peut supposer
Que votre œil soit aussi perçant qu'autrefois.
Cependant vous faites tenir une aiguille en équilibre sur le
[bout de votre nez.
Comment êtes-vous devenu d'une adresse si étonnante?

— J'ai répondu à trois questions et cela suffit,
Dit son père, n'allez pas prendre des airs.
Me croyez-vous capable d'écouter toute la journée de telles
[idioties?
Filez, ou je vous jetterai à coups de pieds au bas des esca-
[liers.

— Ce n'est pas bien, dit la Chenille.

— Pas tout à fait bien, je crois, dit timidement Alice. J'ai changé quelques mots.

— C'est mal du commencement à la fin, dit la Chenille avec décision.

Et il y eut un silence.

La Chenille parla la première.

— Quelle taille voulez-vous avoir? demanda-t-elle.

— Oh! je ne suis pas fixée, se hâta de répondre Alice, seulement ce n'est pas agréable de changer si souvent, vous savez.

— Je ne sais pas, dit la Chenille.

Alice ne répondit rien. Jamais elle n'avait supporté de pareilles rebuffades et elle perdait patience.

— La taille que vous avez vous plaît-elle? dit la Chenille.

— Eh bien ! Je voudrais être un peu plus grande, Madame, si cela ne vous fait rien, dit Alice. 10 centimètres de haut c'est bien peu.

— C'est une très bonne hauteur, dit la Chenille rageusement et elle se redressa en parlant. (Elle avait juste 10 centimètres).

— Mais, je n'en ai pas l'habitude, poursuivit Alice d'un ton piteux. Et elle pensait: Je voudrais bien que tous ces êtres-là soient un peu moins susceptibles.

— Vous en prendrez l'habitude avec le temps, dit la Chenille.

Et reprenant sa pipe, elle se mit à fumer.

Alice attendit patiemment qu'il lui plût de continuer la conversation.

Au bout d'une minute la Chenille lâcha son narguileh, bâilla deux ou trois fois et se secoua. Puis, elle descendit du champignon et se glissa dans l'herbe en disant:

— Un côté vous fera grandir et l'autre vous fera rapetisser.

— Un côté de quoi? L'autre côté de quoi? se demanda Alice.

— Du champignon, dit la Chenille exactement comme si Alice avait parlé. Et elle disparut.

Alice regarda attentivement le champignon. Comment distinguer les deux côtés ? Il était parfaitement rond, ce

qui compliquait l'affaire. A la fin elle l'entoura de ses deux bras et prit de chaque côté le morceau que sa main touchait.

— Et maintenant lequel? pensa-t-elle.

Elle grignota le morceau qu'elle tenait dans sa main droite; aussitôt, elle reçut un coup violent sous le menton: il venait de heurter son pied.

Elle fut très effrayée de ce changement si brusque. Mais il n'y avait pas un moment à perdre, il fallait se dépêcher de manger un peu de l'autre morceau. Son menton était appuyé si fortement contre son pied qu'elle eut toutes les peines du monde à ouvrir la bouche. Elle réussit enfin à avaler une miette du morceau qu'elle tenait dans la main gauche.

— Allons, ma tête au moins est libérée, se dit Alice avec joie. Mais cette joie fut de courte durée, car elle ne trouva plus ses épaules: tout ce qu'elle put voir en baissant les yeux fut un cou d'une hauteur invraisemblable qui semblait s'élever comme un tronc d'un tapis de feuilles vertes qui s'étendait très loin au-dessous d'elle.

— Que peut bien être cette touffe verte, se demanda Alice. Et où sont mes épaules? Et mes pauvres mains? Pourquoi est-ce que je ne peux plus vous voir?

Elle les agitait tout en parlant mais le seul résultat fut un petit bruissement dans les feuilles vertes.

Ne pouvant porter ses mains à sa tête elle essaya de porter sa tête à ses mains. Fort heureusement son cou pouvait se pencher dans toutes les direction comme un serpent. Elle venait de le courber avec de gracieux zig-zags pour plonger dans les feuilles (qui n'étaient autre chose que le sommet des arbres sous lesquels elle venait de se promener) quand un cri strident la fit reculer. Un grand pigeon se jetait sur elle en la battant violemment de ses ailes.

— Serpent! criait-il.

— Je ne suis pas un serpent, dit Alice avec indignation. Laissez-moi tranquille.

— Serpent, répéta le Pigeon d'un ton plus calme.

Et il ajouta avec un sanglot:

— J'ai tout essayé, mais rien ne les arrête.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire, interrompit Alice.

— J'ai essayé les racines des arbres et j'ai essayé les berges et j'ai essayé les haies, continua le Pigeon sans l'entendre. Mais ces serpents, rien ne les arrête.

Alice était de plus en plus interloquée, mais elle pensa qu'il était inutile de parler avant que le Pigeon ait fini.

— Comme si ce n'était pas déjà assez fatigant de couver des œufs, dit le Pigeon, il faut encore ouvrir l'œil nuit et jour à cause des serpents. Je n'ai pas dormi une seconde depuis trois semaines.

— Je suis désolée de vos ennuis, dit Alice qui commençait à comprendre.

— Et alors que j'avais choisi l'arbre le plus haut de la forêt, continua le Pigeon d'une voix suraiguë, et alors que je pensais en être débarrassé, en voilà naturellement qui trouvent le moyen de tomber du ciel. Hou, serpent!

— Mais je ne suis pas un serpent, je vous l'ai dit, cria Alice. Je suis une... Je suis une...

— Qu'est-ce que vous êtes? dit le Pigeon. Je vois bien que vous essayez d'inventer quelque chose.

— Je... Je suis une petite fille, dit Alice en hésitant un peu car elle se rappelait toutes ses transformations.

— Une histoire bien vraisemblable, vraiment, dit le Pigeon sur le ton du plus profond mépris. J'ai vu beaucoup de petites filles mais aucune n'avait un cou pareil. Non, non, vous êtes un serpent. Inutile de nier. Vous allez peut-être me raconter que vous n'avez jamais mangé un œuf.

— J'ai mangé des œufs, certainement, dit Alice qui était une enfant très franche, mais les petites filles mangent des œufs comme les serpents, vous savez.

— Je n'en crois rien, dit le Pigeon. Mais si elles le font, elles sont des serpents d'une autre espèce, voilà tout.

Cette idée vraiment nouvelle réduisit Alice au silence pendant une minute ou deux, ce qui permit au Pigeon d'ajouter :

— Vous cherchez des œufs, je le vois bien. Aussi, pour moi, que vous soyez une petite fille ou un serpent c'est bien la même chose.

— Mais pour moi, ce n'est pas la même chose, répliqua vivement Alice, d'ailleurs je ne cherche pas d'œufs et si j'en cherchais ce ne serait pas les vôtres, je ne les aime pas crus.

— Alors, allez-vous-en, dit le Pigeon avec colère.

Et il s'installa dans son nid.

Alice plongea dans les arbres comme elle put. Il lui fallait tout le temps se débarrasser des branches où son cou s'accrochait. Elle se rappela qu'elle avait encore dans les mains les morceaux du champignon. Elle grignota un peu de l'un puis de l'autre et tantôt grandissant, tantôt rapetissant, elle reprit sa taille ordinaire.

Elle ne l'avait pas eue depuis si longtemps qu'elle s'en étonna tout d'abord. Quand elle y fut habituée, elle réfléchit.

— Allons, voilà la moitié de mon plan réalisé. Tous ces changements sont bien curieux. D'une minute à l'autre je ne sais jamais ce qui va m'arriver. Peu importe, j'ai retrouvé ma taille.

Il s'agit maintenant d'entrer dans ce beau jardin... Comment faire?

Soudain elle se trouva devant une maison minuscule.

— Qui peut bien vivre là? se demanda Alice. Je ne peux pas entrer avec cette taille-là... Les gens perdraient la tête de peur.

Elle mangea un petit morceau du champignon qu'elle tenait dans sa main droite et ne se rapprocha de la maison qu'après avoir atteint la hauteur respectable de vingt-cinq centimètres.

CHAPITRE VI

COCHON ET POIVRE

Pendant une minute ou deux elle considéra la maison, se demandant que faire.

Soudain un valet en livrée sortit du bois en courant (elle supposa que c'était un valet parce qu'il était en livrée mais à en juger par la figure c'était un poisson). Il frappa bruyamment à la porte. Elle fut ouverte par un autre valet en livrée; celui-la avait une face ronde et de gros yeux ronds comme une grenouille. Les deux valets portaient une perruque poudrée et bouclée. Alice voulut savoir de quoi il s'agissait et se rapprocha pour écouter.

Le Valet-Poisson prit sous son bras une grande enveloppe, presque aussi grande que lui et la tendit à l'autre

en disant d'une voix solennelle:

— Pour la Duchesse. Une invitation à une partie de croquet. De la part de la Reine.

Le Valet-Grenouille reprit du même ton solennel en changeant un peu l'ordre des mots:

— De la part de la Reine. Une invitation à une partie de croquet. Pour la Duchesse.

Puis tous deux se saluèrent si bas que leurs boucles se mêlèrent.

Alice fut prise d'un tel fou rire qu'elle dut se cacher dans le bois de peur d'être entendue. Et quand elle revint le Laquais-Poisson était parti et l'autre assis sur le sol près de la porte regardait le ciel d'un air stupide.

Alice s'approcha timidement de la porte et frappa.

— Il est inutile de frapper, dit le Laquais, et cela pour deux raisons. D'abord, parce que je suis du même côté de la porte que vous. Ensuite parce que, à l'intérieur, ils font un tel bruit que personne ne peut vous entendre.

Le fait est que dans cette maison le vacarme était effroyable... C'était une suite de hurlements et d'éternuements accompagnés de temps en temps d'un grand fracas comme si un plat ou une bouilloire volait en éclats.

— S'il vous plaît, dit Alice. Comment puis-je entrer?

— Vous auriez raison de frapper, continua le Laquais sans l'écouter, si la porte était entre nous. Par exemple si vous étiez à l'intérieur, vous pourriez frapper et je vous ferai sortir, vous comprenez.

— *Il y a certainement beaucoup trop de poivre dans cette soupe...*

Il regardait le ciel tout en parlant, ce qu'Alice trouva très impoli.

— Il ne peut pas faire autrement, peut-être, se dit-elle, ses yeux sont tellement au sommet de sa tête. Mais il pourrait bien répondre aux questions qu'on lui pose. Comment faire pour entrer? répéta-t-elle à haute voix.

— Je resterai ici jusqu'à demain, déclara le Laquais.

A ce moment la porte s'ouvrit et une grande assiette fendit l'air dans la direction de la tête du Laquais; elle lui rasa le nez et se brisa contre un arbre derrière lui.

— Ou jusqu'à après-demain, peut-être, continua le laquais, exactement sur le même ton, comme si rien n'était arrivé.

— Comment faire pour entrer? demanda Alice, sur un ton élevé.

— Mais faut-il que vous entriez? dit le Laquais. C'est la première question.

Il avait parfaitement raison, mais Alice n'aimait pas les avis.

— C'est intolérable, murmura-t-elle, la façon dont ces gens-là raisonnent. C'est à devenir enragé.

Le Laquais sembla trouver nécessaire de répéter sa remarque avec une variante:

— Je resterai ici pendant des jours et des jours, dit-il.

— Mais que dois-je faire? dit Alice.

— Tout ce qu'il vous plaira, dit le Laquais. Et il se mit à siffler.

— Oh! Ce n'est pas la peine de lui parler, dit Alice avec désespoir, il est complètement idiot.

Et elle ouvrit la porte et entra.

La porte donnait sur une vaste cuisine qui était tout enfumée. La Duchesse était assise au milieu, sur un tabouret à trois pieds, et berçait un bébé.

Jean Hée

La cuisinière penchée au-dessus du fourneau tournait une cuiller dans un grand chaudron qui semblait rempli de soupe.

— Il y a certainement beaucoup trop de poivre dans cette soupe, dit Alice tout en éternuant sans interruption.

Il y en avait certainement beaucoup trop dans l'air. Même la Duchesse éternuait de temps à autre. Quant au bébé, il éternuait et hurlait alternativement sans un moment d'arrêt. Les deux seuls êtres qui n'éternuassent pas étaient la cuisinière et un grand chat couché près du fourneau et souriant d'une oreille à l'autre.

— S'il vous plaît, commença Alice un peu timidement, car elle ne savait pas s'il était très poli de sa part d'engager la conversation, pourriez-vous me dire pourquoi votre chat sourit comme cela.

— Parce que c'est un chat de Chester, dit la Duchesse, Cochon!

Elle lâcha ce dernier mot avec une violence telle qu'Alice sursauta. Mais elle comprit que ce mot devait s'adresser au bébé et, s'armant de courage, elle reprit :

— Je ne savais pas que les chats de Chester souriaient... D'ailleurs, je ne savais pas que les chats pouvaient sourire.

— Ils le peuvent, dit la Duchesse, et la plupart d'entre eux le font.

— Je ne savais pas qu'ils le faisaient, dit Alice très poliment et désireuse de continuer l'entretien.

— Vous ne savez pas grand'chose, dit la Duchesse, c'est un fait.

Alice goûta très peu cette remarque et pensa qu'il serait bon de changer de sujet de conversation. Pendant qu'elle se creusait la cervelle, la cuisinière retira le chaudron du feu et se mit à lancer sur la Duchesse et sur le bébé tout ce qui se trouvait à portée de sa main... pelle et pincettes d'abord et ensuite une pluie de casseroles, d'assiettes et de

plats. La Duchesse sembla n'y prêter aucune attention même quand les projectiles l'atteignaient. Et le bébé hurlait déjà si fort qu'il était impossible de savoir s'il était blessé ou non.

— Oh! je vous en prie, regardez ce que vous faites, cria Alice en bondissant de terreur. Oh! son pauvre petit nez.

Une casserole d'une dimension extraordinaire venait de raser le nez du bébé au risque de l'emporter.

— Si chacun se mêlait de ses propres affaires, dit la Duchesse d'une voix rauque, le monde tournerait plus vite.

— Ce ne serait pas un avantage, dit Alice très contente d'avoir l'occasion d'étaler son savoir, quelle complication pour le jour et la nuit. Vous savez que la terre met vingt-quatre heures à tourner autour de son axe...

— Elle parle de hache, dit la Duchesse. Qu'on lui coupe la tête.

Alice regarda la cuisinière avec inquiétude, mais cette dernière remuait la soupe avec frénésie et ne semblait pas avoir entendu. Elle continua donc:

— Vingt-quatre heures je crois ou peut-être douze... Je...

— Oh! ne m'assommez pas, dit la Duchesse. Je n'ai jamais pu supporter les chiffres.

Et elle se mit à bercer le bébé en chantant une sorte de complainte et à la fin de chaque vers elle lui donnait une violente secousse.

Parlez durement à votre petit garçon
Et battez-le quand il éternue.
Il le fait par malice
Parce qu'il sait que cela agace.

CHŒUR

(auquel se joignirent la cuisinière et le bébé)

Hou! hou! hou!

Puis la Duchesse commença la seconde strophe et elle secoua le bébé si violemment et la pauvre créature hurla si fort qu'Alice put à peine comprendre les paroles:

Je parle sévèrement à mon garçon,
Je le bats quand il éternue,
Car il peut parfaitement aimer
Le poivre s'il le veut.

CHŒUR

Hou! hou! hou!

— Venez ici, bercez-le, si vous voulez, dit la Duchesse.

Et elle lui lança le bébé dans les bras.

— Il faut que j'aille m'habiller pour la partie de croquet de la Reine.

Et elle sortit rapidement de la chambre.

La cuisinière lui lança au passage une poêle à frire qui heureusement manqua son but.

Alice maintint le bébé non sans peine car c'était une très bizarre créature; il brandissait ses bras et ses jambes dans toutes les directions « comme une étoile de mer », pensa Alice. Le pauvre être ronflait comme une machine à vapeur et se raidissait tellement qu'elle se demanda comment le tenir.

Dès qu'elle l'eut bien entortillé dans ses langes, elle l'empoigna par l'oreille droite et le pied gauche et sortit.

— Si je n'emporte pas cet enfant, dit-elle, il sera tué avant un jour ou deux. Ne serait-ce pas un meurtre de le laisser derrière moi?

Elle prononça ces derniers mots tout haut et le petit être grogna en guise de réponse (il avait fini d'éternuer).

— Ne grognez pas, dit Alice, ce n'est pas une façon de s'exprimer.

Le bébé grogna de nouveau et Alice le regarda avec inquiétude, se demandant ce qu'il avait. Elle remarqua que son nez était très retroussé et ressemblait beaucoup plus à un groin qu'à un vrai nez. Ses yeux étaient extrêmement petits et son regard étrange.

— C'est peut-être parce qu'il pleure, pensa-t-elle. Et elle regarda bien ses yeux pour voir s'ils étaient remplis de larmes.

Mais non, il n'y avait pas de larmes.

— Si vous vous transformez en cochon, mon cher, dit Alice sérieusement, je ne m'occuperai plus de vous. Attention.

Le pauvre petit être sanglota (ou grogna: impossible de savoir lequel) et il y eut un moment de silence.

— Que ferai-je de cette créature en revenant à la maison, se demanda Alice.

Au même moment il grogna si violemment qu'elle le regarda toute alarmée.

Il n'y avait pas moyen de se tromper: c'était un cochon et elle se dit qu'il serait absurde de le porter plus longtemps.

Elle le posa par terre et et fut enchantée de le voir trotter tranquillement vers le bois.

— S'il avait grandi, se dit-elle, il aurait fait un enfant effroyablement laid... mais c'est un assez joli cochon.

Elle se mit à penser à des enfants qu'elle connaissait et qui auraient fait de jolis petits cochons.

— Si seulement je savais le moyen de les transformer...

Elle sursauta en voyant le Chat de Chester accroupi sur une branche à quelques mètres d'elle.

Le chat sourit en voyant Alice.

— Il doit avoir bon caractère, pensa-t-elle.

Mais comme il montrait de très longues griffes et beaucoup de dents, elle sentit qu'il fallait le traiter avec respect.

— Chat de Chester... conmmença-t-elle timidement.

Elle ne savait pas du tout s'il apprécierait ce nom.

Il se contenta d'élargir son sourire.

— Allons, il est content, pensa Alice, et elle poursuivit: voudriez-vous m'indiquer un chemin pour sortir d'ici?

— Cela dépend de l'endroit où vous voulez aller, dit le Chat.

— Cela m'est indifférent, dit Alice.

— Alors le chemin importe peu, dit le Chat.

— ... Du moment que j'arriverai quelque part, expliqua Alice.

— C'est une chose dont vous êtes sûre, dit le Chat, pourvu que vous marchiez assez longtemps.

Alice sentit qu'il n'y avait rien à répliquer et posa une autre question:

— Quelles sortes de gens vivent ici?

— Dans cette direction, dit le Chat en allongeant la patte droite, habite un Chapelier. Et dans cette direction (il allongea l'autre patte) habite un Lièvre de Mars. Allez les voir si vous voulez... Ils sont fous tous les deux.

— Mais je ne veux pas aller chez des fous, protesta Alice.

— Oh ! vous ne pouvez pas faire autrement, dit le chat. Nous sommes tous fous ici. Je suis fou, vous êtes folle !

— Comment savez-vous si je suis folle ? dit Alice.

— Vous devez l'être, dit le Chat, sans cela vous ne seriez pas ici.

Alice ne trouva pas l'argument très convaincant. Aussi elle reprit:

— Et comment savez-vous que vous êtes fou?

— Procédons par ordre, dit le Chat. Un chien n'est pas fou, vous m'accordez cela?

— Je l'admets, dit Alice.

— Bien! continua le Chat. Un chien grogne quand il est furieux et agite sa queue quand il est content. Et moi je grogne quand je suis content et je remue la queue quand je suis en colère. C'est pourquoi je suis fou.

— J'appelle cela ronronner et non pas grogner, dit Alice.

— Appelez cela comme vous voudrez, dit le Chat... Jouerez-vous au croquet chez la Reine, aujourd'hui?

— J'en serais ravie, dit Alice, mais je n'ai pas encore été invitée.

— Vous m'y verrez, dit le Chat. Et il disparut.

Alice ne s'étonna pas de cette disparition. Elle était trop habituée aux choses étranges. Elle regardait encore la place où il avait été lorsqu'il réapparut brusquement.

— A propos, qu'est devenu le bébé? demanda-t-il, j'ai oublié de vous le demander.

— *Il est devenu un cochon*, répondit Alice aussi tranquillement que si le chat avait eu des façons normales.

— C'est bien ce que je pensais, dit le Chat, et il disparut de nouveau.

Alice attendit un peu, espérant le revoir; mais comme il ne revenait pas, au bout de quelques instants elle se dirigea vers la demeure du lièvre de Mars.

— J'ai déjà vu des chapeliers, se dit-elle, le lièvre de

Mars doit être beaucoup plus intéressant. Et peut-être comme nous sommes en mai ne sera-t-il pas fou furieux... du moins pas si fou qu'il l'était en mars.

Elle leva machinalement les yeux. Le Chat était devant elle, assis sur une branche d'arbre.

— Avez-vous dit « cochon » ou « cocon »? dit le Chat.

— J'ai dit « cochon » répliqua Alice, et je voudrais bien que vous cessiez d'apparaître et de disparaître aussi brusquement. Vous me donnez le vertige.

— Très bien, dit le Chat, et il disparut très lentement en commençant pas le bout de sa queue et en finissant par son sourire qui subsista quelque temps, alors que tout le reste s'était évanoui.

— Eh bien! j'ai souvent vu un chat sans sourire, pensa Alice, mais un sourire sans chat... C'est bien la plus curieuse chose que j'aie vue de ma vie.

Elle aperçut bientôt la maison du lièvre de Mars. Elle devina que c'était sa maison parce que les cheminées avaient la forme d'oreilles et que le toit était couvert de fourrure en guise de chaume. C'était une si grande maison qu'elle n'eut pas envie de garder sa petite taille pour y entrer. Elle mangea un morceau du champignon de sa main gauche et atteignit la hauteur de 60 centimètres. Malgré cela elle se hasarda avec une certaine crainte.

— Tout de même, s'il était fou furieux... se disait-elle. J'aurais mieux fait d'aller d'abord chez le Chapelier.

CHAPITRE VII

UN THÉ CHEZ DES FOUS (1)

Une table était dressée sous un arbre devant la maison et le Lièvre de Mars et le Chapelier prenaient le thé. Un Loir était assis entre eux. Il dormait profondément et les deux autres se servaient de lui comme d'un coussin et parlaient par-dessus sa tête.

— Cette situation n'est pas agréable pour le Loir, pensa Alice. Seulement, comme il dort, je suppose que cela lui est égal.

La table était très longue mais les trois s'étaient groupés dans un coin.

---

(1) Comme on dit en Français « menteur comme un arracheur de dents » on dit couramment en Anglais: « fou comme un chapelier » et aussi « fou comme un lièvre en Mars », ce qui justifie les deux personnages de ce chapitre.

— Pas de place, pas de place, crièrent-ils en voyant Alice.

— Mais il y a beaucoup de place, dit Alice avec indignation.

Et elle s'assit dans un grand fauteuil situé au bout de la table.

— Voulez-vous du vin? dit le Lièvre de Mars d'un ton encourageant.

Alice regarda ce qui se trouvait sur la table, mais il n'y avait que du thé.

— Je ne vois pas de vin, observa-t-elle.

— Il n'y en a pas, dit le Lièvre de Mars.

— Alors ce n'est pas poli de votre part d'en offrir, dit Alice mécontente.

— Ce n'était pas très poli de votre part de vous asseoir sans être invitée, dit le Lièvre de Mars.

— Je ne savais pas que cette table était à vous, dit Alice, le couvert est mis pour plus de trois.

— Vos cheveux ont besoin d'être coupés, dit le Chapelier.

Il regardait Alice depuis longtemps avec curiosité et c'étaient ses premières paroles.

— Vous devriez savoir qu'on ne fait pas de remarques personnelles, dit Alice avec sévérité, c'est très mal élevé.

Le Chapelier ouvrit des yeux ronds et dit seulement:

— Quelle est la ressemblance entre un corbeau et un pupitre.

— Allons, on va s'amuser, pensa Alice, j'aime tant les devinettes. Je crois pouvoir trouver, ajouta-t-elle à haute voix.

— Vous pensez trouver la réponse à cette question? dit le Lièvre de Mars.

— Exactement, dit Alice.

— Alors vous direz ce que vous avez l'intention de dire? continua le Lièvre de Mars.

— Oui, dit Alice, du moins... du moins j'ai l'intention de dire ce que je dis, c'est la même chose, vous comprenez?

— Pas du tout la même chose, dit le Chapelier, vous auriez pu aussi bien dire que: « je vois ce que je mange » est la même chose que: « je mange ce que je vois ».

— Vous auriez pu aussi bien dire, dit le Lièvre de Mars que: « j'aime ce que j'obtiens » est la même chose que: « j'obtiens ce que j'aime ».

— Vous auriez pu tout aussi bien dire, ajouta le Loir qui semblait parler tout endormi que: « je respire quand je dors est la même chose que: « je dors quand je respire ».

— C'est la même chose pour vous, dit le Chapelier.

Et il y eut un silence dont Alice profita pour chercher — sans succès d'ailleurs — la ressemblance qu'il pouvait y avoir entre des corbeaux et des pupitres.

Le Chapelier rompit le premier le silence:

— Quel jour du mois sommes-nous? demanda-t-il en se tournant vers Alice.

Il avait tiré sa montre de sa poche et la regardait d'un air malheureux, la secouant de temps en temps et l'approchant de son oreille.

Alice réfléchit un instant et dit:

— Le quatre.

— Deux jours de retard, soupira le Chapelier. Je vous ai déjà dit que le beurre ne valait rien pour graisser les rouages, ajouta-t-il d'un air furieux en regardant le Lièvre de Mars.

— C'est pourtant du beurre de première qualité, répliqua le Lièvre de Mars d'un air malheureux.

— Oui, mais il a dû y tomber des miettes de pain,

grommela le Chapelier. Vous n'auriez pas dû vous servir du couteau à pain pour ce travail.

Le Lièvre de Mars prit la montre et la regarda mélancoliquement ; puis il la plongea dans sa tasse de thé et la regarda de nouveau.

— C'était du beurre de première qualité, vous savez, répéta-t-il.

Alice avait regardé par-dessus son épaule.

— Quelle drôle de montre, observa-t-elle, elle indique le jour du mois et n'indique pas l'heure.

— Pourquoi le ferait-elle ? murmura le Chapelier. Est-ce que votre montre vous indique l'année?

— Non, bien entendu, répliqua Alice sans hésitation, mais c'est la même année pendant si longtemps.

— C'est justement le cas de la mienne, dit le Chapelier.

Alice fut abasourdie. La phrase du Chapelier semblait n'avoir aucun sens et cependant il s'exprimait correctement.

— Je ne comprends pas très bien, dit-elle, aussi poliment qu'elle put.

— Le Loir s'est rendormi, dit le Chapelier.

Et il lui versa du thé chaud sur le nez.

Le Loir secoua la tête avec impatience et dit sans ouvrir les yeux:

— Bien entendu, bien entendu. C'est ce que j'allais dire.

— Avez-vous trouvé la devinette? dit le Chapelier en se tournant de nouveau vers Alice.

— Non, j'y renonce, dit Alice. Quelle est la réponse?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit le Chapelier.

— Ni moi non plus, dit le Lièvre de Mars.

Alice poussa un profond soupir.

— C'est une singulière façon d'occuper son temps que de le perdre en posant des devinettes qui n'ont pas de réponse.

— Si vous connaissiez le Temps aussi bien que moi, dit le Chapelier, vous ne parleriez pas de le perdre. C'est quelqu'un.

— Je ne comprends pas, dit Alice.

— Naturellement, vous ne comprenez pas, dit le Chapelier en hochant la tête avec mépris. Je suis sûr que vous n'avez jamais parlé à Temps.

— Peut-être que non, répondit Alice avec prudence, mais j'ai dû le battre en apprenant la musique.

— Ah! mauvaise affaire, dit le Chapelier. Il n'aime pas à être battu. Mais si vous êtes en bons termes avec lui il fera ce que vous voudrez. Par exemple, supposez qu'il soit neuf heures du matin, l'heure de la leçon. Vous n'aurez qu'à faire un signe au Temps et en clin d'œil les aiguilles feront le tour du cadran: midi, temps de déjeuner.

— Si cela pouvait être? soupira le Lièvre de Mars.

— Ce serait très agréable certainement, dit Alice d'un ton pensif, mais... je n'aurais pas d'appétit tout de suite, vous savez.

— Pas tout de suite, peut-être, dit le Chapelier, mais vous pouvez rester à l'heure de midi aussi longtemps que vous voudrez.

— C'est votre façon de faire? demanda Alice.

Le Chapelier secoua tristement la tête.

— Pas moi, répondit-il, pas moi. Nous nous sommes querellés en mars dernier, juste avant qu'il devienne fou, vous savez (avec sa cuiller à thé il indiquait le Lièvre de

Mars) ; c'était au grand concert donné par la Reine de Cœur. Je devais chanter :

Brillez, brillez petite Chauve-Souris (1)
Je me demande ce que vous faites.

— Vous connaissez ce chant, peut-être ?

— J'ai entendu quelque chose de ce genre, dit Alice.

— Cela continue, vous savez, dit le Lièvre de Mars. Voici la suite :

Tout là-haut, là-haut
Comme un plateau à thé dans le ciel.
Brillez... Brillez.

Ici, le Loir frissonna et se mit à chanter tout en dormant :

Brillez... Brillez... Brillez... Brillez.

Si bien que les deux autres furent obligés de le pincer pour le faire taire.

— Eh bien ! J'avais à peine fini le premier couplet en battant la mesure, dit le Chapelier, que la Reine hurla :

— Il tue le Temps. Qu'on lui coupe la tête.

— Mais c'est de la sauvagerie, s'exclama Alice.

— Et depuis, continua le Chapelier d'un air morne, il ne fait jamais ce que je lui demande. Aussi, pour moi, il est toujours cinq heures.

Alice eut une soudaine illumination.

— C'est pour cela que le thé est toujours servi ? demanda-t-elle.

---

(1) Déformation de la poésie si connue des petits enfants anglais :
Brillez, brillez petite étoile (Twinkle, twinkle, little Star)
Je me demande ce que vous êtes
Tout là-haut, là-haut
Comme un diamant dans le ciel.

— Oui, c'est pour cela, soupira le Lièvre de Mars. C'est toujours l'heure du thé pour nous et nous n'avons jamais le temps de faire la vaisselle.

— Alors vous tournez tout autour de la table, je suppose? dit Alice.

— Exactement, dit le Chapelier. La vaisselle en est tout usée.

— Mais qu'arrive-t-il quand vous revenez au point de départ? demanda Alice.

— Si nous changions de sujet, interrompit le Lièvre de Mars, en bâillant. J'en ai assez de celui-ci. Je propose que cette jeune personne nous raconte une histoire.

— Mais je n'en sais pas! dit Alice, un peu alarmée.

— Alors le Loir va nous en raconter une, hurlèrent-ils ensemble. Eveillez-vous, Loir.

Et ils le pincèrent au plus gras de son individu.

Le Loir ouvrit lentement les yeux.

— Je ne dormais pas, dit-il d'une voix faible et rauque, je n'ai pas perdu une de vos paroles, mes camarades.

— Racontez-nous une histoire, dit le Lièvre de Mars.

— Oh! oui, je vous en prie, supplia Alice.

— Et racontez-la un peu vite, ajouta le Chapelier, sans cela vous serez rendormi avant la fin.

— Il y avait une fois trois petites sœurs qui s'appelaient Elsie, Lacie et Tillie, commença le Loir en parlant très vite. Elles vivaient au fond d'un puits...

— Que mangeaient-elles, demanda Alice, pour qui les questions du boire et du manger avaient une grande importance.

— Elles mangeaient de la mélasse, dit le Loir après avoir réfléchi une minute ou deux.

— C'est impossible, remarqua Alice, elles se seraient rendues malades.

— Elles l'étaient, dit le Loir, très malades.

Alice essaya de se représenter cette bizarre existence, mais c'était trop extraordinaire. Elle continua donc:

— Mais pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits?

— Voulez-vous un peu plus de thé? dit aimablement le Lièvre de Mars à Alice.

— Je n'en ai pas encore eu, répliqua Alice d'un ton froissé, aussi je ne peux pas en prendre plus.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas en prendre moins, dit le Chapelier, c'est très facile de prendre plus que rien.

— Personne ne vous a demandé votre avis, dit Alice.

— Qui fait des remarques personnelles, maintenant ? demanda triomphalement le Chapelier.

Alice n'eut rien à répondre. Elle se servit du thé et une tartine de pain beurré puis se tournant vers le Loir, elle répéta sa question:

— Pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits?

Le Loir réfléchit encore pendant une minute ou deux et dit:

— C'était un puits de mélasse.

— Une telle chose n'existe pas, dit Alice avec colère.

Mais le Chapelier et le Lièvre de Mars crièrent:

— Assez! Assez!

Et le Loir remarqua sèchement:

— Si vous ne pouvez pas être polie, finissez l'histoire vous-même.

— Non, je vous en prie, continuez, dit Alice, humblement, je ne vous interromprai plus. Il se peut qu'il existe « *un* » puits de ce genre.

— « Un » en effet, dit le Loir avec colère.

Il continua malgré tout:

— Et ces trois petites sœurs... Elles apprenaient à puiser... vous comprenez?

— Que puisaient-elles? dit Alice sans penser à sa promesse.

— De la mélasse, répondit le Loir sans hésiter.

— Je voudrais une tasse propre, interrompit le Chapelier, changeons tous de place.

Il se leva. Le Loir le suivit. Le Lièvre de Mars prit la place du Loir et Alice s'installa sans enthousiasme à la place du Lièvre de Mars. Le Chapelier, seul, avait gagné au change et Alice avait beaucoup perdu car le Lièvre de Mars avait renversé le pot de lait dans sa soucoupe.

Alice avait grand peur d'offenser le Loir. Elle commença timidement:

— Mais je ne comprends pas. Où puisaient-elles de la mélasse?

— Vous puisez de l'eau dans un puits à eau, dit le Chapelier. Je suppose que vous puiserez de la mélasse dans un puits de mélasse. Qu'elle est sotte!

— Mais, elles étaient « bien » dans le puits? dit Alice au Loir, sans relever cette dernière injure.

— Naturellement, elles y étaient très bien, dit le Loir.

Cette réponse déconcerta Alice et elle laissa le Loir continuer.

— Elles apprenaient à puiser, dit le Loir en bâillant et en se frottant les yeux, et elles puisaient toutes sortes de choses... des choses commençant par un S...

— Pourquoi, celles-là? dit Alice.

— Pourquoi pas celles-là? dit le Lièvre de Mars.

Alice se tut.

Pendant ce temps le Loir avait fermé les yeux pour faire un petit somme. Le Chapelier le pinça pour le réveiller, et il reprit:

— Commençant par un S... comme des souricières, des souvenirs, des soleils, des surfaces. Avez-vous jamais vu puiser une surface?

— Réellement... dit Alice très embarrassée, je ne pense pas...

— Alors taisez-vous, dit le Chapelier.

C'était plus qu'Alice ne pouvait supporter. Tout à fait dégoûtée, elle se leva pour s'en aller. Le Loir s'endormit instantanément. Les deux autres ne semblèrent même pas s'apercevoir de son départ. Elle se retourna deux ou trois fois dans l'espoir qu'ils la rappelleraient, mais ils étaient occupés à fourrer le Loir dans la théière.

— Je ne reviendrai jamais plus ici, pensa-t-elle en cheminant dans le bois. C'est le plus stupide thé auquel j'ai jamais assisté.

Elle remarqua bientôt que l'arbre devant lequel elle se trouvait avait une petite porte.

— C'est très curieux, se dit-elle, mais tout est curieux aujourd'hui. Je vais entrer.

Et elle entra.

Elle se trouva de nouveau dans le grand hall, près de la petite table de verre.

— Je saurais mieux m'y prendre, pensa-t-elle.

Elle s'empara d'abord de la petite clef d'or et ouvrit la porte conduisant au jardin. Puis elle grignota le champignon (elle en avait gardé un morceau dans sa poche) et réduisit sa taille à 30 centimètres. Elle traversa le vestibule et enfin... elle se trouva dans le beau jardin parmi les plates-bandes de fleurs et les fraîches fontaines.

Trois jardiniers étaient occupés à les peindre en rouge...

CHAPITRE VIII

LA PARTIE DE CROQUET CHEZ LA REINE

Il y avait un grand rosier à l'entrée du jardin: les roses étaient blanches mais trois jardiniers étaient très occupés à les peindre en rouge.

Alice trouva la chose bizarre. Elle s'avança pour les observer et entendit l'un d'eux dire:

— Attention, Cinq, ne m'éclaboussez pas comme ça avec la peinture.

— Ce n'est pas ma faute, dit Cinq d'un ton triste, Sept m'a poussé le coude.

Là-dessus Sept leva les yeux et dit:

— C'est très bien, Cinq. Il faut toujours jeter les responsabilités sur les autres.

— Vous feriez mieux de vous taire, dit Cinq. J'ai entendu la Reine dire aujourd'hui que vous mériteriez d'avoir la tête coupée.

— Pour quelle raison? demanda celui qui avait parlé le premier.

— Ce n'est pas votre affaire, Deux, dit Sept.

— Mais si, c'est son affaire, dit Cinq, et je vais le lui dire. C'est parce qu'il a porté à la cuisinière des oignons de tulipes au lieu d'oignons ordinaires.

Sept jeta son pinceau en l'air:

— Eh bien! de toutes les injustices... commença-t-il à crier.

A ce moment ses yeux tombèrent sur Alice. Il se calma brusquement. Les autres s'approchèrent et tous la saluèrent très bas.

— Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, dit Alice un peu timidement, pourquoi vous peignez ces roses en rouge?

Cinq et Sept ne répondirent rien et regardèrent Deux. Ce dernier expliqua à voix basse:

— Voilà, Mademoiselle. Ici aurait dû se trouver un rosier rouge et nous en avons planté un blanc par erreur. Si la Reine s'en aperçoit, nous aurons tous la tête coupée. Aussi nous nous dépêchons avant qu'elle arrive, de peur que...

A ce moment, Cinq, qui surveillait le jardin avec inquiétude, cria:

— La Reine! La Reine!

Et les trois jardiniers se jetèrent immédiatement à plat ventre.

On entendit un bruit de pas et Alice se disposa à contempler la Reine.

En tête du cortège s'avançaient dix soldats portant des bâtons: ils étaient comme les trois jardiniers, des cartes à jouer (1) plates et rectangulaires avec la tête en haut et aux angles des bras et des jambes. Puis venaient dix courtisans couverts de diamants; ils marchaient deux par deux comme des soldats. Ensuite les enfants royaux: ils étaient dix qui bondissaient joyeusement en se tenant par la main, deux par deux. Ils portaient sur la poitrine un bijou en forme de cœur.

---

(1) La clef de ce chapitre et du chapitre XI est la chanson enfantine où la Reine de Cœur avait fait des tartes et où le Valet de cœur les avait dérobées.

Parmi les invités — des Rois et des Reines pour la plupart — Alice reconnut le Lapin Blanc. Il parlait d'une façon nerveuse et précipitée et souriait à tout ce que les autres disaient. Il passa près d'elle sans la voir. Puis venait le Valet de Cœur portant la couronne royale sur un coussin de velours écarlate, et le Roi et la Reine de Cœur fermaient la marche.

Alice se demanda si elle devait se jeter à plat ventre comme les trois jardiniers. Etait-ce obligatoire devant une procession?

— Mais à quoi serviraient les processions, se dit-elle, si tout le monde restait la face contre terre? Il n'y aurait personne pour les regarder.

Elle resta donc debout et attendit. Quand la procession passa près d'elle, tous s'arrêtèrent pour la regarder.

La Reine dit d'un ton sévère:

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Elle s'adressait au Valet de Cœur, mais celui-ci salua et sourit pour toute réponse.

— Idiot! dit la Reine en secouant la tête avec colère.

Et se tournant vers Alice:

— Quel est votre nom, enfant? demanda-t-elle.

— Mon nom est Alice, Votre Majesté, dit Alice très poliment. Et elle pensait: ils ne sont qu'un paquet de cartes après tout. Je n'ai pas besoin d'avoir peur.

— Et qui sont ceux-ci? dit la Reine en désignant du doigt les trois jardiniers toujours aplatis sous le rosier.

Elle ne les voyait que de dos, vous comprenez, et comme les dos des cartes sont tous semblables, elle ne savait pas si elle avait affaire à des jardiniers, à des soldats, à des courtisans ou à ses propres enfants.

— Comment le saurais-je, dit Alice, étonnée de son propre courage. Ce n'est pas mon affaire.

La Reine devint pourpre de colère et après lui avoir lancé un regard féroce, elle hurla:

— Qu'on lui coupe la tête... Qu'on lui coupe la tête.

— Quelle bêtise! dit Alice d'un ton décidé.

Et la Reine se tut. Le Roi lui mit la main sur le bras et dit timidement:

— Ma chère, laissez. Ce n'est qu'une enfant.

La Reine s'éloigna avec rage et dit au Valet de Cœur:

— Retournez-les!

Le Valet de Cœur, très soigneusement, les retourna avec un pied.

— Debout! dit la Reine d'une voix terrible.

Et les trois jardiniers se redressèrent et se mirent à saluer le Roi, la Reine, les enfants royaux et tout le monde.

— Assez! hurla la Reine. Vous me donnez le vertige.

Puis se tournant vers le rosier, elle continua:

— Que faisiez-vous ici?

— Sauf le respect de Votre Majesté, dit Deux d'un ton humble en mettant un genou en terre, nous étions en train d'essayer...

— Je vois, dit la Reine qui examinait les roses pendant ce temps. Qu'on leur coupe la tête.

Et la procession reprit sa marche. Trois des soldats restèrent pour exécuter les infortunés jardiniers qui coururent se réfugier près d'Alice.

— On ne vous coupera pas la tête, dit Alice.

Et elle les recouvrit d'un grand pot vide qui se trouvait à côté. Les soldats les cherchèrent pendant une minute ou deux et ne les trouvant pas, ils rejoignirent tranquillement le cortège.

— Leur avez-vous coupé la tête? hurla la Reine.

— Leurs têtes ont été coupées, Votre Majesté, hurlèrent en chœur les trois soldats.

... et les maillets des hérons vivants...

— C'est bien! hurla la Reine... Savez-vous jouer au croquet?

Les soldats ne répondirent pas et regardèrent Alice comme si cette dernière question lui avait été adressée.

— Oui! hurla Alice.

— Alors, en route! rugit la Reine.

Et Alice suivit la procession en se demandant ce qui allait se passer.

— Il fait... Il fait très beau, dit une voix timide à côté d'elle.

Elle marchait à côté du Lapin Blanc qui la regardait avec inquiétude.

— Très, dit Alice. Où est la Duchesse?

— Chut! Chut! dit le Lapin d'une voix basse et pressée.

Tout en parlant, il jetait de fréquents coups d'œil derrière lui, puis il se dressa sur la pointe des pieds, approcha sa bouche de l'oreille d'Alice, et murmura:

— Elle est condamnée à mort!

— Pour quelle raison? dit Alice.

— Avez-vous dit: quel dommage? demanda le Lapin.

— Non, je ne l'ai pas dit, répondit Alice parce que je ne le pense pas. J'ai dit: pour quelle raison?

— Elle a giflé la Reine... commença le Lapin.

Alice éclata de rire.

— Oh! silence! chuchota le Lapin avec effroi. La Reine va vous entendre... Elle était arrivée en retard et la Reine lui dit...

— A vos places! hurla la Reine d'une voix tonnante.

Et les invités se mirent à courir dans toutes les directions en se bousculant. En moins d'une minute ils furent tous à leur place et le jeu commença.

Alice n'avait jamais vu de sa vie un si bizarre terrain de jeu: il y avait partout des ornières et des ronces. Les boules étaient des hérissons vivants... et les maillets des

hérons vivants. Quant aux arceaux, ils était formés par des soldats courbés en arcs de cercle, les pieds et les mains touchant le sol.

Tenir le héron fut d'abord pour Alice une grande difficulté. Elle y parvint en plaçant le corps sous son bras et en laissant pendre les pattes. Mais quand elle avait bien raidi le cou de l'animal pour donner avec la tête un coup au hérisson, il le ployait et la regardait avec un air si étonné qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire. Puis quand elle avait réussi à lui mettre la tête en bas pour croquer sa boule, c'était le hérisson qui s'était déroulé et qui filait de son mieux. D'ailleurs il y avait toujours une ornière ou une ronce à l'endroit où elle voulait envoyer son hérisson ou bien les soldats-arceaux se relevaient et se promenaient sur le terrain.

Alice fut obligée de convenir que c'était un jeu vraiment difficile.

Les joueurs jouaient sans attendre leur tour; ils se querellaient tout le temps et se battaient pour avoir des hérissons. La Reine fut bientôt dans une colère folle. Elle frappait du pied en hurlant:

— Qu'on leur coupe la tête! Qu'on leur coupe la tête!

Alice se sentit un peu inquiète. Elle n'avait jamais eu de démêlés avec la Reine, mais elle savait que cela n'allait pas tarder.

— Et alors, que deviendrai-je? se demandait-elle. Ils aiment joliment couper la tête des gens dans ce pays; il ne devrait plus y rester un être vivant.

Elle cherchait le moyen de s'éclipser sans être vue quand elle aperçut quelque chose en l'air.

Tout d'abord elle distingua mal, mais bientôt elle reconnut un sourire et se dit:

— C'est le Chat de Chester. Maintenant je vais avoir quelqu'un à qui parler.

— Comment cela va-t-il? dit le Chat dès qu'il eut assez de bouche pour parler.

Alice attendit que ses yeux aient apparu.

— Inutile de parler avant d'avoir vu ses oreilles, pensa-t-elle, ou du moins l'une d'elles.

Bientôt la tête entière fut visible et Alice posa par terre son héron et abandonna la partie, trop heureuse d'avoir quelqu'un qui l'écoutât. Le Chat pensait sans doute qu'on voyait assez de sa personne car il n'en montra pas davantage.

— Je n'aime pas du tout ce jeu, dit Alice d'un ton plaintif. Ils se disputent tellement qu'on ne s'entend pas parler. Ils ne connaissent pas les règles du croquet ou du moins personne ne les observe. Et si vous saviez comme c'est fatigant de jouer avec toutes ces choses vivantes: par exemple, tout à l'heure, je visais un arceau et il est parti se promener à l'autre bout du terrain... Maintenant j'aurais dû toucher le hérisson de la Reine et il s'est sauvé en voyant le mien arriver.

— Aimez-vous la Reine? dit le Chat à voix basse.

— Pas du tout, dit Alice, elle est tellement...

Elle s'aperçut à temps que la Reine était juste derrière elle et l'écoutait.

... faite pour gagner, continua-t-elle, qu'il est inutile de finir la partie.

La Reine sourit et s'éloigna.

— A qui parlez-vous ? dit le Roi en s'approchant d'Alice.

Et il regarda le Chat avec beaucoup d'intérêt.

— A un de mes amis... Un Chat de Chester, dit Alice. Permettez-moi de vous le présenter.

— Il ne me plaît pas du tout, dit le Roi. Cependant, il peut me baiser la main s'il le désire.

— Je ne le désire pas, répliqua le Chat.

— Ne soyez pas insolent, dit le Roi et ne me regardez pas comme cela.

Tout en parlant il se cachait derrière Alice.

— Un Chat peut bien regarder un roi, dit Alice, j'ai lu cela dans un livre quelconque.

— Il faut l'ôter de là, dit le Roi avec décision.

Et il appela la Reine qui passait.

— Ma chère, je voudrais qu'on ôte ce Chat.

La Reine n'avait qu'un moyen de régler les difficultés petites et grandes.

— Qu'on lui coupe la tête! dit-elle sans regarder.

— Je vais chercher le bourreau moi-même, dit le Roi.

Et il partit à toute vitesse.

Alice pensa qu'il serait bon d'aller voir ce que devenait le jeu. Elle entendait la Reine qui criait avec colère. Trois joueurs venaient d'être condamnés à la peine capitale pour avoir manqué leur tour. Il y avait une telle confusion sur le terrain qu'Alice ne put savoir si c'était à elle à jouer. Elle se mit à la recherche de son hérisson.

Il était en train de se battre avec un de ses confrères. Alice aurait bien voulu en croquer un en se servant de l'autre, mais son héron était de l'autre côté du jardin et s'efforçait vainement de s'envoler sur un arbre.

Elle rattrapa son héron et le rapporta. La bataille était finie mais les hérissons avaient disparu.

— Tant pis, pensa Alice, d'ailleurs tous les arceaux sont partis.

Elle serra son héron sous son bras pour l'empêcher de s'échapper et revint bavarder avec son ami.

Elle fut toute surprise de trouver une foule assemblée autour du Chat de Chester. Le Roi, la Reine et le Bourreau se disputaient et parlaient tous les trois à la fois; les assistants étaient silencieux et semblaient très mal à l'aise.

Dès qu'Alice parut, elle fut prise comme arbitre. Les trois leur donnèrent leurs raison, mais comme ils parlaient tous à la fois elle eut quelque peine à les entendre.

L'argument du Bourreau était qu'on ne pouvait pas couper une tête qui n'était pas attachée à un corps; qu'il n'avait jamais fait une chose pareille et que ce n'était pas à son âge qu'il commencerait.

L'argument du Roi était que tout ce qui a une tête peut être décapité, et qu'il veuille bien cesser de dire des bêtises.

L'argument de la Reine était que si la chose n'était pas réglée séance tenante, elle ferait couper le cou à tous les assistants. (C'est ce qui donnait aux intéressés une mine si anxieuse).

Alice dit simplement:

— Le Chat appartient à la Duchesse. Il faut lui demander que faire?

— Elle est en prison, dit la Reine au Bourreau. Allez la chercher.

Et le Bourreau partit comme une flèche.

La tête du Chat commença à s'évanouir petit à petit. Quand l'exécuteur revint avec la Duchesse elle avait complètement disparu. Le Roi et le Bourreau se mirent à sa recherche et le reste de la compagnie retourna jouer au croquet.

CHAPITRE IX

L'HISTOIRE DE LA TORTUE A LA TÊTE DE VEAU

— Vous ne pouvez savoir combien je suis heureuse de vous revoir, chère vieille amie, dit la Duchesse en glissant son bras sous celui d'Alice.

Alice était très contente de trouver la Duchesse de bonne humeur. Elle se dit que c'était le poivre qui la rendait si grincheuse quand elles s'étaient rencontrées dans la cuisine.

— Quand je serai Duchesse, pensa-t-elle, je ne mettrai pas du tout de poivre dans ma cuisine. La soupe peut très bien s'en passer. C'est sans doute le poivre qui rend les gens violents. (Cette constatation l'enchanta) et le vinaigre qui les rend aigres... et la camomille qui les rend amers... et... et le sucre et les choses de ce genre qui donnent de la douceur aux enfants. Les grandes personnes devraient savoir cela; elles ne seraient pas si avares de sucreries, vous comprenez?

Elle avait oublié la présence de la Duchesse et sursauta en entendant la voix de cette dernière.

— Vous pensez à quelque chose, ma chère, vous en oubliez de parler. Je ne me rappelle pas au juste quelle est la morale de ceci, mais je l'aurai trouvée dans un moment.

— Il n'y en a peut-être pas, hasarda Alice.

— Ta, ta, ta, dit la Duchesse. Toute chose à une morale, si vous vous donnez la peine de la trouver. Et tout en parlant elle se serrait contre Alice.

Cette familiarité n'était pas du tout du goût de la petite fille. D'abord parce que la Duchesse était affreusement laide, et ensuite parce qu'elle lui enfonçait dans l'épaule un menton désagréablement pointu. Malgré tout ne voulant pas être impolie, elle supporta de son mieux cet inconvénient.

— Le jeu a l'air de marcher, dit-elle, pour dire quelque chose.

— C'est vrai, dit la Duchesse, et la morale de ceci est.. Oh! c'est l'amour, c'est l'amour qui fait tourner le monde.

— Quelqu'un a dit, murmura Alice, que c'était quand chacun se mêlait de ses affaires...

— Très bien, cela revient absolument au même, dit la Duchesse, et elle ajouta en enfonçant un peu plus son menton dans l'épaule d'Alice, et la morale de cela est: Prenez soin du sens de la phrase, les mots prendront soin d'eux-mêmes.

— Comme elle aime trouver partout des morales, pensa Alice.

— Je crois que vous vous demandez pourquoi je ne mets pas mon bras autour de votre taille, dit la Duchesse après un silence. C'est parce que je ne connais pas l'humeur de votre héron. Faut-il tenter l'expérience?

— Il se peut qu'il vous pique, dit Alice, désirant très peu voir tenter l'expérience.

— Très vrai, dit la Duchesse. Les hérons et la moutarde piquent. Et la morale de cela est: Les oiseaux de même plumage s'assemblent toujours.

— Mais la moutarde n'est pas un oiseau, observa Alice.

— Exact, comme toujours, dit la Duchesse; comme vous avez une façon claire d'expliquer les choses.

— C'est un minéral, je crois, dit Alice.

— Bien entendu, c'est un minéral, dit la Duchesse qui semblait toujours disposée à approuver ce que disait Alice. Il y a une grande mine de moutarde près d'ici. Et la morale de cela est: plus un souci me mine, moins il vous...

— Oh! Je sais! s'exclama Alice qui n'avait pas écouté. C'est un végétal. On ne le croirait pas, mais c'en est un.

— Vous avez raison, dit la Duchesse, et la morale de cela est: Soyez ce que semblez être, ou si vous préférez que je m'exprime plus simplement: Ne vous imaginez pas être autrement qu'il semble aux autres que vous soyez ou que vous pourriez avoir été ne soit autrement que ce que vous avez été ne leur paraisse être autrement.

— Je crois que je vous comprendrais mieux, dit Alice très poliment, si vous écriviez tout cela; je ne peux pas suivre votre raisonnement.

— Ce n'est rien à côté de ce que je pourrais dire si je voulais, répliqua la Duchesse d'un ton satisfait.

— Ne prenez pas la peine d'en dire plus long, je vous en prie, dit précipitamment Alice.

— Oh! je ne crains pas la peine, dit la Duchesse, je vous fais cadeau de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent.

— Un cadeau peu coûteux, pensa Alice. Heureusement que les gens n'ont pas l'habitude de faire des cadeaux de ce genre au Premier de l'An. Elle se garda bien d'exprimer tout haut sa réflexion.

— Vous pensez encore, demanda la Duchesse, avec un autre coup de son menton pointu.

— J'ai le droit de penser, dit Alice sèchement; elle commençait à en avoir assez.

— Vous avez autant le droit de penser que les cochons ont le droit de voler, dit la Duchesse, et la mor...

Mais ici, au grand étonnement d'Alice, la voix de la Duchesse s'étrangla au beau milieu de son mot favori, et le bras qu'elle avait passé sous le sien se mit à trembler.

Alice leva les yeux: la Reine était devant elles, les bras croisés, les yeux chargés d'éclairs.

— Un beau temps, Votre Majesté, commença la Duchesse, d'une voix faible.

— Pour la dernière fois, je vous avertis! hurla la Reine en frappant du pied. Si vous ne disparaissez pas immédiatement, c'est votre tête qui disparaîtra: choisissez.

La Duchesse fit son choix et disparut avec la vitesse de l'éclair.

— Retournons jouer, dit la Reine à Alice.

Et Alice, beaucoup trop effrayée pour dire un mot, la suivit jusqu'au terrain de jeu.

Les invités avaient profité de l'absence de la Reine pour s'étendre à l'ombre; dès qu'ils l'aperçurent ils se précipitèrent

sur leurs hérons. La Reine se contenta de leur faire remarquer qu'un moment d'arrêt leur coûterait la vie.

Pendant toute la durée de la partie, la Reine ne cessa pas une minute de chercher querelle aux joueurs et de hurler :

— Qu'on lui coupe la tête! Qu'on lui coupe la tête!

Les condamnés étaient emmenés par les soldats qui naturellement devaient quitter leur poste d'arceaux, si bien qu'au bout d'une demi-heure, il ne restait plus d'arceaux et tous les joueurs à l'exception du Roi et de la Reine et d'Alice étaient encadrés par deux soldats et condamnés à mort.

Puis la Reine s'arrêta, hors d'haleine, et dit à Alice :

— Avez-vous vu la Tortue à la Tête de Veau?

— Non, dit Alice. Je ne sais pas ce que peut être une Tortue à Tête de Veau.

— Qu'est-ce qui sert à faire une soupe à la tortue? dit la Reine.

— Il ne m'est jamais arrivé d'en voir ni d'en entendre parler, dit Alice.

— Venez, dit la Reine, et elle vous racontera son histoire.

Comme elles s'éloignaient, Alice entendit le Roi dire à voix basse aux condamnés :

— Vous êtes tous grâciés.

— Allons, voilà qui est bien, se dit-elle, car elle était vraiment malheureuse du nombre d'exécutions ordonnées par la Reine.

Elles arrivèrent bientôt près d'un Griffon endormi au soleil sur la plage.

(Si vous ne savez pas comment est un fait un Griffon, regardez l'image).

— Debout, paresseux! dit la Reine, et conduisez cette jeune demoiselle près de la Tortue à la Tête de Veau qui lui racontera son histoire. Je dois m'en aller pour voir si les condamnés ont été exécutés.

Et elle s'éloigna, laissant Alice seule avec le Griffon. Cet être bizarre n'inspirait pas confiance à Alice, mais elle se dit qu'il ne pouvait pas être plus à craindre que la Reine.

Elle attendit donc.

Le Griffon s'assit et se frotta les yeux. Dès que la Reine fut hors de vue, il se mit à ricaner:

— Quelle blague ! murmura-t-il, moitié à lui-même, moitié à l'adresse d'Alice.

— Qu'est-ce qui est une blague? demanda Alice.

— Mais *elle*, dit le Griffon. Les choses n'existent que dans son imagination. Aucun condamné n'est exécuté, vous savez. Venez!

— Tout le monde dit « Venez » ici, pensa Alice en le suivant lentement. C'est la première fois de ma vie que je reçois tant d'ordres.

Ils aperçurent bientôt la Tortue à la Tête de Veau (1). Elle était allongée seule et triste sur un rocher et en s'approchant, Alice l'entendit pousser des soupirs à fendre l'âme. Elle fut très apitoyée.

— Quel est son chagrin? demanda-t-elle au Griffon.

Le Griffon répondit comme il avait répondu pour la Reine:

— Les choses n'existent que dans son imagination. Elle n'a aucun chagrin, vous savez. Venez!

Ils arrivèrent près de la Tortue. Elle les regarda de ses grands yeux pleins de larmes, mais ne dit rien.

(1) La soupe à la tortue est un mets très apprécié en Angleterre, si apprécié qu'on supplée à l'insuffisance de tortues par de la tête veau et cela s'appelle « mock-turtle soup », ou « soupe à la simili-tortue ».

— Voici une jeune demoiselle qui veut connaître votre histoire, dit le Griffon.

— Je vais la lui raconter, dit la Tortue d'une voix caverneuse... Asseyez-vous tous les deux et ne dites pas un mot avant que j'aie fini.

Ils s'assirent tous et il y eut quelques minutes de silence.

— Je ne vois pas comment elle pourra finir si elle ne commence pas, se dit Alice. Mais elle attendit patiemment.

— Autrefois, dit enfin la Tortue à la Tête de Veau, en poussant un profond soupir, j'étais une vraie tortue.

Ces mots furent suivis d'un très long silence coupé seulement par un « Jjckrrh » poussé de temps en temps par le Griffon et par les sanglots de la Tortue.

Alice fut sur le point de se lever et de dire:

— Merci bien, Madame, votre histoire est très intéressante.

Mais elle se dit que quelque chose allait suivre, aussi elle ne bougea pas.

— Quand nous étions petites, reprit la Tortue à la Tête de Veau, d'une voix entrecoupée de petits sanglots, nous allions à l'école dans la mer. La maîtresse était une vieille Tortue. Nous l'appelions Tyran.

— Pourquoi l'appeliez-vous Tyran? demanda Alice.

— Nous l'appelions Tyran parce qu'elle nous faisait la classe, répondit la Tortue avec colère. Vraiment vous êtes bien sotte.

— Vous devriez avoir honte de poser des questions aussi simples, ajouta le Griffon, et tous deux regardèrent en silence la pauvre Alice qui aurait bien voulu rentrer sous terre.

A la fin, le Griffon dit à la Tortue:

— Allez, ma vieille, ne restons pas toute la journée là-dessus.

Elle continua en ces termes:

— Oui, nous allions à l'école dans la mer, bien que vous ne le croyiez pas.

— Je n'ai jamais dit cela, interrompit Alice.

— Vous l'avez dit, répliqua la Tortue.

— Taisez-vous, ajouta le Griffon.

La Tortue reprit:

— Nous recevions la meilleure éducation. Nous allions à l'école tous les jours.

— Moi aussi j'allais à l'école tous les jours, dit Alice. Vous n'avez pas besoin d'être si fière pour cela.

— Avec Arts d'agréments? demanda la Tortue d'un ton inquiet.

— Oui, dit Alice, nous apprenions des langues étrangères et la musique.

— Et le lavage, dit la Tortue.

— Certainement pas, dit Alice avec indignation.

— Ah! Alors ,ce n'était pas réellement une bonne école, dit la Tortue avec un soupir de soulagement. Eh bien! dans la nôtre on apprenait les langues, la musique et le lavage.

— Vous n'en aviez pas besoin, dit Alice, puisque vous viviez au fond de la mer.

— Je n'avais pas les moyens de l'apprendre, soupira la Tortue. Je n'ai pu suivre que les cours ordinaires.

— Lesquels? s'enquit Alice.

— J'ai appris à rire et à décrire, naturellement, pour commencer. Et puis les diverses branches de l'arithmétique: Ambition, distraction, laidification et dérision.

— Je n'ai jamais entendu parler de « laidification », risqua Alice. Qu'est-ce que c'est?

Le Griffon leva ses deux pattes en l'air dans sa surprise.

— Vous n'avez jamais entendu parler de « laidifier »? s'exclama-t-il. Vous savez ce que c'est qu'embellir, je suppose?

— Oui, dit Alice en hésitant, c'est rendre... quelque chose plus jolie.

— Eh bien! alors, continua le Griffon, si vous ne savez pas ce qu'est laidifier, vous n'êtes qu'une sotte.

Alice ne se sentit pas le courage de continuer ses questions. Elle se tourna vers la Tortue à la Tête de Veau:

— Qu'appreniez-vous encore? demanda-t-elle.

— Eh bien! il y avait les Mystères anciens et modernes avec l'Océanographie, puis l'Art de parler lentement. Le professeur était un vieux Congre, il venait une fois par semaine. Il nous apprenait aussi l'Art de s'étirer et de s'évanouir en spirales.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Alice.

— Ah! je ne peux pas vous le montrer, dit la Tortue, je suis trop raide. Et le Griffon ne l'a jamais appris.

— Pas eu le temps, grommela le Griffon, je n'ai eu qu'un maître. C'était un vieux Crabe.

— Je ne l'ai pas connu, soupira la Tortue. On m'a dit qu'il apprenait le Rire et les Larmes.

— C'est vrai! c'est vrai! dit le Griffon en soupirant à son tour.

Et tous les deux se cachèrent la tête dans les pattes.

— Combien aviez-vous d'heures de leçons par jour? demanda Alice pour changer de sujet.

— 10 heures le premier jour, répondit la Tortue; 9 heures le jour suivant et ainsi de suite.

— Quelle curieuse organisation! s'exclama Alice.

— C'est pourquoi on les appelle leçons, observa le Griffon, parce que nous en « laissons » un peu tous les jours.

Cette idée tout à fait nouvelle pour Alice la rendit un peu rêveuse.

— Alors le onzième jour était un jour de congé, observa-t-elle.

— Naturellement, dit la Tortue.

— Et comment faisiez-vous le douzième jour? continua Alice avec intérêt.

— Assez sur ce sujet, interrompit le Griffon d'un ton décidé; parlez-lui des jeux maintenant.

CHAPITRE X

LE QUADRILLE DES HOMARDS

La Tortue soupira profondément et passa sur ses yeux le revers de sa patte. Elle regarda Alice et voulut parler, mais pendant une minute ou deux, les sanglots étouffèrent sa voix.

— Exactement comme si elle avait un os dans la gorge, dit le Griffon et il se mit en devoir de la secouer et de lui taper dans le dos.

A la fin la Tortue se calma et tandis que de grosses larmes lui coulaient le long des joues, elle continua:

— Vous n'avez pas dû habiter au fond de la mer...

— Certainement non, dit Alice.

— Et peut-être vous n'avez jamais été présentée à un homard?

— J'en ai goûté... commença Alice, mais elle s'interrompit brusquement et dit: Non, jamais!

— Vous ne pouvez donc pas savoir quel spectacle charmant est un quadrille de homards.

— Non, vraiment, dit Alice. Quelle sorte de danse est-ce?

— Eh bien ! dit le Griffon, vous formez d'abord une ligne le long de la mer...

— Deux lignes, cria la Tortue, formée de soles, de tortues, de saumons, etc... Puis quand vous avez déblayé le terrain de toutes les méduses qui l'encombrent...

— Ce qui prend un certain temps... interrompit le Griffon.

— Vous faites deux pas en avant...

— Chacun a un Homard pour danseur? cria le Griffon.

— Naturellement, dit la Tortue... Deux pas en avant, salut à son cavalier...

— Echange de Homard et deux pas en arrière...

— Puis, continua la Tortue, vous jetez les...

— Les Homards, cria le Griffon en bondissant en l'air...

— ... Aussi loin dans la mer que vous pouvez...

— Vous nagez derrière eux, hurla le Griffon.

— Vous faites un saut périlleux dans la mer, beugla la Tortue, et elle fit une cabriole.

— Vous changez encore une fois de Homard, rugit le Griffon...

— Vous revenez à terre... et c'est tout pour la première figure, dit la Tortue d'une voix tout à fait calme.

Et les deux étranges créatures qui venaient de gambader comme des petites folles s'assirent tranquillement et regardèrent Alice.

— Cette danse doit être très jolie, dit timidement la petite fille.

— Aimeriez-vous la voir danser? proposa la Tortue.

— Cela me ferait grand plaisir, dit Alice.

— Allons, essayons la première figure, dit la Tortue au Griffon... Nous pouvons nous passer de homards, vous savez... Qui va chanter?

— Oh! Vous! dit le Griffon. J'ai oublié les paroles.

Ils commencèrent à danser lourdement autour d'Alice, lui marchant sur les pieds toutes les fois qu'ils passaient près d'elle.

Tous les deux battaient la mesure avec leurs pattes de devant et la Tortue se mit à chanter d'une voix lamentable:

— Voulez-vous avancer un peu plus vite? disait un Rouget à un Bigorneau.

— Il y a derrière moi un Brochet qui me marche sur la queue.

— Regardez comme les Homards et les Tortues avancent vite.

— Ils attendent sur la plage. Voulez-vous entrer dans la danse?

— Voulez-vous, ne voulez-vous pas, voulez-vous, ne voulez-vous pas entrer dans la danse?

— Vous ne pouvez pas vous imaginer combien ce sera délicieux.

— Quand ils nous prendront pour nous jeter à la mer avec les Homards.

— Mais le Bigorneau répondit : trop loin, trop loin, et le regarda de travers.

— Il remercia aimablement le Rouget, mais ne voulut pas entrer dans la danse;

— Voulez-vous, ne voulez-vous pas, voulez-vous, ne voulez-vous pas entrer dans la danse?

— Peu importe que ce soit loin, dit son écailleux ami.

— Il y a un autre rivage de l'autre côté, vous savez ;

— Plus on s'éloigne d'Angleterre plus l'on se rapproche de France.

— Allons ne pâlissez pas, mon cher Bigorneau, venez et entrez dans la danse;

— Voulez-vous, ne voulez-vous pas, voulez-vous, ne voulez-vous pas entrer dans la danse?

— Merci, c'est une très jolie danse, dit Alice, ravie que ce soit enfin fini, et cette chanson du Rouget est vraiment curieuse.

— Oh! Quant aux Rougets, dit la Tortue... Vous en avez vu, bien entendu?

— Oui, dit Alice, j'en ai souvent vu à dîn... elle s'arrêta brusquement.

— Je ne sais pas où se trouve Dîn... dit la Tortue, mais si vous en avez vu souvent, vous savez comment ils sont faits.

— Je le crois, dit Alice, ils ont la queue dans la bouche et sont couverts de mie de pain...

— La mie de pain est une erreur, dit la Tortue, elle serait enlevée par la mer. Mais ils ont bien la queue dans la bouche et voici pourquoi...

Ici la Tortue bâilla et ferma les yeux.

— Expliquez-lui pourquoi et tout le reste, dit-elle au Griffon.

— Voici la raison, dit le Griffon. Ils dansèrent avec les Homards. Ils furent donc jetés à la mer. Pendant le trajet ils tinrent leur queue très serrée dans leur bouche, si serrée qu'ils furent incapables de l'en retirer. C'est tout!

— Merci, dit Alice. C'est très intéressant. Je n'avais jamais tant entendu parler des Rougets.

— Je pourrais encore vous en dire bien des choses, poursuivit le Griffon. Savez-vous pourquoi on les appelle Rougets?

— Je n'y ai jamais pensé, dit Alice.

— Parce qu'ils cirent les souliers, répliqua gravement le Griffon.

Alice fut abasourdie.

— Ils cirent les souliers? répéta-t-elle d'une vox étonnée.

— Eh bien! avec quoi sont cirés vos souliers? dit le Griffon... Qu'est-ce qui les rend si brillants?

Alice considéra ses chaussures avant de répondre:

— Je crois que c'est avec du cirage noir.

- - Les souliers dans la mer sont entretenus avec du cirage rouge, vous comprenez. La moindre crevette aurait trouvé ça.

— Si j'avais été le Rouget, dit Alice qui pensait toujours à la chanson, j'aurais dit au Brochet: allez-vous-en, s'il vous plaît, je n'ai pas besoin de vous.

— Ils ne peuvent pas s'en passer, dit la Tortue. Aucun poisson de bon sens ne voudrait sortir sans un Brochet.

— Est-ce possible? dit Alice au comble de l'étonnement.

— Naturellement, dit la Tortue. Je vous assure que si un poisson vient me trouver pour m'annoncer qu'il part en voyage, je lui dis toujours: Avec quel brochet?

— Vous voulez dire, projet? dit Alice.

— Je veux dire ce que je dis, répliqua la Tortue d'un ton froissé.

Et le Griffon ajouta:

— Allons racontez-nous vos aventures.

— Je vous raconterai mes aventures à partir de ce matin, dit Alice timidement. Je ne vous parlerai pas d'hier parce que je n'étais pas la même personne.

— Expliquez-nous ça, dit la Tortue.

— Non, non, les aventures d'abord, cria le Griffon impatienté. Les explications prennent toujours un temps effroyable.

Alice commença donc le récit de ses aventures depuis l'apparition du Lapin Blanc. Elle était un peu inquiète au début de se voir encadrée de ces deux énormes bêtes qui ouvraient de si grands yeux et une si grande bouche. Elle se rassura cependant: ses auditeurs restèrent parfaitement tranquilles jusqu'au moment où elle leur expliqua qu'en récitant à la Chenille : Vous êtes vieux, père Guillaume, elle avait dit les mots tout de travers.

La Tortue poussa un long soupir et dit:

— C'est très curieux.

— C'est aussi curieux que possible, dit le Griffon.

— Les mots venaient tout de travers, répéta pensivement la Tortue. Je voudrais bien qu'elle nous récitât quelque chose maintenant. Demandez-le lui.

Elle regardait le Griffon comme si elle lui supposait une autorité quelconque sur Alice.

— Levez-vous et récitez: C'est la voix du paresseux, dit le Griffon.

— Comme tous ces gens-là aiment donner des ordres et faire réciter des leçons, pensa Alice. C'est à se croire à l'école.

Elle se leva et commença la fable demandée, mais elle avait la tête si remplie du Quadrille des Homards qu'elle ne savait plus ce qu'elle disait. Voici l'étrange fable qu'elle récita.

« *C'est la voix du Homard; je l'entends déclarer:*

« *Vous m'avez trop cuit: je dois sucrer mes cheveux pour qu'ils soient moins rouges,*

« *Comme un canard avec ses palmes, lui c'est avec son nez*

« *Qu'il boutonne sa ceinture et met ses pieds en dehors.*

« *Quand la plage est à découvert il est aussi gai qu'une alouette*

« *Et parle du Requin d'un ton méprisant,*

« *Mais quand la mer monte et que les Requins sont en vue,*

« *Sa voix devient timide et tremblante.*

— Cela ne ressemble pas du tout à ce que je récitais quand j'étais enfant, dit le Griffon.

— Je n'avais pas encore entendu cette fable, dit la Tortue, mais elle est complètement idiote.

Alice ne disait rien. La tête dans les mains, elle se demandait si les choses reprendraient jamais leurs cours normal.

— Il faut nous expliquer cela, dit la Tortue.

— Elle est incapable de l'expliquer, se hâta de dire le Griffon. Passons à la seconde strophe.

Mais au sujet de ses pieds, insista la Tortue. Comment peut-il les mettre en dehors avec son nez?

— Pour la danse, c'est la première position, dit Alice. Mais elle était très embarrassée et aurait bien voulu changer de sujet.

— Allons, la seconde strophe, répéta le Griffon... Elle commence par: « Je passais près de son jardin ».

Alice n'osa pas désobéir. Cependant elle était sûre de se tromper encore. Elle commença donc d'une voix mal assurée:

« Je passais près de son jardin et j'aperçus
« Le Hibou et la Panthère qui se partageaient un pâté.
« La Panthère prit la croûte, la sauce et la viande,
« Tandis que le Hibou avait le plat pour sa part.
« Quand le pâté fut achevé, le Hibou en récompense
« Eut la permission d'empocher la cuiller,
« Tandis que la Panthère, avec un grognement, prit le couteau et la fourchette
« Et termina le festin par... »

— A quoi bon réciter ces absurdités si vous ne les expliquez pas, interrompit la Tortue. Je n'ai rien entendu de si compliqué.

— Vous feriez mieux de vous en aller, dit le Griffon.

Alice fut ravie de cette permission.

— Voulez-vous que nous dansions une autre figure du Quadrille des Homards? continua le Griffon; ou préférez-vous que la Tortue vous chante quelque chose?

- Oh! je préfère un chant, si la Tortue veut bien, dit Alice, si vivement que le Griffon poursuivit d'un ton assez vexé:

— Hum! Des goût et des couleurs, on ne discute pas. Chantez-lui: « La Soupe à la Tortue », ma vieille.

La Tortue soupira profondément et commença d'une voix entrecoupée de sanglots:

Belle soupe si épaisse et si verte,
Attendant dans une soupière chaude,
Qui ne voudrait pas d'un mets si délicieux?
Soupe du Soir... Belle Soupe
Soupe du Soir... Belle Soupe
Be...elle Sou...oupe
Be...elle Sou...oupe
Sou...oupe du So...ir
Belle, Belle Soupe!

Belle Soupe... Qui désirerait du poisson,
Du gibier ou un autre plat?
Qui ne donnerait pas tout, pour quatre
Sous seulement de toi, belle soupe
Quatre sous seulement de toi, belle soupe.
Be...lle Soupe
Bel...le sou...oupe
Sou...oupe du So...oir
Belle, be...elle soupe!

— Bis, bis, cria le Griffon.

Et la Tortue recommençait quand une voix cria au loin:

— Le jugement commence!

— Venez! cria le Griffon.

Et il prit Alice par la main et tous deux partirent en courant sans attendre la fin du chant.

— Quel jugement? demanda Alice tout en courant.

Mais le Griffon répondit seulement:

— Venez! en courant de plus en plus vite.

Et dans le lointain en entendait, apportée par la brise, une voix de plus en plus faible qui chantait plaintivement:

Sou...oupe du So...o...oir
Belle, belle Soupe!

Les douze jurés écrivaient tous fiévreusement sur leurs ardoises...

CHAPITRE XI

QUI A VOLÉ LES TARTES?

Quand ils arrivèrent, le Roi et la Reine étaient assis sur des trônes. Une grande foule les entourait, composée de toutes sortes de quadrupèdes et d'oiseaux et de tout le paquet de cartes. Le Valet de Cœur, debout devant eux, était enchaîné et encadré de deux soldats. Près du Roi se tenait le Lapin Blanc: il avait une trompette dans une main et dans l'autre un rouleau de parchemin. Sur une table au milieu de la salle était posé un grand plateau de tartes. Elles étaient si appétissantes qu'Alice eut une envie folle de les manger.

— Je voudrais bien que le jugement fût fini, pensa-t-elle, et qu'on servit des rafraîchissements.

Mais il n'y avait pas d'espoir. Aussi, pour passer le temps, elle se mit à observer tout ce qui l'entourait.

Alice ne s'était encore jamais trouvée dans un tribunal, mais elle en avait lu des descriptions dans des livres et fut ravie de pouvoir donner un nom à tous ceux qui se trouvaient là.

Voilà le juge, se dit-elle, à cause de sa grande toque.

C'était le Roi qui faisait le juge, et il portait sa couronne par-dessus sa toque. (Regardez l'image si vous voulez comprendre comment il était). Il semblait très mal à l'aise, et certainement cette coiffure devait être très incommode.

— Et voilà le banc des... Jureurs. Et ces douze créatures (c'étaient des animaux variés) doivent être les Jureurs.

Très fière de sa science elle se répéta ce dernier mot deux ou trois fois, car elle se disait que très peu de petites filles de son âge en savaient autant. D'ailleurs « jurés » n'auraient pas fait mieux.

Les douze jurés écrivaient tous fiévreusement sur leurs ardoises.

Que font-ils, chuchota Alice au Griffon, ils n'ont rien à écrire puisque les débats ne sont pas ouverts.

— Ils écrivent leur nom, répondit le Griffon, de peur de l'oublier avant la fin du jugement.

— Qu'ils sont bêtes. dit Alice à haute voix avec indignation.

Et immédiatement, le Lapin Blanc cria:

— Silence dans l'Assemblée!

Et le Roi mit ses lunettes et regarda avec anxiété de tous les côté pour voir qui avait parlé.

Alice se penchant par-dessus l'épaule des jurés put constater que tous écrivaient: « qu'ils sont bêtes » sur leurs ardoises. Un d'entre eux ne savait pas l'orthographe du mot « bêtes » et la demandait à son voisin.

— Il y aura un joli gâchis sur leurs ardoises avant la fin du jugement, pensa Alice.

Un des jurés avait un crayon qui grinçait. C'était un bruit qu'Alice ne pouvait pas supporter. Elle passa derrière lui et lui enleva son crayon. Son geste fut si rapide que le pauvre petit juré (c'était Bill, le Lézard) ne put pas se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Après avoir cherché son crayon de tous les côtés, il fut obligé de continuer à écrire avec son doigt. Naturellement le doigt ne laissait aucune trace sur l'ardoise.

— Greffier, lisez l'acte d'accusation, dit le Roi.

Le Lapin Blanc poussa trois appels de trompette, puis il déroula un parchemin et lut:

« La Reine de Cœur a fait des tartes
« Pendant tout un jour d'été
« Le Valet de Cœur a volé ces tartes,
« Et les a emportées ».

— Délibérez, dit le Roi au Jury.

— Pas encore, pas encore, interrompit hâtivement le Lapin. Il y a beaucoup de choses à faire avant.

— Appelez le premier témoin, dit le Roi.

Et le Lapin Blanc poussa trois appels de trompette et appela :

— Premier témoin !

Le premier témoin était le Chapelier. Il arriva tenant dans une main sa tasse de thé et une tartine dans l'autre.

— Je demande pardon à Votre Majesté, commença-t-il, d'apporter ces choses ici, mais je n'avais pas fini mon thé quand on m'a fait chercher.

— Vous auriez dû avoir fini, répliqua le Roi. Quand aviez-vous commencé ?

Le Chapelier regarda le Lièvre de Mars qui l'avait suivi au tribunal, bras dessus bras dessous avec le Loir

— Le 14, je crois, dit-il.

— Le 15, dit le Lièvre de Mars.

— Le 16, dit le Loir.

— Ecrivez, dit le Roi au jury.

Et les jurés se dépêchèrent d'écrire les trois dates sur leurs ardoises, puis les additionnèrent et réduisirent la réponse en francs et centimes.

— Enlevez votre chapeau, dit le Roi au Chapelier.

— Ce n'est pas le mien, dit le Chapelier.

— Volé! s'exclama le Roi en se tournant vers les jurés qui immédiatement notèrent le fait.

— Je le garde pour le vendre, expliqua le Chapelier. Je suis chapelier.

Ici la Reine mit ses lunettes et regarda attentivement le Chapelier qui pâlit et se mit à flageoler sur ses jambes.

— Faites votre déposition, dit le Roi, et ne soyez pas si nerveux ou je vous ferai exécuter sur-le-champ.

Cette menace n'avait rien de rassurant; le témoin se mit à danser d'un pied sur l'autre en regardant la Reine avec effroi et dans son trouble il mordit dans sa tasse à thé et en détacha un morceau, croyant mordre dans sa tartine.

Au même moment, Alice éprouva une curieuse sensation et elle s'aperçut qu'elle grandissait encore. Elle pensa quitter la salle, mais à la réflexion, elle résolut de rester tant qu'il y aurait assez de place pour elle.

— Je voudrais bien que ne me serriez pas comme cela, dit le Loir, qui était assis à côté d'elle. C'est à peine si je peux respirer.

— Ce n'est pas ma faute, dit Alice très humblement. Je grandis.

— Vous n'avez pas le droit de grandir ici, dit le Loir.

— Ne dites pas de bêtises, répliqua Alice. Vous savez bien que vous grandissez aussi.

— Oui mais je grandis à une allure raisonnable, dit le Loir, et non pas de cette façon ridicule.

Et il se leva et traversa la salle pour s'asseoir de l'autre côté.

Pendant tout ce temps la Reine n'avait pas cessé de fixer le Chapelier et au moment où le Loir traversait la salle, elle dit à l'un des huissiers:

— Apportez-moi la liste des chanteurs du dernier concert.

Le malheureux Chapelier fut agité d'un tel tremblement qu'il en perdit ses chaussures.

— Faites votre déposition, répéta le Roi avec colère, ou vous serez exécuté, que vous soyez nerveux ou pas.

— Je suis un pauvre homme, Votre Majesté, commença le Chapelier d'une voix bégayante, et je n'avais pas encore pris mon thé... depuis au moins une semaine... et les tartines étaient si minces... et la teinte du thé...

— La teinte de quoi? dit le Roi.

— Cela a commencé par le thé, bredouilla le Chapelier.

— Naturellement, teinte commence par un T, dit le Roi sèchement. Me prenez-vous pour un âne? Continuez.

— Je suis un pauvre homme, reprit le Chapelier et beaucoup de choses après cela... disait le Lièvre de Mars...

— Je n'ai rien dit, interrompit vivement le Lièvre de Mars.

— Vous l'avez dit, dit le Chapelier.

— Je le nie, dit le Lièvre de Mars.

— Il le nie, dit le Roi. Abandonnons cette question.

— Eh bien! dans tous les cas, le Loir a dit... continua le Chapelier en regardant anxieusement l'intéressé; mais le Loir ne donna aucun démenti: il dormait profondément.

— Après cela, continua le Chapelier, je me suis coupé une autre tartine.

— Mais qu'a dit le Loir? demanda un des jurés.

— Cela, je suis incapable de me le rappeler, dit le Chapelier.

— Il faut vous le rappeler, observa le Roi, ou vous serez exécuté.

Le malheureux Chapelier laissa tomber sa tasse et sa tartine et mit un genou en terre.

— Je suis un pauvre homme, Votre Majesté, recommença-t-il...

— Vous êtes un très pauvre orateur, dit le Roi.

Ici, un des cochons d'Inde applaudit et fut immédiatement étouffé par un des huissiers. Comme ce mot doit vous effrayer je vais vous l'expliquer: les huissiers avaient un grand sac de toile; ils y fourrèrent le cochon d'Inde la tête la première, serrèrent la coulisse et s'assirent sur le sac).

— Je suis très content d'avoir vu cela, pensa Alice. J'avais souvent lu, à la fin des comptes rendus de jugements: il y eut quelques tentatives d'applaudissements qui furent immédiatement étouffées par les huissiers, mais je n'avais pas encore compris ce que cela signifiait.

— Si c'est tout ce que vous avez à déclarer, vous pouvez descendre, continua le Roi.

— Je ne peux pas aller plus bas, dit le Chapelier, je suis à même le plancher.

— Vous pouvez toujours vous asseoir, répliqua le Roi.

Ici un autre Cochon d'Inde applaudit et fut immédiatement étouffé.

— Allons, nous voilà débarrassés des Cochons d'Inde, pensa Alice; maintenant les choses vont mieux marcher.

— Je voudrais bien finir mon thé, dit le Chapelier en regardant avec inquiétude du côté de la Reine, occupée à lire la liste des chanteurs.

— Vous pouvez vous en aller, dit le Roi.

Et le Chapelier quitta le Tribunal à toute allure sans même prendre le temps de remettre ses souliers.

— ... et qu'on lui coupe la tête, ajouta la Reine à un huissier.

Mais le Chapelier avait disparu.

— Appelez le second témoin, dit le Roi.

Le second témoin était la cuisinière de la Duchesse. Elle arriva, tenant en main une poivrière. Avant même qu'elle eût fait son entrée tous les gens placés près de la porte éternuèrent en même temps.

— Faites votre déposition, dit le Roi.

— Non! dit la Cuisinière.

Le Roi regarda avec inquiétude le Lapin Blanc qui lui dit à voix basse:

— Votre Majesté doit procéder au contre-interrogatoire de ce témoin.

— Allons, s'il le faut ! S'il le faut ! dit le Roi avec mélancolie. Et il se croisa les bras et regarda la Cuisinière en fronçant les sourcils au point qu'on ne voyait plus ses yeux.

— Avec quoi sont faites ces tartes? demanda-t-il d'une voix grave.

— Avec du poivre principalement, répondit la Cuisinière.

— Avec de la mélasse, dit une voix endormie derrière elle.

— Attrapez le Loir au collet! hurla Reine. Coupez-lui la tête! Mettez ce Loir à la porte! Etouffez ce Loir! Pincez-le! Arrachez-lui les moustaches!

Pendant quelques minutes il y eut dans la salle un désordre effroyable, chacun s'efforçant de mettre à la porte le malheureux Loir.

Quand tout le monde eut repris sa place, on s'aperçut que la Cuisinière avait disparu.

— Cela n'a pas d'importance, dit le Roi avec un soupir de soulagement. Appelez le troisième témoin.

Et il ajouta à voix basse en s'adressant à la Reine:

— Vraiment, ma chère, vous ferez le contre-interrogatoire du prochain témoin. J'ai un mal de tête fou.

Alice regardait le Lapin Blanc tandis que celui-ci consultait la liste des témoins et elle se demandait qui allait être appelé.

— Car, pensait-elle, il n'y a pas eu encore beaucoup de dépositions.

Quelle ne fut pas sa surprise quand elle entendit le Lapin Blanc appeler de sa petite voix suraiguë:

— Alice!

CHAPITRE XII

LA DÉPOSITION D'ALICE

— Présente! cria Alice.

Et dans l'excitation du moment elle oublia complètement qu'elle avait grandi. Elle se leva si brusquement qu'elle balaya du bord de sa robe le banc des jurés et les renversa tous sur la tête des gens qui se trouvaient en dessous. Ils se débattaient sur le plancher et lui rappelaient absolument un bocal de poissons rouges qu'elle avait renversé par mégarde la semaine précédente.

— Oh! je vous demande pardon, s'exclama-t-elle d'un ton désolé.

Et elle se mit en devoir de les ramasser aussi vite qu'elle put, car elle pensait toujours à ses poissons rouges et était convaincue que si elle ne les remettait pas tout de suite sur le banc du jury ils mourraient infailliblement.

— Les débats ne peuvent pas continuer, dit le Roi d'une voix solennelle. Il faut que tous les jurés aient repris leur place; « tous » répéta-t-il avec emphase en regardant fixement Alice.

La petite fille regarda le banc des jurés et s'aperçut que dans sa hâte elle avait mis le Lézard la tête en bas. Le pauvre petit être agitait mélancoliquement la queue.

Alice répara son erreur.

— Quoique cela n'ait pas grande importance, pensa-t-elle. Avoir la tête en haut ou en bas n'a jamais gêné la marche d'une affaire.

Lorsque les jurés se sentirent remis de leur émotion et qu'ils eurent recouvré leurs ardoises et leurs crayons ils se dépêchèrent de relater l'incident. Seul le Lézard, qui semblait trop mal en point pour faire quelque chose resta assis la bouche ouverte et les yeux au plafond.

— Que savez-vous au sujet de l'affaire? demanda le Roi à Alice.

— Rien, répondit Alice.

— Absolument rien? insista le Roi.

— Absolument rien ! dit Alice.

— C'est très important, dit le Roi en se tournant vers le jury.

Les jurés commençaient à noter cette réponse sur leurs ardoises quand le Lapin Blanc s'interposa:

— Sans importance, c'est ce qu'a voulu dire Votre Majesté, bien entendu, dit-il d'un ton très respectueux. Mais tout en parlant il fronçait les sourcils et faisait des grimaces au pauvre Roi.

— Sans importance, bien entendu, c'est ce que j'ai voulu dire, se hâta de répondre le Roi, et il marmotta « important, sans importance, important, sans importance... » comme s'il cherchait lequel des deux mots sonnait le mieux.

Quelques jurés écrivirent « important ». Les autres écrivirent « sans importance ». Alice était assez près d'eux pour regarder par-dessus leur épaule.

— Cela ne signifie rien, d'ailleurs, pensa-t-elle.

A ce moment le Roi qui venait de noter quelque chose sur son agenda cria:

— Silence! et lut à haute voix:

— Article 42: Toutes les personnes qui mesurent plus d'un kilomètre de hauteur devront quitter la salle.

Tout le monde regarda Alice.

— Je n'ai pas un kilomètre de hauteur, dit Alice.

— Mais si, dit le Roi.

— Vous avez près de deux kilomètres de haut, ajouta la Reine.

— Eh bien! tant pis, je ne m'en irai pas, dit Alice. D'ailleurs ce n'est pas légal. Vous venez d'inventer cet article.

— C'est le plus ancien article du règlement, dit le Roi.

— Dans ce cas, il devrait porter le numéro un, dit Alice.

Le Roi pâlit et ferma hâtivement son agenda.

— Délibérez! dit-il au jury.

— Mais il y a encore des dépositions à entendre, dit le Lapin Blanc en bondissant. Ce papier vient de m'être remis.

— Qu'est-ce que c'est? dit la Reine.

— Je ne l'ai pas encore ouvert, dit le Lapin Blanc. Mais on dirait une lettre écrite par le prisonnier à... à quelqu'un.

— C'est probable, dit le Roi, à moins qu'elle ne soit adressée à personne, ce qui n'est pas la coutume, vous savez.

— A qui est-elle adressée? dit un des jurés.

— Elle n'est adressée à personne, dit le Lapin. Du moins il n'y a rien d'écrit à l'extérieur.

Il déplia le papier en parlant et ajouta:

— Ce n'est pas une lettre, c'est une pièce de vers.

— Sont-ils de l'écriture du prisonnier ? demanda un autre juré.

— Non, dit le Lapin Blanc et c'est bien ce qu'il y a de plus drôle.

Les jurés prirent un air très embarrassé.

— Il doit avoir imité l'écriture de quelqu'un, dit le Roi.

La figure des jurés s'éclaira.

— Plaise à Votre Majesté, dit le Valet de Cœur. Je n'ai pas écrit ces vers et il ne peuvent pas prouver que je les ai écrits. Il n'y a pas de signature.

— Que vous n'ayez pas signé, dit le Roi, cela aggrave votre cas. Vous aviez l'intention de faire une mauvaise action, car un honnête homme peut signer tout ce qu'il écrit.

Il y eut un applaudissement général. A vrai dire c'était la première parole sensée que le Roi eût prononcée de la journée.

— Cela prouve sa culpabilité, bien entendu, dit la Reine. Aussi, qu'on lui coupe...

— Cela ne prouve rien du tout, dit Alice. Vous ne savez même pas de quoi il s'agit.

— Lisez les vers, dit le Roi.

Le Lapin Blanc mit ses lunettes.

— Où faut-il commencer, Votre Majesté, demanda-t-il.

— Commencez par le commencement, dit le Roi très gravement, allez jusqu'à la fin. Là vous pourrez vous arrêter.

C'est au milieu d'un profond silence que le Lapin lut les vers suivants:

Ils m'ont dit que vous l'aviez vue
Et que vous lui aviez parlé de moi.
Elle m'a donné de bons certificats
Mais a dit que je ne savais pas nager.

Il leur a fait savoir que je n'étais pas parti
Nous savons que c'est vrai.
Si elle pouvait poursuivre l'affaire
Que deviendrions-nous?

A elle j'en ai donné un, à lui ils en ont donné deux,
Vous leur en avez donné trois et plus.
Il vous les a tous rendus
Et cependant ils étaient à moi avant.

Si moi ou elle pouvons être
Impliqués dans cette affaire,
Il espère que vous pourrez les libérer
Exactement comme nous.

Je croyais que vous aviez été
(Avant qu'elle eût sa crise de nerfs)
Un obstacle entre
Lui et nous et cela.

Qu'il ne sache pas qu'elle les préfère,
Car ceci doit être
Un secret (inconnu de tous les autres)
Entre vous et moi.

— C'est la pièce à conviction la plus importante que nous ayons entendue, dit le Roi en se frottant les mains. Donc le jury...

— Si un des jurés est capable d'expliquer le sens de ces vers, dit Alice. (Elle avait tellement grandi depuis quelques minutes que le Roi ne lui faisait plus peur), je lui donnerai une pièce de vingt sous. Il n'y a pas un atome de sens là-dedans.

Les jurés écrivirent sur leurs ardoises: « elle ne croit pas qu'il y ait un atome de sens là-dedans ». Mais aucun d'eux n'essaya d'expliquer le fameux papier.

— S'il n'y a pas de sens là-dedans, dit le Roi, cela nous évite un tas d'ennuis, vous savez, parce que ce n'est pas la peine de comprendre. Et cependant je me le demande, continua-t-il.

Et il déplia la feuille sur son genou et la regarda avec un seul œil.

— Il me semble que cela veut dire quelque chose: « Elle a dit que je ne savais pas nager ». — Vous ne savez pas nager n'est-ce pas? ajouta-t-il en se tournant vers le Valet de Cœur.

Le Valet de Cœur secoua tristement la tête.

— En ai-je l'air? dit-il.

— Cela va bien jusque-là, dit le Roi.

Et il continua la lecture des vers: « Nous savons que c'est vrai » — Cela concerne le jury, bien entendu — « Si elle pouvait poursuivre l'affaire » — C'est pour la Reine — « Que deviendrons-nous? » — Je me le demande, en effet — « A elle j'en ai donné un, à lui ils en ont donné deux » — Eh bien! c'est ce qu'il a fait des tartes, vous comprenez?

— Mais il est dit après: « Il vous les a tous rendus » fit remarquer Alice.

— Mais oui, ils sont là, dit le Roi triomphalement en désignant les gâteaux sur la table. Rien n'est plus clair. Et puis écoutez: « Avant qu'elle eût sa crise de nerfs » — Vous n'avez jamais eu de crises de nerfs, je pense, ma chère, dit-il à la Reine.

— Jamais, dit la Reine avec rage.

Et en parlant elle lança un encrier à la tête du Lézard. (Le pauvre petit Bill avait cessé d'écrire avec son doigt, s'étant aperçu qu'il ne laissait aucune trace sur son ardoise. Il se hâta de recommencer en se servant de l'encre qui lui coulait sur la figure.

— Alors ces mots ne vous concernent pas, dit le Roi avec un sourire.

Et se tournant vers le jury:

— Veuillez délibérer, répéta-t-il pour la vingtième fois.

— Non, non, dit la Reine. La sentence d'abord, la délibération après.

— Mais c'est idiot, cria Alice, cette idée de commencer par la sentence!

— Taisez-vous, dit la Reine, qui devint écarlate.

— Je ne me tairai pas, dit Alice.

— Qu'on lui coupe la tête! hurla la Reine.

Personne ne bougea.

— Qui a peur de vous? dit Alice. (Elle avait repris sa taille normale maintenant). Vous n'êtes qu'un paquet de cartes!

Et le paquet tout entier s'envola en l'air et retomba sur elle. Elle poussa un petit cri, moitié de peur, moitié de colère, essaya de se dégager et se retrouva sur le talus.

Sa tête reposait sur les genoux de sa grande sœur qui doucement enlevait quelques feuilles mortes tombées sur sa figure.

— Eveillez-vous, ma petite Alice, lui dit sa sœur. Comme vous avez dormi longtemps!

— Oh! j'ai fait un si drôle de rêve! dit Alice.

Et elle raconta à sa sœur toutes les étranges aventures qu'elle venait de lire.

Quand elle eut fini sa sœur l'embrassa et dit:

— C'est un rêve très curieux, ma chérie, mais il est tard, courez vite goûter.

Et Alice partit en courant, tout en pensant à son rêve merveilleux.

La grande sœur resta seule sur le talus, elle regardait le soleil couchant et pensait aux merveilleuses aventures de la petite Alice. Et voici qu'à son tour elle fit un rêve.

Tout d'abord elle rêva à la petite Alice: les petites mains s'appuyaient sur son genou, les yeux brillants fixaient les siens; elle entendit sa voix, elle voyait le petit mouvement de tête pour écarter les cheveux souples qui voulaient toujours entrer dans les yeux. Et tandis qu'elle écoutait ou semblait écouter, les étranges créatures du rêve de sa sœur s'animèrent autour d'elle.

Les longues herbes se courbaient sous les pattes du Lapin Blanc.

La Souris effrayée clapotait dans la mare voisine. Elle entendait le bruit des cuillers dans les tasses à thé tandis que le Lièvre de Mars et son ami prenaient leur repas sans fin, et la voix perçante de la Reine condamnant à mort ses hôtes infortunés; le bébé-cochon éternuait sur les genoux de la Duchesse, tandis que les plats et les assiettes volaient en éclats tout autour; le glapissement du Griffon, le grincement du crayon du Lézard et le gémissement des Cochons d'Inde qu'on étouffait remplissaient l'air, mêlés au sanglot lointain de la malheureuse Tortue à la Tête de Veau.

Les yeux fermés elle se croyait au pays des Merveilles. Elle savait bien cependant que dès qu'elle les rouvrirait ce serait de nouveau la triste réalité: l'herbe ne serait plus courbée que par le vent... le balancement des roseaux agiterait seul la mare... le bruit des cuillers à thé ne serait que le tintement des clochettes du bétail. Les cris perçants de la Reine deviendraient l'appel du berger... et les éternuements du bébé, les glapissements du Griffon et les autres bruits étranges, ne seraient que les bruits confus de la ferme en activité tandis que les mugissements des troupeaux dans le lointain remplaceraient les lourds sanglots de la Tortue.

Ensuite elle se dit que sa petite sœur deviendrait une femme; qu'elle garderait son cœur simple et aimant; et qu'elle aimerait sans doute rassembler autour d'elle les

petits enfants et faire briller leurs yeux en leur racontant de féériques histoires, peut-être son rêve au pays des Merveilles, et qu'elle comprendrait leurs grands chagrins et leurs grandes joies en se rappelant sa propre enfance et les heureux jours d'été.

De
l'Autre Côté du Miroir

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON DU MIROIR

Une chose certaine, c'est que le petit chat blanc n'avait absolument rien à se reprocher en cette affaire; ce fut entièrement la faute du petit chat noir. D'abord la vieille chatte était en train de laver la figure du petit chat blanc depuis un quart d'heure... (et il supportait bien la chose, vraiment). Vous voyez donc qu'il lui avait été impossible de prendre une part quelconque au méfait.

Voici comment s'y prenait Dinah pour laver la figure de ses enfants: d'abord, elle posait une de ses pattes sur l'oreille du pauvre petit pour l'obliger à rester allongé et avec l'autre patte elle lui nettoyait la figure; mais juste comme il n'aurait pas fallu faire: en commençant par le nez. Et maintenant, comme je l'ai dit, elle était très affairée près du petit chat blanc qui était couché très tranquille et essayait de ronronner... il se rendait compte certainement que tout cela était pour son bien.

Mais la toilette du petit chat noir avait été faite de bonne heure dans l'après-midi et c'est pourquoi, pendant qu'Alice était blottie dans un coin du grand fauteuil, moitié se parlant et moitié dormant, le petit chat s'en était donné à cœur joie avec le peloton de laine qu'Alice avait essayé de dévider. Et il l'avait si bien roulé de tous les

côtés que toute la laine était brouillée; elle était sur le tapis, aussi emmêlée que possible, et au milieu le petit chat courait après sa propre queue.

— Oh! vilaine petite bête, cria Alice, et elle attrapa le chat et lui donna un petit baiser pour lui faire comprendre qu'elle ne l'aimait plus du tout. Vraiment Dinah aurait dû vous apprendre de meilleures manières. Vous auriez dû, Dinah, réellement vous auriez dû, ajouta-t-elle en regardant la vieille chatte d'un air de reproche et en lui parlant d'une voix très fâchée.

Et puis elle grimpa sur le fauteuil avec le petit chat et le peloton et commença à débrouiller la laine. Mais elle n'allait pas très vite parce qu'elle parlait tout le temps, quelquefois au chat, quelquefois à elle-même. Kitty s'était installée prudemment sur ses genoux comme si elle avait la prétention de surveiller les progrès du pelotonnage; de temps en temps elle allongeait la patte et la posait doucement sur le peloton... pour montrer sans doute qu'elle aurait volontiers apporté son aide si elle l'avait pu.

— Demain, ce sera quel jour? Savez-vous, Kitty, commença Alice. Vous auriez deviné si vous aviez regardé par la fenêtre avec moi... Seulement Dinah faisait votre toilette et vous ne pouviez pas bouger. Je regardais les garçons qui apportaient des fagots pour le feu de joie. Et il en faut des fagots, Kitty. Seulement il faisait si froid et il neigeait tellement qu'ils ont dû s'en aller. Cela ne fait rien, Kitty, demain nous sortirons et nous verrons le feu de joie.

Ici, Alice interrompit son discours pour enrouler deux ou trois fois sa laine autour du cou du petit chat... seulement pour voir comment cela lui irait. Ce fut l'occasion d'une lutte pendant laquelle le peloton roula sur le sol et des mètres et des mètres de laine se dévidèrent.

— Vous savez, j'étais si fâchée, Kitty, continua Alice dès qu'elles se furent de nouveau confortablement installées, quand j'ai vu votre méfait, j'ai été sur le point d'ouvrir la fenêtre et de vous jeter sur la neige... Vous l'aviez mérité, méchant petit amour. Qu'est-ce que vous murmurez?... Ne m'interrompez pas, s'il vous plaît, continua-t-elle, le doigt levé. Je vais vous rappeler toutes vos sottises. Premièrement, vous avez grogné deux fois pendant que Dinah vous lavait la figure ce matin. Allons, vous ne pouvez pas le nier, Kitty, j'ai entendu. Qu'est-ce que vous dites?... (elle prétendait que le petit chat parlait). Elle vous avait fourré sa patte dans l'œil? Eh bien! c'est votre faute, il ne fallait pas garder les yeux ouverts si vous les aviez bien fermés, ce ne serait pas arrivé. Maintenant assez d'excuses et écoutez. Deuxièmement, vous avez attrapé Flocon-de-Neige par la queue juste au moment où je posais la soucoupe de lait devant lui. Comment ?... Vous aviez soif?... Savez-vous si elle n'avait pas soif, elle aussi?

« Troisièmement, vous avez dévidé toute ma laine pendant que je ne regardais pas.

« Cela fait trois sottises, Kitty, et vous n'avez encore été punie pour aucune. Vous savez que je garde toutes vos punitions pour la semaine des quatre jeudis. A supposer que l'on accumule toutes mes punitions... continua-t-elle, s'adressant à elle-même plus qu'au petit chat. Qu'est-ce que cela ferait à la fin de l'année?... Je serais mise en prison, je crois lorsque le jour viendrait... Ou. Voyons un peu... Supposons que chaque punition consiste à me priver d'un repas... Eh bien! quand ce malheureux jour viendrait, je serais privée de cinquante repas au moins... Je ne vois pas très bien cela. Mais, ma foi, j'aimerais beaucoup mieux m'en passer que de les manger.

« Entendez-vous la neige contre les vitres, Kitty ? Comme elle frappe doucement et gentiment... absolument

comme si quelqu'un au dehors embrassait la fenêtre. Je me demande si la neige aime les arbres et les champs puisqu'elle les embrasse si doucement... et puis, vous savez, elle les cache bien sous un couvre-pieds blanc et elle leur dit peut-être : Dormez, mes chéris, jusqu'à ce que l'été revienne. Et quand ils se réveillent l'été, Kitty, ils s'habillent tout en vert et ils dansent... quand le vent souffle. Oh! que c'est joli, cria Alice, jetant son peloton de laine pour battre des mains, et que je voudrais que ce fût vrai... Je suis sûre que les bois ont envie de dormir en automne, quand les feuilles jaunissent.

« Kitty, savez-vous jouer aux échecs? Ne souriez pas, mon amour, je vous le demande sérieusement. Parce que pendant que nous jouions tout à l'heure, vous nous regardiez comme si vous compreniez et quand je disais « échec », vous ronronniez. Oui, ça été un bel échec, Kitty! Mais réellement j'aurais dû gagner, sans cet affreux Cavalier qui est venu se démener parmi mes pièces... Kitty, mon chéri, supposons...

Et ici, je dois vous dire que la moitié des discours qu'Alice avait l'habitude de faire commençaient pas sa phrase favorite: « Supposons »...

La veille elle avait eu avec sa sœur une longue discussion, parce que, ayant commencé par : « Supposons que nous sommes des rois et des reines » sa sœur qui aimait la précision avait objecté que c'était impossible puisqu'elles n'étaient que deux, si bien qu'Alice impatientée avait fini par dire:

— Bon, vous pouvez toujours en être un... et moi je serai tout le reste.

Une fois, elle avait réellement effrayé sa vieille bonne en lui criant brusquement dans l'oreille:

— Nourrice, supposons que je suis une hyène affamée et que vous êtes un os...

Mais toute cette digression nous éloigne du discours d'Alice à son petit chat...

— Supposons que vous êtes la Reine Rouge (1), Kitty... Je crois qu'une fois assise et les bras croisés vous lui ressemblerez exactement... Je vous en prie, essayez, mon amour...

Et Alice prit la Reine Rouge sur la table et la posa devant le petit chat comme pour lui donner un modèle à imiter. D'ailleurs l'expérience ne réussit pas, en grande partie, d'après Alice parce que le petit chat ne voulait pas se croiser convenablement les pattes; aussi pour le punir elle le tint devant une glace pour qu'il vît combien il était méchant.

— Et si vous ne devenez pas gentil tout de suite, ajouta-t-elle, je vous jetterai dans la Maison du Miroir. Est-ce que vous aimeriez cela?

« Allons! veuillez attendre un peu, Kitty, et ne parlez pas tant, je veux vous dire toutes mes idées au sujet de la Maison du Miroir.

« D'abord, il y a la chambre que vous pouvez voir dans la glace. C'est la même que notre salon, seulement les choses ont changé de côté. Quand je grimpe sur une chaise, je peux la voir tout entière... sauf l'endroit qui se trouve juste derrière la cheminée. Oh! comme je voudrais voir cet endroit-là. Je voudrais tellement savoir s'ils ont du feu en hiver? Vous ne pouvez pas en avoir, vous savez, à moins que notre cheminée fume, et alors la fumée remplit l'autre chambre aussi, mais ce n'est qu'une apparence, seulement pour faire croire qu'ils ont du feu. Leurs livres aussi sont à peu près comme les nôtres, seulement les mots

(1) En France, le jeu d'échecs comprend des pièces blanches et des pièces noires; en Angleterre, ce sont des pièces blanches et des pièces rouges.

sont à l'envers. Je le sais parce que j'ai tenu un de mes livres devant la glace et ils en tenaient un de l'autre côté.

« Aimeriez-vous habiter la Maison du Miroir, Kitty? Je me demande s'ils vous donneront du lait? Peut-être que le lait de la Maison du Miroir n'est pas très bon. Oh! Kitty, maintenant nous arrivons au vestibule... Vous pouvez juste voir un petit bout de vestibule de la Maison du Miroir si vous laissez la porte de notre salon grande ouverte... et c'est tout à fait notre vestibule, aussi loin que vous pouvez voir... seulement il se peut que de l'autre côté ce soit tout à fait différent. Oh! Kitty, comme ce serait amusant d'entrer dans la Maison du Miroir. Je suis sûre qu'il doit s'y trouver des choses merveilleuses. Supposons qu'il y ait un moyen quelconque d'y entrer, Kitty. Supposons que la glace soit devenue molle comme de la gaze de façon que nous puissions passer au travers... Mais... elle devient une sorte de brouillard maintenant... ce sera très facile de passer au travers.

Tout en parlant elle avait grimpé sur le manteau de la cheminée et c'est à peine si elle se rendait compte qu'elle s'y trouvait. Et certainement la glace commençait à s'estomper et prenait l'apparence d'un léger brouillard argenté.

En une seconde Alice eut traversé la glace et sauté dans la Chambre du Miroir.

Son premier soin fut de regarder s'il y avait du feu dans la cheminée et elle fut ravie d'y trouver un vrai feu, aussi brillant que celui qu'elle venait de quitter.

— Comme cela j'aurai aussi chaud ici que dans la vieille chambre, pensa Alice. Plus chaud même puisqu'il n'y aura personne pour m'empêcher d'approcher du feu. Oh! que ce sera drôle quand ils me verront à travers la glace et qu'ils ne pourront pas m'attrapper!

Puis elle se mit en devoir d'inspecter les lieux et remarqua que tout ce qui pouvait être vu de la vieille chambre

— Voici le Roi Rouge et la Reine Rouge...

était tout à fait ordinaire et sans intérêt mais tout le reste était aussi différent que possible. Par exemple, les tableaux sur le mur semblaient vivants et la pendule sur la cheminée. (Vous savez que vous ne pouvez en voir que le dos dans la glace) avait la face d'un vieux petit homme qui lui souriait.

— Cette chambre n'est pas aussi propre que l'autre, pensa Alice en constatant que plusieurs pièces d'échecs gisaient dans le foyer, parmi les cendres; mais un moment après, avec un petit « oh! » de surprise elle était à quatre pattes pour mieux les regarder... Les pièces du jeu d'échec se promenaient deux par deux.

— Voici le Roi Rouge et la Reine Rouge, disait Alice tout bas de peur de les effrayer, et le Roi Blanc et la Reine Blanche sont assis sur le bord de la pelle... et les deux Tours se promènent bras dessus bras dessous... Je ne pense pas qu'ils puissent m'entendre... continua-t-elle en rapprochant d'eux sa tête, et je suis presque sûre qu'ils ne me voient pas. J'ai l'impression d'être invisible.

Ici quelque chose se mit à pousser des cris perçants sur la table derrière Alice et lui fit tourner la tête juste à temps pour voir un des Pions Blancs dégringoler et commencer à lancer des coups de pied. Très intriguée elle attendit ce qui allait se passer.

— C'est la voix de mon enfant, cria la Reine Blanche.

Et elle bouscula le Roi si violemment qu'elle le renversa parmi les cendres.

- Ma précieuse Lily, mon impérial petit chat.

Et elle commença à escalader sauvagement le garde-feu.

— Impériale imbécile! grommela le Roi en frottant son nez blessé dans sa chute.

Il avait bien le droit d'être un peu fâché contre la Reine: il était couvert de cendres des pieds à la tête.

Alice était très désireuse de rendre service et comme la pauvre petite Lily hurlait à en avoir une attaque de nerfs, elle se hâta de saisir la Reine et la posa à côté de sa tapageuse progéniture.

La Reine s'assit haletante. Ce rapide voyage dans les airs lui avait coupé la respiration et pendant une minute ou deux elle ne put que serrer dans ses bras en silence sa petite Lily. Dès qu'elle eut repris haleine elle cria au Roi Blanc qui était assis tristement au milieu des cendres:

— Attention au volcan!

— Quel volcan? dit le Roi en regardant le feu avec anxité, comme s'il pensait que ce lieu était le plus propre à en recéler un.

— Il... m'a... lancé... ici, haleta la Reine qui était encore tout essoufflée. Tâchez de monter... par le chemin... habituel... Attention de ne pas être projeté.

Alice regarda le Roi Blanc monter lentement de barreau en barreau et dit à la fin:

— A cette allure vous allez mettre des heures à atteindre la table. Je ferai mieux de vous aider, n'est-ce pas?

Mais le Roi ne sembla pas remarquer la question: il était tout à fait clair qu'il ne pouvait ni la voir ni l'entendre.

Aussi Alice le saisit avec précaution et le souleva encore plus lentement que la Reine afin de ne pas lui faire perdre le souffle, mais avant de le poser sur la table elle jugea bon de l'épousseter un peu: il était couvert de cendres.

Elle a dit ensuite n'avoir jamais vu de sa vie une tête comme celle que fit le Roi lorsqu'il se sentit porté par une main invisible, et épousseter. Il était beaucoup trop abasourdi pour crier, mais il ouvrait une si grande bouche et faisait des yeux si ronds qu'Alice riait au point d'avoir la main toute secouée et elle faillit le laisser choir sur le sol.

— Oh ! de grâce, ne faites pas de telles grimaces, mon cher, cria-t-elle, oubliant complètement que le Roi ne pouvait pas l'entendre. Vous me faites tellement rire que c'est à peine si je peux vous tenir. Et n'ouvrez pas une bouche aussi large qu'un four... toutes les cendres vont y tomber... Là, maintenant je crois que vous êtes assez propre, ajouta-t-elle en lui essuyant les cheveux et elle l'installa à côté de la Reine.

Le Roi tomba immédiatement raide sur le dos et ne fit plus un mouvement.

Alice, un peu inquiète, fit le tour de la chambre dans l'espoir de trouver un peu d'eau à lui jeter sur la tête. Mais elle ne trouva qu'une bouteille d'encre et quand elle revint, le Roi avait repris ses sens et parlait à la Reine; ils chuchotaient avec effroi et si bas qu'Alice put à peine entendre ce qu'ils disaient.

Le Roi était en train de dire:

— Je vous assure, ma chère, j'en ai été gelé jusqu'au bout de mes favoris.

A quoi la Reine répliqua:

— Vous n'avez même pas de favoris.

— L'horreur de ce moment, continua le Roi, je ne l'oublierai jamais... jamais.

— Vous l'oublierez, dit la Reine, à moins que vous n'en preniez note.

Avec beaucoup d'intérêt, Alice vit le Roi tirer de sa poche un énorme agenda et commencer à écrire. Brusquement une idée lui vint en saisissant le bout du crayon qui dépassait l'épaule du Roi elle se mit à écrire pour lui.

Le pauvre Roi parut ahuri et décontenancé: il lutta avec le crayon pendant quelque temps sans rien dire mais Alice était plus forte que lui et à la fin, il gémit:

— Ma chère, réellement, il faut que j'achète un crayon plus petit; il écrit toutes sortes de choses que je n'ai pas l'intention de...

— Quelles sortes de choses? dit la Reine et elle regarda sur le livre où Alice avait écrit:

— Le Cavalier Blanc glisse sur la pelle à feu; il se tient très mal en équilibre... Mais ce n'est pas un mémorandum de *vos* impressions...

Il y avait un livre sur la table près d'Alice et pendant qu'elle était assise et tout en surveillant le Roi Blanc (elle était encore un peu inquiète à son sujet et gardait l'encre à portée de la main pour la lui jeter sur la tête au cas où il s'évanouirait), elle tourna les feuillets pour essayer de lire.

— Mais c'est écrit dans un langage que je ne connais pas, se dit-elle.

C'était comme ceci:

Elle chercha vainement pendant quelque temps, mais à la fin elle eut une illumination:

— C'est naturellement un livre de la Maison du Miroir. Si je le tiens devant une glace les mots seront à la bonne place.

Voici le poème qu'Alice put lire:

JABBERWOCKY

« *Il faisait grillant et les acteux toves*
« *Gyraient et vrillaient dans l'alloir*
« *Tout légeux étaient les picpors*
« *Et les dson raths sichoufflaient* (1).

(1) Cette strophe sybilline sera commentée au chapitre VI par Humpty Dumpty.

« *Attention au Jabberwock, mon fils*
« *Ses dents qui mordent, ses griffes qui attrappent*
« *Attention à l'oiseau Jubjub et évite*
« *Le Bandersnatch rapide comme le vent.*

« *Il prit son valeureux sabre dans sa main*
« *Longtemps il chercha l'horrible ennemi.*
« *Aussi il se reposa près de l'arbre Tumtum*
« *Et resta plongé dans ses pensées.*

« *Et comme il était plongé dans ses pensées,*
« *Le Jabberwock avec ses yeux de flamme*
« *Arriva en soufflant à travers le bois tulgey*
« *Et fracassant tout sur son passage.*

« *Un deux. Un deux. Et de part en part*
« *Le valeureux sabre s'enfonçait, coupe et taille,*
« *Il le laissa mort et emportant la tête*
« *Il s'en revint au galop.*

« *As-tu tué le Jabberwock?*
« *Viens dans mes bras, mon radieux fils!*
« *O glorieux jour. Calloch. Callay.*
« *Il chantait dans sa joie.*

« *Il faisait grillant et les acteux toves*
« *Gyraient et vrillaient dans l'alloir*
« *Tout légeux étaient les picpors*
« *Et la dson raths sichoufflaient.*

— Cela me semble très joli, se dit Alice lorsqu'elle eut fini. Mais c'est assez difficile à comprendre. (Vous voyez qu'elle n'aimait pas beaucoup s'avouer qu'elle ne comprenait pas). N'importe, cela me remplit la tête d'idées...

Seulement je ne sais pas exactement lesquelles... Sûrement quelqu'un a tué quelque chose... Voilà au moins un point qui est clair.

« Mais, pensa Alice en bondissant brusquement. Si je ne me presse pas il me faudra repasser au travers du Miroir avant d'avoir vu le reste de la maison. Allons d'abord au jardin.

En une seconde elle fut hors de la pièce et descendit en courant les escaliers. En courant n'est pas le mot exact car c'était une nouvelle façon de descendre les escaliers vite et facilement, pensa Alice.

Elle n'eut qu'à poser le bout des doigts sur la rampe et elle se trouva au bas des escaliers sans que ses pieds aient même touché les marches. Elle flotta de même à travers le vestibule et aurait dépassé la porte si elle ne s'était pas agrippée à la serrure. Elle se sentait un peu étourdie de cette promenade aérienne et fut assez contente de reprendre une façon normale de se mouvoir.

CHAPITRE II

LE JARDIN DES FLEURS VIVANTES

— Je verrais beaucoup mieux le jardin, se dit Alice, si je pouvais atteindre le sommet de cette colline... et il y a un sentier qui y conduit tout droit... ou du moins, non pas tout droit (ceci après quelques pas dans le chemin et plusieurs tournants fort brusques). Mais je suppose qu'il y conduit tout de même. Comme il serpente drôlement. On dirait un tire-bouchon beaucoup plus qu'un chemin. Voyons, ce tournant doit conduire à la colline, je suppose... non, il ramène à la maison. Eh bien! je vais essayer une autre route.

Et c'est ce qu'elle fit. Montant et descendant, elle essaya tous les tournants, mais toujours elle se retrouvait devant la maison. Même une fois comme elle dépassait le tournant plus vite qu'à l'ordinaire, elle donna du nez contre le mur avant d'avoir pu s'arrêter.

— Inutile de discuter, dit Alice en considérant la maison comme si cette dernière lui avait adressé la parole. Je ne veux pas rentrer encore. Je sais qu'il me faudrait retraverser le miroir... revenir dans la vieille chambre... et ce serait la fin de mes aventures.

Et tournant résolument le dos à la maison, elle s'engagea une fois de plus dans le sentier, déterminée à ne pas l'abandonner avant d'avoir atteint le sommet de la colline. Pendant quelques minutes tout alla bien, mais au moment où elle se disait:

— Réellement je crois que j'arriverai cette fois-ci.

Le chemin fit un angle brusque et se cogna (c'est du moins ce qu'elle expliqua par la suite) et Alice se retrouva marchant devant la maison.

— Oh! c'est trop fort, cria-t-elle. Je n'ai jamais vu une maison pareille, jamais.

Mais comme la colline était toujours devant elle, il n'y avait qu'à repartir. Cette fois elle arriva à un grand parterre bordé de marguerites avec un saule au milieu.

— Oh! Lys Tigré, dit Alice, s'adressant à l'un d'entre eux qui se balançait gracieusement au vent, comme je voudrais que vous puissiez parler.

— Nous pouvons parler, dit le Lys Tigré, à condition que la parole nous soit adressée par quelqu'un qui en vaille la peine.

Alice fut si étonnée que pendant une minute il lui fut impossible de répondre; elle avait l'impression d'avoir perdu le souffle. A la fin comme le Lys Tigré continuait seulement à se balancer elle parla de nouveau d'une voix aussi faible qu'un souffle:

— Est-ce que toutes les fleurs peuvent parler?

— Aussi bien que vous, dit le Lys Tigré, et même un peu plus haut.

— Ce n'est pas notre habitude de commencer, vous savez, dit la Rose, et je m'étonnais un peu quand vous avez parlé. Je me disais : « sa figure ne manque pas d'expression, quoiqu'elle ne soit pas intelligente. Cependant vous avez la couleur qu'il faut et des pétales de la bonne longueur ».

— La couleur, cela m'est égal, remarque le Lys Tigré. Si seulement ses pétales bouclaient un peu plus, elle serait tout à fait bien.

Alice n'aimait pas beaucoup les critiques, aussi commença-t-elle à poser des questions.

— N'êtes-vous pas inquiètes quelquefois d'être plantées ici, où personne ne prend soin de vous?

— Il y a l'arbre au milieu, dit la Rose. Que voulez-vous de mieux?

— Mais que peut-il faire si un danger vous menace? demanda Alice.

— Il peut aboyer, dit la Rose.

— Il dit « oua! oua! » cria une Marguerite.

— Est-ce que vous ne saviez pas cela? cria une autre Marguerite.

Et toutes se mirent à crier en même temps; l'air semblait rempli de petites voix perçantes.

— Silence, vous toutes! cria le Lys Tigré, se balançant avec désespoir et tremblant de colère. Elles savent que je ne peux pas les attraper, gémit-il en penchant vers Alice sa tête frissonnante, sans cela elles n'oseraient pas faire ce qu'elles font.

— Ne vous tourmentez pas, dit Alice gentiment.

Et se baissant vers les Marguerites qui recommençaient leur tapage, elle chuchota:

— Si vous ne vous taisez pas, je vous cueillerai.

Ce fut un silence immédiat et plusieurs Marguerites roses en devinrent blanches.

— Ça va bien! dit le Lys Tigré. Les Marguerites sont les pires de toutes. Quand quelqu'un parle elle commencent toutes ensemble et il y a de quoi se dessécher rien qu'à les entendre.

— Comment se fait-il que vous puissiez toutes parler si bien? demanda Alice dans l'espoir de l'amadouer par

un compliment. Je me suis déjà trouvé dans bien des jardins mais aucune fleur ne savait parler.

— Tâtez le sol avec votre main, dit le Lys Tigré et vous comprendrez pourquoi.

Alice obéit.

— Il est très dur, dit-elle, mais je ne vois pas quel rapport...

— Dans la plupart des jardins, dit le Lys Tigré, la terre est trop molle... et c'est pourquoi les fleurs sont toujours endormies.

Cette raison semblait fort bonne et Alice fut très contente de la connaître.

— Je n'y avais jamais pensé, dit-elle.

— Mon opinion est que vous ne pensez à rien, dit la Rose sur un ton assez sévère.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un qui ait l'air aussi stupide, dit une Violette si brusquement qu'Alice bondit.

C'était la première fois que cette Violette parlait.

— Taisez-vous, cria le Lys Tigré, comme si jamais vous voyiez quelqu'un! Vous mettez votre tête sous les feuilles et vous ronflez; aussi vous ne savez pas plus qu'un bourgeon ce qui se passe dans le monde.

— Y a-t-il dans le jardin d'autres personnes que moi? dit Alice, préférant ne pas relever la dernière remarque de la Rose.

— Il y a dans le jardin une autre personne qui peut se mouvoir comme vous, dit la Rose. Je m'étonne d'ailleurs...

— Vous passez votre temps à vous étonner, dit le Lys Tigré.

.... Mais elle est plus touffue que vous.

- Est-ce qu'elle me ressemble ? demanda vivement Alice.

Une pensée venait de lui traverser l'esprit: Il y a une autre petite fille quelque part dans le jardin.

— Sa forme est aussi disgracieuse que la vôtre, dit la Rose, mais elle est plus rouge... et ses pétales sont plus courts, je crois.

— Ils sont bien rangés comme ceux d'un dahlia, dit le Lys Tigré, pas chiffonnés comme les vôtres.

— Mais ce n'est pas votre faute, dit aimablement la Rose. Vous commencez à vous faner et dans ce cas, vous savez, il n'est pas possible d'empêcher ses pétales de devenir un peu malpropres.

Cette idée ne plut pas du tout à Alice, aussi pour changer de sujet, elle demanda:

— Vient-elle quelquefois ici?

— J'ose dire que vous la verrez bientôt, dit la Rose. Elle est de l'espèce qui a neuf piquants, vous savez.

— Où les porte-t-elle? demanda Alice assez intriguée.

— Mais autour de la tête, bien entendu, répliqua la Rose. Je m'étonne que vous n'en ayez pas aussi. Je croyais que c'était la règle générale.

— Elle vient! cria le Pied-d'Alouette. J'entends son pas. Poum. poum, le long de l'allée sablée.

Alice se hâta de regarder et reconnut la Reine Rouge.

— Elle a joliment grandi, fut sa première réflexion.

Et c'était vrai. Quand Alice l'avait trouvée dans la cendre elle n'avait que sept centimètres de haut et maintenant elle avait bien une demi-tête de plus qu'Alice.

— C'est l'effet du grand air, dit la Rose. L'air est extraordinairement bon ici.

— Je vais aller à sa rencontre, dit Alice. Les fleurs étaient très intéressantes mais elle pensait qu'il serait beaucoup plus important d'avoir un entretien avec une vraie Reine.

— Vous ne pouvez pas faire cela, dit la Rose. Je vous conseille d'aller en sens contraire.

Ceci sembla une sottise à Alice. Elle ne répondit rien

et se dirigea vers la Reine Rouge. A sa grande surprise elle la perdit immédiatement de vue et se trouva de nouveau devant la porte.

Un peu irritée elle rebroussa chemin et après avoir regardé de tous les côtés pour chercher la Reine (qu'elle supposait maintenant très loin) elle se décida à suivre le conseil de marcher dans la direction opposée.

Ce qui réussit parfaitement. En moins d'une minute elle se trouva nez à nez avec la Reine Rouge et en face de la colline qu'elle désirait tant atteindre.

— D'où venez-vous, dit la Reine Rouge. Et où allez-vous? Regardez-moi; parlez poliment et ne tortillez pas vos doigts tout le temps.

Alice se conforma à toutes ces injonctions et expliqua de son mieux qu'elle avait perdu son chemin.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par « votre » chemin, dit la Reine. Ici tous les chemins sont à moi. Mais pourquoi êtes-vous venue ici? ajouta-t-elle sur un ton plus aimable. Faites la révérence, tout en réfléchissant à ce que vous allez répondre, cela gagne du temps.

Alice fut un peu étonnée de cet ordre, mais elle avait bien trop peur de la Reine pour mettre sa parole en doute. Elle se dit seulement:

— Je prendrai ce moyen à la maison la prochaine fois que je serai en retard au dîner.

— Allons, il est temps de répondre, dit la Reine, en consultant sa montre. Ouvrez un peu plus la bouche quand vous parlez, et dites toujours Votre Majesté.

— Je voulais voir comment était le jardin, Votre Majesté...

— C'est bien! dit la Reine en lui caressant la tête, ce qu'Alice ne goûta pas du tout, quoique, lorsque vous dites: jardin... J'ai vu des jardins en comparaison desquels celui-ci ne serait qu'un désert.

Alice n'osa pas discuter cette affirmation et continua:

— J'avais l'intention de chercher une route qui conduisit au sommet de cette colline.

— Quand vous dites « colline », interrompit la Reine, je pourrais vous montrer des collines en comparaison desquelles celle-là n'est qu'une vallée.

— Non, c'est impossible, dit Alice trop choquée pour ne pas la contredire à la fin. Une colline ne peut pas être une vallée, vous comprenez, ce serait une sottise.

La Reine Rouge hocha la tête.

— Vous pouvez l'appeler « sottise » si vous voulez, dit-elle. Mais, j'ai entendu des sottises en comparaison desquelles celle-ci serait aussi pleine de sens qu'un dictionnaire.

Alice fit une nouvelle révérence: le ton de la Reine lui faisait craindre qu'elle ne fût un peu offensée. Et elles marchèrent en silence jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le sommet de la colline.

Pendant quelques minutes Alice resta sans parler, regardant de tous les côtés. Devant elle s'étendait un bien drôle de paysage. Il y avait une quantité de jolis petits ruisseaux qui le traversaient en ligne droite et le sol entre eux était divisé en carrés par de petites haies vertes qui s'étendaient d'un ruisseau à l'autre.

— Mais il est divisé exactement comme un grand échiquier, dit enfin Alice. Il doit y avoir des hommes quelque part... Oh! mais il y en a, ajouta-t-elle avec ravissement, et son cœur battit plus vite tellement elle était excitée. C'est une grande, une énorme partie d'échecs qui est jouée... sur le monde entier... si du moins ceci est le monde entier. Oh! que c'est drôle! Comme je voudrais être un des joueurs. Je n'aurais pas envie d'être un pion... si seulement je pouvais les rejoindre... bien entendu, je préfèrerais être une Reine.

En disant ces mots elle lança un timide coup d'œil à la vraie Reine, mais celle-ci sourit aimablement et dit:

— Cela peut facilement s'arranger. Vous pouvez être le Pion de la Reine Blanche, si vous voulez, puisque Lily est trop jeune pour jouer... et vous serez dans le Carré 2 pour commencer. Quand vous arriverez au Carré 8, vous serez Reine...

Au même moment elles se mirent à courir.

Alice ne put jamais s'expliquer, lorsqu'elle y réfléchit par la suite comment leur course avait commencé; elle se rappela seulement qu'elles couraient la main dans la main, et la Reine allait si vite que c'est à peine si elle pouvait la suivre et la Reine criait tout le temps:

— Plus vite! Plus vite!

Mais Alice sentait qu'elle ne pouvait pas aller plus vite: elle aurait perdu complètement le souffle.

Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que les arbres et les autres choses qui les entouraient ne changeaient pas du tout de place. Elles avaient beau aller vite, elles ne dépassaient rien du tout.

— Es-ce que toutes les choses courent en même temps que nous? se demanda la pauvre Alice très intriguée.

Et la Reine sembla deviner sa pensée car elle cria:

— Plus vite! plus vite! n'essayez pas de parler.

Alice n'en avait pas la moindre envie. Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait jamais plus parler tant elle était essoufflée.

Et la Reine continuait à l'entraîner et à crier:

— Plus vite! Plus vite!

— Sommes-nous près d'y arriver, haleta enfin péniblement Alice.

— Près d'y arriver, répéta la Reine. Mais nous l'avons dépassé il y a dix minutes. Plus vite!

Elles continuèrent à courir en silence tandis que le vent sifflait aux oreilles d'Alice, à croire qu'il allait lui arracher les cheveux de la tête.

— Allons! Allons! criait la Reine. Plus vite! Plus vite!

Elles allaient si vite à la fin qu'elles semblaient fendre l'air, touchant à peine le sol de leurs pieds... lorsque brusquement, comme Alice se sentait complètement épuisée, elles s'arrêtèrent et elle se trouva sur le sol haletante et étourdie.

La Reine l'installa contre un arbre et lui dit aimablement:

— Vous pouvez vous reposer un peu maintenant.

Alice regarda autour d'elle et fut au comble de la surprise.

— Mais je crois que nous sommes restées tout le temps sous cet arbre. Toutes les choses sont exactement les mêmes.

— Bien entendu, dit la Reine. Comment voulez-vous qu'elles soient?

— Eh bien! dans notre pays, dit Alice encore un peu essoufflée, nous ne restons pas au même endroit quand nous courons très vite et longtemps comme nous l'avons fait.

— Un pays bien lent, dit la Reine. Ici vous voyez il vous faut toute la vitesse dont vous êtes capable pour rester à la même place. Si vous voulez arriver à un autre endroit il faut courir au moins deux fois plus vite.

— Je préfère ne pas essayer, dit Alice, je suis très contente de rester ici... Seulement j'ai chaud et tellement soif.

— Je sais ce qu'il vous faut, dit la Reine avec bonté... et tirant une petite boîte de sa poche: voulez-vous un biscuit?

Alice pensa qu'il serait peu aimable de dire non, et pourtant elle aurait désiré autre chose. Elle le prit et le mangea

aussi bien qu'elle put, mais c'était très sec, et elle pensa que, de sa vie, elle n'avait jamais été si près d'étouffer.

— Pendant que vous vous rafraîchissez, dit la Reine, je vais prendre les mesures.

Et elle sortit de sa poche un ruban divisé en centimètres et commença à diviser le terrain en plantant de petits piquets par endroits.

— Au bout de deux mètres, dit-elle, en enfonçant un piquet pour marquer la distance, je vous donnerai la marche à suivre. Voulez-vous un autre biscuit?

— Non, merci, dit Alice. Un, c'est bien assez.

— Vous n'avez plus soif, j'espère, dit la Reine.

Alice ne savait que dire, mais heureusement la Reine continua sans attendre sa réponse.

— Au bout de trois mètres je vous répèterai les mêmes conseils de peur que vous les oubliiez. Au bout de quatre mètres je vous dirai: au revoir... et au bout de cinq mètres, je m'en irai.

Tout en parlant elle avait placé tous les piquets et Alice très intéressée la vit retourner près de l'arbre et commencer à longer lentement le chemin qu'elle avait tracé.

Au piquet indiquant deux mètres, elle se retourna et dit:

— Un Pion passe deux carrés lorsqu'il bouge pour la première fois, vous le savez. Vous traverserez très vite le Carré 3... par chemin de fer, je pense... et vous serez rendue au Carré 4 en un rien de temps. Ce Carré appartient à Tweedledum et Tweedledee. Le Carré 5 n'est guère que de l'eau. Le 6 appartient à Humpty Dumpty. Eh bien! vous ne dites rien?

— Je... je ne savais pas qu'il fallait dire quelque chose... maintenant, bégaya Alice.

— Vous auriez dû dire, continua la Reine d'un ton de grave reproche, vous êtes extrêmement bonne de me donner tous ces renseignements... Peu importe, supposons que vous

l'avez dit... Le Carré 7 n'est qu'une forêt, un des Cavaliers vous montrera la route. Et dans le Carré 8 nous serons Reines ensemble et il n'y aura que joie et festins.

Alice se leva, fit la révérence et s'assit de nouveau.

Arrivée au piquet suivant, la Reine se retourna et dit:

— Parlez français quand vous ne trouvez pas le mot anglais... Ecartez vos orteils quand vous marchez... Et rappelez-vous qui vous êtes.

Cette fois, elle n'attendit pas la révérence d'Alice mais marcha rapidement vers le prochain piquet. Là, elle se retourna pour dire au revoir et se précipita vers le dernier.

Comment la chose se passa, Alice ne le sut jamais, mais au moment même où la Reine arrivait au dernier piquet, elle disparut.

— S'était-elle évanouie dans l'air? Avait-elle couru se cacher dans le bois? (et elle peut courir joliment vite, pensa Alice). Impossible de le deviner, mais le fait est qu'elle était partie et Alice se rappela enfin qu'elle était un Pion et qu'il fallait bouger.

En fait, c'était un éléphant...

CHAPITRE III

LES INSECTES DE LA MAISON DU MIROIR

Bien entendu, la première chose qu'elle fit fut d'observer attentivement la contrée qu'elle allait traverser.

— C'est absolument comme si j'apprenais la géographie, se dit-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour essayer de voir plus loin. Principales rivières: il n'y en a pas. Principales montagnes: je suis sur la seule et je ne pense pas qu'elle ait un nom. Principales villes... Tiens, quels sont ces animaux qui font du miel en bas? Ce ne sont pas des abeilles... personne n'a jamais pu voir des abeilles à un kilomètres de distance.

Et elle resta quelques instants silencieuse, en observant l'une d'elles qui s'affairait autour des fleurs, enfonçant sa trompe dans leur corolle, exactement comme une vraie abeille, se disait Alice.

D'ailleurs c'était bien une vraie abeille: en fait c'était un éléphant comme Alice le remarqua et cette constatation, au premier abord, lui coupa la respiration.

— Et quelles énormes fleurs il leur faut, pensa-t-elle ensuite. Quelque chose comme des maisons dont on aurait enlevé le toit et auxquelles on aurait mis une tige... et quelle quantité de miel elles doivent faire... Je vais descendre et... non, je ne vais pas descendre tout de suite, poursuivit-elle,

s'arrêtant au moment où elle se mettait à courir et s'efforçant de donner une raison à son brusque revirement. Je ne vais pas aller les trouver sans une bonne longue branche d'arbre pour les écarter... Oh! que ce sera drôle quand elles me demanderont si j'ai aimé ma promenade. Je dirai : oui, je l'ai assez aimée.

(Ici elle eut son petit hochement de tête favori). Seulement il y avait une poussière... et il faisait chaud et les éléphants étaient insupportables.

— Je crois que je vais descendre de l'autre côté, dit-elle après une pause... et je ne visiterai les éléphants que plus tard. D'ailleurs, j'ai besoin d'aller au Carré 5.

Et sur cette bonne raison, elle descendit la colline en courant et sauta par-dessus le premier des six petits ruisseaux.

— Billets! s'il vous plaît! dit le contrôleur en mettant sa tête à la portière.

Immédiatement chacun tendit un billet; ces billets étaient presque de la même taille que les gens et semblaient remplir la voiture.

— Allons, votre billet, mon enfant! continua le contrôleur, en regardant Alice d'un air mécontent.

Et une quantité de voix dirent toutes ensemble (comme si elles chantaient en chœur, pensa Alice).

— Ne le faites pas attendre, enfant, son temps a la valeur de mille livres sterlings par minute.

— Je suis désolée de n'en pas avoir, dit Alice d'un ton effrayé, il n'y avait pas de guichet à l'endroit d'où je viens.

Et le chœur des voix reprit:

— Il n'y avait pas de place pour un guichet à l'endroit d'où elle vient. La terre a la valeur de mille livres sterlings par pouce.

— Ne cherchez pas d'excuses, dit le contrôleur. Vous auriez dû en demander un au mécanicien.

Et une fois de plus le chœur des voix reprit:

— L'homme qui conduit la machine. Mais la fumée seule a la valeur de mille livres sterlings par bouffée.

— Inutile de parler, se dit Alice.

Les voix, cette fois ne se firent pas entendre puisqu'elle n'avait pas parlé, mais à sa grande surprise elles pensèrent en chœur (j'espère que vous comprenez ce que « penser en chœur » veut dire, pour moi, je dois avouer que je ne le sais pas).

— Il vaut mieux ne rien dire. Le langage a la valeur de mille livres sterlings par mot.

— Je vais rêver de mille livres sterlings cette nuit, c'est sûr, pensa Alice.

Pendant tout ce temps-là, le Contrôleur l'avait regardée, d'abord avec un télescope, puis avec un microscope et enfin avec des jumelles de théâtre. A la fin, il dit:

— Vous vous êtes trompée de route, ferma la portière et s'en alla.

— Une enfant aussi jeune, dit le Monsieur assis en face d'elle (il était vêtu de papier blanc) devrait savoir quel chemin prendre, même si elle ne sait pas son propre nom.

Une chèvre qui était assise à côté du Monsieur en blanc ferma les yeux et dit à haute voix:

— Elle aurait dû savoir le chemin du guichet, même si elle ne sait pas son alphabet.

Il y avait un scarabée assis près de la chèvre (ce compartiment contenait un bien curieux assemblage de voyageurs) et comme il semblait de règle que chacun parlât à son tour il continua:

— Il faudra qu'elle s'en retourne comme bagage.

Alice ne pouvait pas voir qui était assis près du scarabée mais une voix rauque parla après lui:

— Changez les machines... dit-elle.

Et puis la voix s'étrangla et se tut.

— On dirait un cheval, pensa Alice.

Et une toute petite voix susurra à son oreille:

— Vous pourriez faire un jeu de mots là-dessus, quelque chose au sujet de « cheval » et de « rauque » (1).

Puis une voix très douce, dit à distance:

— Elle doit être étiquetée « fillette fragile » vous savez.

Et d'autres voix continuèrent.

(Que de gens dans cette voiture ! pensa Alice).

— Il faut la renvoyer par la poste puisqu'elle a une tête sur les épaules.

— Il faut l'envoyer sous forme de télégramme.

— Il faut qu'elle traîne le train pendant tout le reste du trajet.

Et ainsi de suite.

Mais le Monsieur vêtu de papier blanc se pencha en avant et lui chuchota à l'oreille:

---

(1) En anglais cheval « horse » et rauque « hoarse » ont à peu près la même prononciation. N. D. T.

— Ne vous inquiétez pas de ce qu'ils disent, mon enfant, mais prenez un billet de retour à chaque arrêt du train.

— Je n'en prendrai sûrement pas, dit Alice impatientée. Je ne sais pas comment je suis dans ce train... j'étais dans un bois... et je voudrais bien y retourner.

— Vous pourriez faire un jeu de mots là-dessus, susurra la petite voix à son oreille. Quelque chose comme: vous « voudriez » si vous « pouviez ».

— Ne m'agacez pas, dit Alice regardant en vain de tous les côtés pour voir d'où venait la voix. Si vous avez tant envie d'un jeu de mots, faites-en un vous-même.

La petite voix soupira profondément. Elle était très malheureuse évidemment et Alice aurait bien voulu la réconforter par quelques paroles de pitié.

— Si seulement elle soupirait comme tout le monde, se dit-elle.

Mais c'était un si étrange petit soupir qu'elle ne l'aurait pas entendu s'il n'avait été poussé tout près de son oreille. La conséquence de ceci fut que son oreille fut châtouillée ce qui l'empêcha de penser plus longtemps aux malheurs de la pauvre petite créature.

— Je sais que vous êtes une amie, continua la petite voix, une chère amie, une vieille amie. Et vous ne me blesserez pas bien que je ne sois qu'un insecte.

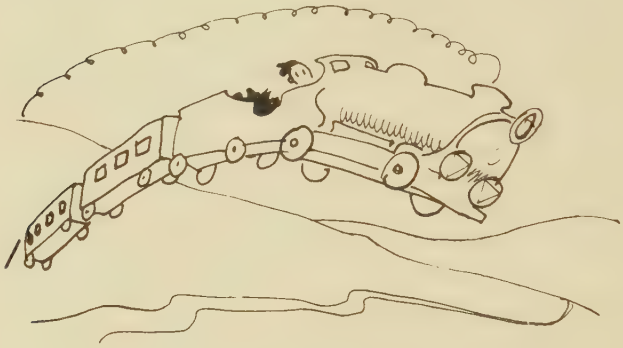
— Quelle sorte d'insecte ? interrogea Alice un peu anxieusement.

Elle voulait surtout savoir s'il piquait ou non; mais elle pensa que la question ne serait pas polie.

— Alors, vous ne... commença la petite voix...

Mais un coup de sifflet perçant l'interrompit et tout le monde bondit de peur, Alice comme les autres.

Le Cheval qui avait mis la tête à la portière la retira très tranquillement et dit:



— Nous venons simplement de sauter par-dessus un petit ruisseau.

Chacun parut satisfait de l'explication, sauf Alice qui se sentit un peu nerveuse à l'idée de ces trains sautants:

— Enfin, il nous conduit au Carré 4, c'est une consolation, se dit-elle.

Au même moment elle eut l'impression que la voiture s'élevait dans les airs et dans sa frayeur elle se raccrocha à la première chose qui se trouva sous sa main... et cette chose était la barbe de la chèvre.

Mais la barbe sembla s'évanouir lorsqu'elle la toucha et elle se trouva tranquillement assise sous un arbre... tandis que le Moustique (car c'était un Moustique qui lui avait parlé) se balançait sur un rameau au-dessus de sa tête en l'éventant de ses ailes.

Certainement c'était un très gros Moustique.

— Au moins de la taille d'un poulet, pensa Alice.

Cependant elle ne se sentait pas inquiète: ils avaient parlé si longtemps ensemble.

— Alors, vous n'aimez pas « tous les » insectes, continua le Moustique aussi paisiblement que si rien n'était arrivé.

— Je les aime quand il peuvent parler, dit Alice. Dans le pays d'où je viens aucun d'eux ne parle.

— Avec quels insectes vous amusez-vous dans le pays d'où vous venez? demanda le Moustique.

— Je ne m'amuse pas avec les insectes, expliqua Alice, parce qu'ils me font peur... du moins les plus grands. Mais je peux vous dire les noms de quelques-uns.

— Bien entendu, ils répondent à leur nom quand on les appelle, remarqua le Moustique d'un ton indifférent.

— Je ne l'ai jamais remarqué.

— Ce n'est pas utile qu'ils aient des noms, dit le Moustique, s'ils n'y répondent pas.

— Pour eux ce n'est pas utile, dit Alice, mais pour les gens qui en parlent, je suppose. Sinon pourquoi les choses ont-elles des noms ?

— Je ne saurais le dire, répliqua le Moustique. Dans le bois que vous voyez là-bas ils n'ont pas de noms. Peu importe, faites-moi connaître votre liste d'insectes. Vous perdez votre temps.

— Eh bien! il y a le taon, commença Alice en comptant sur ses doigts.

— Très bien! dit le Moustique. Sur ce buisson, si vous regardez bien, vous verrez un taon à bascule. Il est en bois et en se balançant il va de branche en branche.

— Et que mange-t-il? demanda Alice très intriguée.

— De la sève et de la sciure de bois, dit le Moustique. Continuez la liste.

Alice regarda le Taon à bascule avec beaucoup d'intérêt et se figura qu'il venait d'être repeint: il semblait si brillant et si collant. Puis elle reprit:

— Il y a la Libellule.

— Regardez la branche au-dessus de votre tête, dit le Moustique, et vous verrez une Libellule-de-Noël. Son corps est en plum-pudding, ses ailes sont des ailes de houx et sa tête que vous voyez brûler est un raisin arrosé de rhum.

— Et que mange-t-elle? demanda encore Alice.

— Du blé bouilli dans du lait sucré et du pâté, répondit le Moustique et elle fait son nid parmi les étrennes de Noël.

— Et puis il y a le Papillon, continua Alice après avoir attentivement considéré l'insecte à la tête en flammes. Et elle se disait: est-ce pour cela que les insectes aiment tant voler autour des bougies... parce qu'ils veulent se transformer en Libellule-de-Noël?

— Rampant à vos pied, dit le Moustique (Alice recula tout effrayée) vous pouvez observer un Papillon-Tartine (1). Ses ailes sont de minces tartines de pain beurré, son corps est un croûton et sa tête un morceau de sucre.

— Et que mange-t-il?

— Du thé léger avec de la crème.

Une nouvelle difficulté traversa la tête d'Alice:

— Et s'il n'en trouvait pas? suggéra-t-elle.

— Eh bien! il mourrait, bien entendu.

— Mais cela doit arriver souvent, remarqua Alice d'un air pensif.

— Cela arrive toujours, dit le Moustique.

Cette réponse rendit Alice rêveuse pendant une minute ou deux.

---

(1) Jeu de mots. En anglais « papillon » se dit « butterfly » butter signifie beurre, d'où l'insecte « Bread and Butter fly », pain et beurre.

Le Moustique s'amusait à bourdonner tout autour de sa tête.

A la fin il se posa et fit cette remarque:

— Je suppose que vous ne désirez pas perdre votre nom?

— Non, vraiment, dit Alice un peu inquiète.

— Et cependant je ne sais pas, continua le Moustique d'un ton détaché. Pensez seulement comme ce serait commode si vous pouviez vous arranger pour rentrer chez vous sans lui. Par exemple si l'institutrice voulait vous faire venir pour vos leçons, elle appellerait: Venez ici... et il faudrait bien qu'elle s'en allât parce qu'elle ne pourrait ajouter aucun nom, et bien entendu vous ne seriez pas obligée d'aller la trouver.

— Cela ne prendrait pas, j'en suis sûre, dit Alice. L'institutrice ne me dispenserait pas de leçons pour cela. Si elle ne pouvait se souvenir de mon nom elle m'appellerait « Miss » comme font les domestiques.

— Eh bien! si elle disait « Miss » et rien d'autre, vous pourriez manquer toutes vos leçons (1). C'est un jeu de mots. J'aurais aimé vous le voir faire.

— Pourquoi? demanda Alice. Il est détestable.

Mais le Moustique se contenta de soupirer tandis que deux grosses larmes lui coulaient sur les joues.

— Vous ne devriez pas faire de jeux de mots, dit Alice, si cela vous rend si malheureux.

La réponse fut un autre mélancolique petit soupir et cette fois le pauvre Moustique sembla s'être envolé, car lorsque Alice leva la tête elle ne vit plus rien sur la branche.

Elle avait froid. Elle se leva donc et se mit à marcher.

Elle arriva bientôt à un champ de l'autre côté duquel

(1) Jeu de mots sur « Miss » (Mademoiselle) et le verbe « to miss » (manquer).

se trouvait un bois; il semblait beaucoup plus touffu que le précédent et Alice se sentit un peu inquiète à l'idée d'y entrer. Mais, réflexion faite, elle résolut de continuer son expédition.

— Je ne reviendrai certainement pas en arrière, se dit-elle, et d'ailleurs il n'y a pas d'autre chemin pour arriver au Carré 8. Ce doit être le bois où les choses n'ont pas de nom. Que va devenir mon nom quand j'y entrerai? Je n'aimerais pas du tout le perdre parce qu'on serait obligé de m'en donner un autre qui serait très laid, j'en suis sûre. Mais que ce serait drôle d'essayer de trouver l'être qui aurait pris mon vieux nom. Vous savez, cela ressemblerait aux « avis » des gens qui perdent leur chien... « Répond au nom de Dash... porte un collier de cuivre... ». Il faudrait appeler « Alice » tous les êtres que l'on rencontrerait jusqu'à ce que l'un d'entre eux réponde. Seulement s'il étaient malins, ils ne répondraient pas du tout.

Tout en rêvassant de la sorte elle atteignit le bois; il semblait y faire froid et noir.

— Bon, n'importe comment c'est un grand soulagement, dit-elle en s'engageant sous les arbres, après avoir eu si chaud d'être dans... dans le... dans quoi? continua-t-elle assez étonnée de ne pas être capable de se rappeler le mot. Je veux dire d'être sous... sous le... sous ceci, et elle mit sa main sur le tronc d'un arbre. Comment est-ce que cela s'appelle? Je me le demande. Je crois que ça n'a pas de nom. Evidemment, ça n'en a pas.

Elle réfléchit en silence pendant une minute puis reprit:

— Réellement c'est arrivé, après tout. Et maintenant qui suis-je? Je vais me rappeler si je peux. Je veux trouver.

Mais le fait de vouloir trouver ne l'aida pas et tout ce qu'elle put dire après beaucoup de gymnastique mentale fut:

— Je crois que cela commence par un L.

Soudain elle aperçut un Faon qui se dirigeait de son côté. Il regardait Alice de ses grands yeux doux et ne semblait pas du tout effrayé.

— Ici! Ici! dit Alice et elle tendit la main pour le saisir.

Mais il fit un petit bond en arrière et resta la regarder.

— Comment vous appelez-vous? dit le Faon à la fin.

Quelle mélodieuse petite voix il avait.

— Je voudrais bien le savoir, pensa la pauvre Alice. Elle répondit assez tristement: à partir de ce moment, rien...

— Cherchez encore, dit-il, vous réussirez peut-être.

Alice chercha mais en vain.

— S'il vous plaît, dites-moi comment vous vous appelez, demanda-t-elle timidement, cela m'aidera peut-être.

— Je vous le dirai si vous voulez bien venir un peu plus loin, dit le Faon. Ici, je ne peux pas m'en souvenir.

Ils se mirent à marcher ensemble dans le bois. Alice avait noué ses bras autour du cou lisse du Faon. Ils arrivèrent ainsi à un champ et le Faon brusquement bondit en l'air et se libéra des bras d'Alice.

— Je suis un Faon, cria-t-il avec joie, et Dieu me pardonne, vous êtes une enfant.

Une expression alarmée passa dans ses beaux yeux bruns et s'élançant comme une flèche il disparut en un moment.

Alice resta immobile, le cherchant partout du regard, prête à pleurer de chagrin d'avoir perdu si brusquement son cher petit compagnon de voyage.

— Tant pis, je sais mon nom maintenant, dit-elle, c'est une consolation... Alice... Alice... Je ne l'oublierai plus. Et maintenant lequel de ces poteaux indicateurs est le bon, je me le demande.

Il n'était pas très difficile de résoudre cette question car une seule route traversait le bois et les deux poteaux indicateurs la désignaient:

— Je comprends, se dit Alice. Quand la route bifurquera, ils indiqueront des directions différentes.

Mais cela ne s'arrangeait pas du tout. Elle marcha longtemps et toutes les fois que la route bifurquait, il y avait deux poteaux indicateurs pointés dans la même direction. L'un où était inscrit « Maison de Tweedledum » et l'autre « Maison de Tweedledee ».

— Je crois qu'ils habitent la même maison, dit Alice à la fin. C'est étonnant que je n'y aie pas encore pensé. Mais je ne puis pas rester ici plus longtemps. Je vais appeler et dire : comment allez-vous? et leur demander le moyen de sortir du bois. Si je pouvais seulement arriver au Carré 8 avant qu'il fasse nuit.

Tout en parlant, elle marchait au hasard lorsque à un brusque tournant elle se trouva nez à nez avec deux gros petits hommes. La rencontre fut si soudaine qu'elle ne put s'empêcher de reculer, mais elle se rassura vite, sachant, à n'en pas douter, qui ils étaient.

CHAPITRE IV

TWEEDLEDUM ET TWEEDLEDEE

Ils étaient debout sous un arbre, chacun ayant son bras passé autour du cou de l'autre et Alice sut les distinguer tout de suite parce que l'un d'eux avait « *dum* » brodé sur son col, et l'autre « *dee* ».

— Je suppose que tous les deux ont « *tweedle* » écrit sur l'arrière du col, se dit-elle.

Ils étaient si immobiles qu'Alice oublia complètement qu'ils étaient vivants et elle allait tourner derrière eux eux pour voir si le mot *tweedle* était écrit sur chaque col lorsqu'elle fut arrêtée par un voix venant de celui qui portait la marque « *dum* ».

— Si vous pensez que nous sommes des statues de cire, dit-il, vous devez payer, vous savez. Les statues de cire ne sont pas faites pour être regardées gratis. Sûrement pas.

- Bien au contraire, ajouta celui qui portait la marque « *dee* ». Mais si vous pensez que nous sommes vivants, vous devez parler.

— Je suis désolée... fut tout ce qu'Alice put dire, car les mots de la vieille chanson lui revenaient obstinément en tête comme la cadence d'une cloche et c'est à peine si elle put s'empêcher de les prononcer tout haut:

« *Tweedledum et Tweedledee*
« *Décidèrent de se battre*
« *Car Tweedledum (prétendait Tweedledee)*
« *Avait abîmé sa jolie crécelle neuve.*

« *Mais au même moment s'abattit un monstrueux corbeau*
« *Aussi noir qu'un baril de goudron*
« *Et il effraya si fort nos deux héros*
« *Qu'ils oublièrent complètement leur querelle.*

— Je sais à quoi vous pensez, dit Tweedledum. Mais ce n'est pas vrai.

— Bien au contraire, continua Tweedledee. Si c'était vrai, ça aurait pu être et si ça avait pu être, ça aurait été, mais comme ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. C'est logique.

— Je me demandais, dit Alice poliment, quel était le plus court chemin pour sortir du bois; il commence à faire nuit. Pourriez-vous me renseigner, s'il vous plaît?

Mais les gros petits hommes se regardèrent et se sourirent. Ils ressemblaient tellement à un couple de grands écoliers qu'Alice ne put s'empêcher de désigner du doigt Tweedledum en disant:

— Premier élève.

— Sûrement pas, s'écria brusquement Tweedledum, et sa bouche se ferma avec un claquement sec.

— Second élève, dit Alice en désignant Tweedledee, bien qu'elle fut sûre de l'entendre seulement crier: Bien au contraire! Ce qu'il fit d'ailleurs.

— Vous avez mal commencé, cria Tweedledum. La première chose à dire quand on vient en visite, c'est de dire: comment allez-vous? et de donner une poignée de mains.

Et ici les deux frères se serrèrent la main et puis ils tendirent tous deux la main qu'ils avaient de libre.

Alice ne savait pas du tout auquel des deux serrer la main en premier, de peur de froisser l'autre. Aussi pour tourner la difficulté elle prit leurs deux mains en même temps. Immédiatement ils se mirent à danser une ronde. Cela semblait très naturel (elle se le rappela après) et elle ne fut même pas surprise d'entendre de la musique. On aurait dit qu'elle venait de l'arbre sous lequel ils dansaient et elle était jouée (autant qu'elle put s'en rendre compte) par les branches se frottant l'une sur l'autre comme l'archet sur un violon.

— C'était très drôle, disait Alice en racontant à sa sœur toute cette histoire, de constater que je chantais. « Voici que nous dansons autour du buisson de mûres ». Je ne sais pas du tout à quel moment j'avais commencé, mais il me semblait le chanter depuis un temps infini.

Les deux autres danseurs étaient gros et ils ne tardèrent pas à être à bout de souffle.

— Quatre tours, c'est assez pour une ronde, haleta Tweedledum.

Et ils s'arrêtèrent aussi brusquement qu'ils avaient commencé; la musique s'arrêta au même moment.

Puis ils lâchèrent la main d'Alice et restèrent à la considérer pendant une minute; c'était un silence assez gênant car Alice ne savait pas du tout comment engager la conversation avec ses compagnons de ronde.

— Ce n'est pas possible de leur dire: comment allez-vous, maintenant? se dit-elle. La question a été réglée d'ailleurs.

« J'espère que vous n'êtes pas trop fatigués? dit-elle à la fin.

— Sûrement pas. Merci beaucoup de l'avoir demandé, dit Tweedledum.

— Très obligé, ajouta Tweedledee. Vous aimez la poésie?

— Oui... oui... assez... certaines poésies, dit Alice d'un ton peu convaincu. Pourriez-vous me dire quelle route prendre pour sortir du bois?

— Laquelle faut-il lui réciter? dit Tweedledee en regardant Tweedledum avec de grand yeux solennels et sans paraître remarquer la question d'Alice.

— « Le Morse et le Charpentier » est la plus longue, répondit Tweedledum. Et il donna à son frère une affectueuse poignée de mains.

Tweedledee commença immédiatement :

« *Le soleil brillait...*

Alice tenta de l'interrompre.

— Si c'est très long, dit-elle aussi poliment qu'elle put, je voudrais bien savoir d'abord quelle route...

Tweedledee sourit gentiment et reprit:

« *Le soleil brillait sur la mer*
« *Il brillait autant qu'il pouvait.*
« *Il faisait de son mieux pour rendre*
« *Les vagues souples et étincelantes.*
« *Et c'était très curieux, parce que c'était*
« *Le milieu de la nuit.*

« *La lune brillait tristement*
« *Parce qu'elle trouvait que ce n'était pas*
« *L'affaire du soleil d'être là,*
« *Alors que le jour était fini.*
« *C'est très impoli de sa part, disait-elle*
« *De venir troubler la fête.*

« *La mer était aussi mouillée que possible*
« *Les sables étaient aussi secs que possible*
« *Vous n'auriez pas pu voir un nuage, parce que*
« *Il n'y avait pas un nuage dans le ciel*
« *Les oiseaux ne volaient pas au-dessus de la tête*
« *Parce qu'il n'y avait pas d'oiseaux.*

« *Le Morse et le Charpentier*
« *Marchaient à côté l'un de l'autre.*
« *Ils pleuraient comme je ne sais quoi, de voir*
« *Une telle quantité de sable.*
« *Si tout ceci était déblayé,*
« *Disaient-ils, ce serait beau.*

« *Si sept femmes de chambre avec sept balais*
« *Le balayaient pendant une demi-année,*
« *Supposez-vous, dit le Morse,*
« *Qu'elles pourraient finir le travail?*
« *J'en doute, dit le Charpentier.*
« *Et il versa une larme amère.*

« *O Huîtres, venez vous promener avec nous,*
« *Proposa le Morse.*
« *Une promenade agréable, une conversation agréable,*
« *Le long de la plage salée.*
« *Nous ne pouvons pas en emmener plus de quatre,*
« *Parce qu'il nous faut donner une main à chacune.*

« *La plus vieille Huître le regarda*
« *Mais ne dit pas un mot.*
« *La plus vieille Huître cligna de l'œil*
« *Et secoua sa lourde tête*
« *Voulant dire par là qu'elle préférait*
« *Ne pas quitter le parc à Huîtres.*

« *Mais quatre jeunes Huîtres se hâtèrent,*
« *Toutes désireuses de s'amuser;*
« *Leurs vêtements étaient brossés, leur figures lavées*
« *Leurs souliers très propres et cirés.*
« *Et c'était très curieux, parce que vous savez*
« *Elles n'avaient pas de pieds.*

« *Quatre autres Huîtres les suivirent*
« *Et encore quatres autres*
« *Et nombreuses et empressées elles vinrent à la fin*
« *Et encore plus, encore plus, encore plus.*
« *Toutes galopant à travers l'écume des vagues*
« *Et se battant pour arriver au rivage.*

« *Le Morse et le Charpentier*
« *Marchèrent pendant un mille environ*
« *Et puis ils se reposèrent sur un rocher*
« *De la hauteur qu'il fallait*
« *Et toutes les petites Huîtres s'arrêtèrent*
« *Et attendirent en rang.*

« *Le moment est venu, dit le Morse,*
« *De parler de beaucoup de choses.*
« *De souliers... et de bateaux... et de cire à cacheter*
« *De choux... et de rois,*
« *Et pourquoi le thé est bouillant,*
« *Et si les porcs ont des ailes.*

« — *Mais attendez un peu, s'écrièrent les Huîtres,*
« *Avant d'entamer la conversation,*
« *Car plusieurs d'entre nous sont essoufflées*
« *Et nous sommes toutes grasses.*
« — *Rien ne presse, dit le Charpentier.*
« *Elles le remercièrent beaucoup de sa bonté.*

« — *Une miche de pain, dit le Morse,*
« *Est ce qu'il nous faut d'abord,*
« *Du poivre et du vinaigre ensuite*
« *Ne seront pas une mauvaise chose...*
« *Maintenant, si vous être prêtes, mes chères Huitres,*
« *Nous allons commencer à manger.*

« — *Mais pas à nos dépens! s'écrièrent les Huîtres*
« *Devenant un peu bleues.*
« *Après tant de gentillesse, ce serait*
« *Une chose abominable à faire.*
« — *La nuit est belle, dit le Morse,*
« *Admirez-vous le paysage?*

« *Vous avez été fort aimables de venir*
« *Et vous êtes charmantes.*
« *Le Charpentier dit seulement:*
« — *Coupez un autre morceau de pain,*
« *Je voudrais bien que vous ne soyez pas si sourd*
« *J'ai été obligé de vous le demander deux fois.*

« — *C'est une honte, dit le Morse,*
« *De leur jouer un tour pareil.*
« *Après les avoir emmenées si loin*
« *Et les avoir fait trotter si vite.*
« *Le Charpentier dit seulement:*
« — *Vous avez mis trop de beurre.*

« — *Je pleure sur vous, dit le Morse,*
« *Je compatis de tout mon cœur,*
« *Avec des larmes et des sanglots, il ouvrit*
« *Les plus grosses,*
« *En tenant son mouchoir de poche*
« *Devant ses yeux ruisselants.*

« *O Huîtres! dit le Charpentier,*
« *Vous avez eu une agréable promenade.*
« *Allons-nous trotter de nouveau vers la maison?*
« *Mais de réponse, il n'y en eut pas,*
« *Et ceci est à peine curieux, car*
« *Il les avait mangées toutes.*

— Je préfère le Morse, dit Alice, parce qu'il a eu un peu pitié des pauvres huîtres.

— Malgré cela, il en a mangé plus que le Charpentier, dit Tweedledee. Vous avez vu qu'il tenait son mouchoir devant lui pour que le Charpentier ne puisse pas compter combien il en prenait: bien au contraire!

— C'était pour cela? dit Alice avec indignation. Alors je préfère le Charpentier... s'il n'en a pas mangé autant que le Morse.

— Mais il en a mangé autant qu'il a pu, dit Tweedledum.

C'était très embarrassant. Après une pause, Alice, reprit:

— Eh bien! tous deux étaient de très vilains personnages...

Ici elle s'arrêta, un peu effrayée d'entendre un bruit qui ressemblait au halètement d'une grande locomotive dans le bois près d'eux. Elle eut peur que ce soit une bête sauvage.

— Y a-t-il des lions ou des tigres par ici? demanda-t-elle timidement.

— C'est seulement le Roi Rouge qui ronfle, dit Tweedledee.

— Venez le voir! s'écrièrent les deux frères.

Et chacun d'eux prit une des mains d'Alice et ils la conduisirent à l'entroit où le Roi dormait.

— N'est-ce pas un charmant spectacle ? dit Tweedledum.

Honnêtement, Alice ne put pas dire que c'en était un. Il avait un grand bonnet de nuit rouge orné d'un gland, il était accroupi comme une sorte de paquet malpropre et ronflait très fort.

— A s'en faire sauter la tête, fit remarquer Tweedledum.

— Je crains qu'il ne prenne un rhume s'il reste couché sur l'herbe, dit Alice, qui était une petite fille très prudente.

— Il est en train de rêver, dit Tweedledee, et savez-vous à quoi il rêve?

— Personne ne peut deviner, dit Alice.

— Mais à vous ! s'exclama Tweedledee en battant triomphalement des mains. Et s'il cessait de rêver à vous, où seriez-vous? Devinez?

— Où je suis maintenant, bien entendu, dit Alice.

— Pas vous, riposta Tweedledee d'un ton méprisant. Car vous n'êtes qu'une espèce de chose dans son rêve.

— Si ce Roi s'éveillait, ajouta Tweedledum, vous vous éteindriez. Bang. Exactement comme une chandelle.

— Je ne m'éteindrais pas! s'exclama Alice avec indignation. D'ailleurs, si je ne suis qu'une espèce de chose dans son rêve, qu'est-ce que vous êtes, vous? J'aimerais bien le savoir?

— Idem! dit Tweedledum.

— Idem! Idem! cria Tweedledee.

Il hurlait si fort qu'Alice ne put s'empêcher de dire:

— Silence, vous allez le réveiller, j'en ai peur si vous faites tant de bruit.

— Bon, cela ne sert à rien que « vous » parliez de le réveiller, dit Tweedledum, puisque vous n'êtes qu'une des choses de son rêve. Vous savez bien que vous n'êtes pas réelle.

— Je suis réelle, dit Alice, et elle commença à pleurer.

— Vous n'en deviendrez pas plus réelle pour pleurer, observa Tweedledee. Il n'y a pas de raison de pleurer.

— Si je n'étais pas réelle, dit Alice, riant à moitié parmi ses larmes, tellement tout cela lui paraissait ridicule, je ne pourrais pas pleurer.

— Vous ne supposez tout de même pas que ce sont des larmes réelles, interrompit Tweedledum sur un ton de suprême mépris.

— Ils disent des sottises, pensa Alice, et c'est stupide de pleurer pour cela.

Elle essuya ses larmes et reprit aussi aimablement qu'elle put:

— Quoi qu'il en soit, je préférerais sortir du bois, car réellement il fait très noir. Pensez-vous qu'il va pleuvoir?

Tweedledum ouvrit un vaste parapluie, se mit dessous avec son frère et leva les yeux.

— Non, je ne pense pas qu'il pleuve, dit-il, du moins... pas là-dessous. Sûrement pas.

— Mais il peut pleuvoir à côté?

— Il peut... s'il veut, dit Tweedledee. Nous n'y voyons pas d'inconvénient. Bien au contraire.

— Egoïstes, pensa Alice.

Et elle allait leur dire bonsoir et les quitter lorsque Tweedledum bondit de dessous le parapluie et la saisit par le poignet.

— Voyez-vous cela? dit-il d'une voix étranglée par la colère.

Et les yeux écarquillés il désignait d'un doigt tremblant une petite chose blanche qui se trouvait sous l'arbre.

— Ce n'est qu'une crécelle, dit Alice, après avoir examiné soigneusement la petite chose blanche. Seulement une vieille crécelle... tout à fait vieille et cassée.

— Je savais bien ce que c'était, cria Tweedledum, commençant à frapper du pied avec fureur et à s'arracher les cheveux. Elle est abîmée, bien entendu.

Et il regarda Tweedledee qui s'assit immédiatement par terre et essaya de se cacher sous le parapluie.

Alice lui posa la main sur le bras et dit d'un ton conciliant.

— Vous n'avez pas besoin d'être fâché pour une vieille crécelle.

— Mais elle n'est pas vieille, cria Tweedledum, plus furieux que jamais, elle est neuve, je vous dis. Je l'ai achetée hier... Ma jolie crécelle neuve...

Et sa voix s'éleva jusqu'au parfait hurlement.

Pendant ce temps Tweedledee faisait de son mieux pour fermer le parapluie en restant dedans.

C'était une chose si extraordinaire que l'attention d'Alice fut détournée du frère en colère. Mais il ne put y arriver et finit par s'y empaqueter comme il put, ne laissant sortir que sa tête, et il resta étendu, ouvrant et fermant sa bouche et ses grands yeux ronds.

— Il ressemble beaucoup plus à un poisson qu'à autre chose, se disait Alice.

— Naturellement, vous acceptez une bataille, dit Tweedledum sur un ton plus calme.

— Je le suppose, répliqua l'autre tristement en rampant hors du parapluie. Seulement il faut qu'elle nous aide à nous habiller, vous savez.

Et ces deux frères, la main dans la main s'enfoncèrent dans le bois et revinrent au bout d'une minute les bras rem-

plis d'affaires, telles que : traversins, couvertures, tapis, nappes, couvre-plats et seaux à charbons.

— J'espère que vous êtes adroite pour mettre les épingles et nouer les cordons? demanda Tweedledum. Il faut que toutes ces choses soient mises d'une façon ou d'une autre.

Alice raconta ensuite qu'elle n'avait jamais vu de sa vie un tel embarras. L'agitation des deux combattants... la quantité de choses à leur mettre... et la peine qu'elle eut à attacher boutons et cordons.

— Vraiment, ils ressembleront plus à des paquets de vieux habits qu'à autre chose quand ils seront prêts, pensait-elle tout en arrangeant un traversin autour du cou du Tweedledee.

— Pour ne pas avoir la tête coupée, disait-il.

Alice éclata de rire mais elle s'arrangea pour avoir l'air de tousser de peur de le froisser.

— Est-ce que je suis très pâle, demanda Tweedledum, en se rapprochant pour qu'on lui attache son heaume. (Il appelait cela un heaume mais certainement cela ressemblait beaucoup plus à une casserole).

— Mais... oui... un peu, répondit Alice gentiment.

— Je suis très brave, généralement, continua-t-il à voix voix basse, seulement aujourd'hui j'ai mal à la tête.

— Et moi j'ai mal aux dents, dit Tweedledee qui avait entendu la réflexion. Je suis beaucoup plus malade que vous.

— Alors, vous feriez mieux de ne pas vous battre aujourd'hui, dit Alice pensant qu'il y avait là une bonne occasion de faire la paix.

— Il faut que nous ayons un bout de bataille... mais je n'ai pas envie que ça dure longtemps, dit Tweedledum. Quelle heure est-il, maintenant?

Tweedledee regarda sa montre et dit:

— Quatre heures et demie.

— Battons-nous jusqu'à six heures et après nous dînerons, proposa Tweedledum.

— Très bien, dit l'autre assez tristement. Et elle nous regardera... Seulement vous ferez mieux de ne pas rester tout près, ajouta-t-il. Généralement je frappe tout ce que je peux voir... quand je suis réellement excité.

— Et je frappe tout ce que je puis atteindre! cria Tweedledum, que je le voie ou non.

Alice se mit à rire.

— Vous devez frapper les arbres assez souvent, je pense, dit-elle.

Tweedledum regarda autour de lui avec un sourire satisfait:

— Je ne suppose pas qu'il reste un arbre debout partout à la ronde quand nous aurons fini.

— Et tout cela pour une crécelle, dit Alice, espérant les rendre un peu honteux de se battre pour une si petite chose.

— Je n'aurais pas été si fâché, dit Twedledum, si elle n'avait pas été neuve.

— Je voudrais bien que le monstrueux corbeau arrivât, pensa Alice.

— Il n'y a qu'un sabre, vous savez, dit Tweedledum à son frère. Mais vous pouvez prendre le parapluie; il est tout aussi pointu. Seulement, dépêchons-nous de commencer, il fait déjà aussi sombre que possible.

— Et même plus sombre, dit Tweedledee.

La nuit vint si brusquement qu'Alice pensa qu'un orage allait éclater.

— Quel gros nuage noir, dit-elle. Et comme il vient vite. On dirait qu'il a des ailes.

— C'est le corbeau ! cria Tweedledum d'une voix perçante.

Et les deux frères prirent leurs jambes à leur cou et eurent disparu en un instant.

Alice courut un peu dans le bois et s'arrêta sous un gros arbre.

— Il ne pourra pas m'attraper ici, pensa-t-elle, il est beaucoup trop grand pour se glisser parmi les arbres. Mais je voudrais bien qu'il ne fît pas claquer ses ailes comme cela... on dirait un ouragan dans le bois... Tiens, le châle de quelqu'un qui est emporté par le vent.

— C'est le Corbeau !...

CHAPITRE V

LAINE ET EAU

Tout en parlant elle saisit le châle et regarda de tous les côtés pour trouver le propriétaire. Au bout d'un moment, elle aperçut la Reine Blanche courant éperduement à travers le bois, les deux bras grands ouverts comme si elle volait. Alice, très poliment, alla à sa rencontre avec le châle.

— Je suis très heureuse de m'être trouvée là, dit Alice en l'aidant à remettre son châle.

La Reine Blanche la regarda d'un air affolé et continua à marmoter quelque chose qui ressemblait à:

— Pain beurré, pain beurré.

Et Alice se dit que si elle voulait une conversation c'était à elle de l'engager. Elle commença donc assez timidement:

— Est-ce que je m'adresse à la Reine Blanche?

— Mon Dieu, oui, si vous appelez cela un habillage (1), dit la Reine, mais ce n'est pas du tout ma façon de comprendre la chose.

Alice pensa qu'il serait mauvais de commencer l'entretien par une dispute, aussi elle sourit et dit:

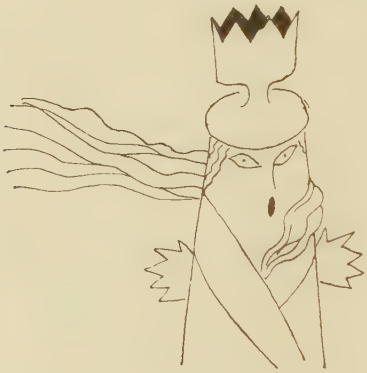
---

(1) Jeu de mots: « to adress » signifiant s'adresser et « to dress » s'habiller.

— Si Votre Majesté veut me montrer comment m'y prendre, je ferai de mon mieux.

— Mais je ne veux pas du tout, gémit la pauvre Reine. Voilà deux heures que je suis en train de m'habiller.

— Il aurait mieux valu qu'une autre personne se soit chargée de ce soin, pensa Alice. Elle est effroyablement malpropre... tout est mis de travers et attaché avec des épingles... Puis-je vous mettre votre châle, ajouta-t-elle à haute voix.



— Je ne sais pas ce qui lui passe, dit la Reine d'une voix mélancolique. Il est de mauvaise humeur, je crois. Je l'ai épinglé ici, et je l'ai épinglé là, mais cela ne lui plaît pas.

— Il ne peut pas rester droit, vous savez, si vous l'épinglez d'un seul côté, dit Alice tout en l'installant gentiment... Oh! Grand Dieu! Dans quel état est votre chignon.

— La brosse est restée dedans, dit la Reine avec un soupir, et j'ai perdu mon peigne hier.

Alice dégagea soigneusement la brosse et fit de son mieux pour remettre les cheveux en ordre.

— Allons, vous êtes beaucoup mieux maintenant, dit-elle après avoir changé de place presque toutes les épingles. Mais réellement vous devriez avoir une femme de chambre.

— Je vous prendrais avec plaisir, dit la Reine. Quatre sous par semaine et de la confiture tous les lendemains.

Alice ne put s'empêcher de rire et dit:

— Je ne veux pas me placer... et je n'aime pas la confiture.

— C'est une très bonne confiture, dit la Reine.

— Bon! Je n'en veux pas les « aujourd'huis » n'importe comment.

— Vous ne pourriez pas en avoir même si vous le vouliez, dit la Reine. La règle est: confiture demain et confiture hier, mais jamais confiture aujourd'hui.

— Il faut bien qu'il y ait quelquefois confiture aujourd'hui, objecta Alice.

— Non, c'est impossible, dit la Reine, c'est : confiture tous les autres jours, aujourd'hui n'est pas un autre jour, vous savez.

— Je ne vous comprends pas, dit Alice, c'est trop compliqué.

— C'est ce qui arrive quand on vit à reculons, dit aimablement la Reine, on se sent d'abord étourdi.

— Vivre à reculons, répéta Alice au comble de l'étonnement. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Mais cette manière de vivre présente un grand avantage parce que la mémoire travaille dans deux directions.

— Je suis sûre que la mienne ne travaille que dans une direction, remarqua Alice. Je ne peux pas me rappeler les choses avant qu'elles ne soient arrivées.

— C'est une pauvre sorte de mémoire, celle qui travaille seulement en arrière, fit observer la Reine.

— Quellles sortes de choses vous rappelez-vous le mieux? osa demander Alice.

— Oh! les choses qui arrivèrent la semaine prochaine, répliqua la Reine d'un ton détaché. Par exemple, maintenant, continua-t-elle, et tout en parlant elle étendit un grand emplâtre sur son doigt, le Messager du Roi est en prison parce qu'il est puni; le jugement ne doit commencer que mercredi prochain et bien entendu le crime aura lieu en dernier.

— Mais supposons qu'il ne commette pas de crime? dit Alice.

— Ce serait ce qu'il y a de mieux, n'est-ce pas? dit la Reine en attachant au moyen d'un ruban l'emplâtre qu'elle venait d'étendre sur son doigt.

Alice sentit qu'il n'y avait pas moyen de dire le contraire.

— Bien entendu, ce serait ce qu'il y a de mieux, répliqua-t-elle, mais ce ne serait pas le mieux d'être puni.

— Vous avez tort, dit la Reine. Avez-vous jamais été punie?

— Seulement pour des sottises, dit Alice.

— Et c'était ce qu'il y avait de mieux, je sais, dit la Reine triomphalement.

— Oui, mais j'étais punie pour des choses que j'avais faites, dit Alice, et voilà toute la différence.

— Mais si vous ne les aviez pas faites, ç'aurait été encore beaucoup mieux, mieux, et mieux et mieux...

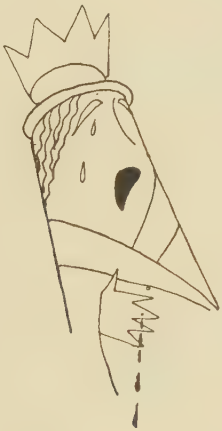
Sa voix se haussait d'un ton à chaque mieux et le dernier fut un cri perçant.

Alice allait dire:

— Il y a erreur...

— Lorsque la Reine se mit à gémir si fort qu'elle ne put terminer sa phrase.

— Oh! oh! oh! hurlait la Reine en secouant son doigt comme si elle voulait le lancer au loin. Mon doigt saigne, oh! oh! oh!



Ses cris ressemblaient tellement au sifflet d'une locomotive qu'Alice fut obligée de se mettre les deux mains sur les oreilles.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle dès qu'elle crut possible de se faire entendre. Vous êtes-vous piqué le doigt?

— Je ne l'ai pas encore piqué, mais je le piquerai bientôt. Oh! oh! oh!

— Quand pensez-vous le faire? demanda Alice qui avait une forte envie de rire.

— Quand je rattacherai mon châle, murmura la Reine. La broche va se défaire. Oh! oh! oh!

Et comme elle disait ces mots la broche s'ouvrit, la Reine la saisit brutalement et s'efforça de la fermer.

— Attention, cria Alice, vous la tenez tout de travers,

Et elle prit la broche mais trop tard. L'épingle avait glissé et la Reine s'était piquée au doigt.

— Cela explique pourquoi mon doigt saigne, vous voyez, dit-elle à Alice avec un sourire. Maintenant, vous comprenez comment les choses arrivent ici.

— Mais pourquoi ne criez-vous pas maintenant? demanda Alice en levant les mains pour se boucher les oreilles.

— Mais j'ai déjà crié, dit la Reine. A quoi cela servirait-il de recommencer?

Pendant cette conversation le temps s'était éclairci.

Le corbeau a dû s'envoler, je pense, dit Alice. Je suis heureuse qu'il soit parti: je croyais que c'était la nuit qui tombait.

— Je voudrais bien m'arranger pour être heureuse, dit la Reine, seulement je ne peux jamais me rappeler la règle. Vous devez être heureuse en vivant dans ce bois et très contente toutes les fois que vous voudrez.

— Seulement cet endroit est très solitaire, dit Alice d'une voix mélancolique... et à la pensée de sa solitude, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Oh! pas cela, je vous en prie, cria la pauvre Reine, se tordant les mains de désespoir. Considérez que vous êtes une grande fille. Considérez le long chemin que vous avez fait aujourd'hui. Considérez l'heure qu'il est. Considérez tout ce que vous voudrez, mais ne pleurez pas.

Alice ne put s'empêcher de rire au milieu de ses larmes.

— Est-ce que le fait de considérer les choses peut vous empêcher de pleurer? demanda-t-elle.

— C'est le seul moyen d'y arriver, répondit la Reine avec une grande décision, personne ne peut faire deux

choses à la fois, vous savez. Considérons votre âge pour commencer. Quel âge avez-vous?

— J'ai sept ans et demi exactement.

— Pourquoi dites-vous exactement? observa la Reine. Je peux vous croire sans cela. Maintenant je vais vous donner quelque chose à croire. J'ai exactement cent un ans, cinq mois et un jour.

— Je ne peux pas croire cela, dit Alice.

— Vous ne pouvez pas? dit la Reine d'un air de pitié. Essayez: Poussez un long soupir et fermez les yeux.

— Ce n'est pas la peine d'essayer, dit-elle, on ne peut pas croire des choses impossibles.

— Je me permets de dire que vous ne vous y êtes pas exercée, dit la Reine. Quand j'avais votre âge, je m'y exerçais une demi-heure par jour. Eh bien! quelquefois j'avais cru jusqu'à six choses impossibles avant le déjeuner. Tiens, mon châle s'en va encore.

La broche s'était ouverte pendant qu'elle parlait et un coup de vent soudain emportait le châle par-dessus le petit ruisseau. La Reine étendit les bras et s'envola pour le rattraper, et cette fois elle y réussit.

— Je l'ai, cria-t-elle d'une voix triomphante. Maintenant vous allez me voir l'épingler moi-même.

— Alors, j'espère que votre doigt va mieux, dit très poliment Alice en traversant le petit ruisseau derrière la Reine.

— Oh! très bien! cria la Reine, et sa voix s'éleva au diapason d'un cri tandis qu'elle continuait: Très bien... très bi... en, bee... ien be...e...ehh.

Le dernier mot finit en un long bêlement si semblable à celui d'un mouton qu'Alice en sursauta.

Elle regarda la Reine qui lui parut s'être tout à coup enveloppée de laine. Alice se frotta les yeux et regarda de nouveau. Elle ne put comprendre ce qui s'était passé.

Etait-elle dans une boutique ? Et était-ce réellement... était-ce réellement une brebis qui était assise de l'autre côté du comptoir? Elle eut beau se frotter les yeux... il n'y avait pas à en douter: elle était dans une petite boutique sombre, les coudes appuyés sur le comptoir et en face d'elle, assise dans un fauteuil se trouvait une vieille Brebis qui tricotait et de temps en temps laissait son travail pour la regarder à travers une grande paire de lunettes.

— Que voulez-vous acheter? dit la Brebis à la fin, en levant les yeux de son tricot.

— Je ne le sais pas encore très bien, dit Alice aimablement. Je voudrais d'abord regarder tout autour si je peux...

— Vous pouvez regarder devant vous et à côté de vous, dit la Brebis, mais vous ne pouvez pas regarder autour de vous... à moins que vous ayez des yeux derrière la tête.

Mais Alice n'en avait pas. Aussi elle se contenta de faire le tour de la pièce en regardant toutes les étagères.

La boutique semblait remplie des choses les plus étranges; mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que toutes les fois qu'elle regardait attentivement une étagère pour se rendre un compte exact de ce qui s'y trouvait, cette étagère était toujours complètement vide, alors que toutes les autres étaient remplies à déborder.

— Mais les choses vous échappent ici, dit-elle à la fin d'un ton plaintif, après avoir passé une minute à poursuivre vainement une grande chose brillante qui ressemblait tantôt à une poupée, tantôt à une boîte à ouvrage et qui se trouvait toujours sur l'étagère au-dessus de celle qu'elle regardait. Et celle-ci est la plus exaspérante de toutes... Mais je vais vous dire ce que... ajouta-t-elle, frappée d'une idée. Je vais la suivre jusqu'à la plus haute étagère: elle sera bien un peu embarrassée quand il s'agira de traverser le plafond, je pense.

Mais ce plan ne réussit pas. La chose passa à travers le plafond aussi tranquillement que possible... comme si elle en avait tout à fait l'habitude.

— Etes-vous un enfant ou un toton? dit la Brebis en prenant une autre paire d'aiguilles. Vous me donnerez le vertige si vous continuez à tourner comme cela.

Elle travaillait maintenant avec au moins quatorze paires à la fois et Alice ne put s'empêcher de la regarder avec stupéfaction.

— Comment peut-elle tricoter avec tant d'aiguilles, se demanda la petite fille. Elle ressemble de plus en plus à un porc-épic.

— Savez-vous ramer? demanda la Brebis et tout en parlant elle lui tendit une paire d'aiguilles.

— Oui... un peu... mais pas à terre, ni avec des aiguilles... commença Alice.

Mais soudain les aiguilles devinrent des avirons dans ses mains et elle s'aperçut que toutes deux se trouvaient dans un petit bateau qui glissait entre deux rives; donc elle n'avait plus qu'à faire de son mieux.

— Plume! cria la Brebis en prenant une autre paire d'aiguilles.

Cette remarque ne semblait pas mériter de réponse. Alice ne dit rien et rama. Cette eau présentait une curieuse particularité: de temps en temps les avirons s'y enfonçaient brusquement et n'en ressortaient qu'à grand peine.

— Plume! Plume! cria de nouveau la Brebis en prenant encore plus d'aiguilles. Vous allez attraper un crabe tout de suite.

— Un joli petit crabe, pensa Alice. J'en serai ravie.

— Ne m'avez-vous pas entendue dire: plume! cria la Brebis avec colère et elle prit une poignée d'aiguilles.

— Mais si, j'ai entendu, dit Alice. Vous l'avez répété si souvent... et si haut. S'il vous plaît, où sont les crabes?

— Dans l'eau, bien entendu, dit la Brebis en piquant une nouvelle paire d'aiguilles dans ses cheveux car ses mains en étaient pleines. Plume! dites-donc...

— Pourquoi dites-vous: Plume! si souvent, demanda Alice à la fin, assez vexée. Je ne suis pas un oiseau.

— Vous en êtes un, dit la Brebis. Vous êtes une petite oie.

De ceci, Alice fut un peu offensée et la conversation s'arrêta pendant une minute ou deux tandis que le bateau continuait à glisser doucement, quelquefois parmi des touffes d'herbe (et alors les avirons s'enfonçaient brusquement dans l'eau, plus profondément que jamais), quelquefois sous les arbres et toujours avec les mêmes berges très hautes s'avançant menaçantes au-dessus de leur tête.

— Oh! s'il vous plaît, il y a des joncs parfumés, s'écria Alice, transportée de joie. Il y en a vraiment... et qu'ils sont beaux.

— Vous n'avez pas besoin de « me » dire « s'il vous plaît » à leur sujet, dit la Brebis sans lever les yeux de son tricot. Ce n'est pas moi qui les ai mis là et je n'ai pas l'intention de les en retirer.

— Non, mais je veux dire... s'il vous plaît, pouvons-nous en cueillir quelques-uns, supplia Alice. Si cela ne vous ennuie pas d'arrêter le bateau une minute.

— Comment puis-je l'arrêter, dit la Brebis. Si vous cessez de ramer, il s'arrêtera de lui-même.

Le bateau dériva comme il voulut et glissa bientôt lentement au milieu des joncs souples. Et alors les petites manches furent soigneusement relevées, et les petits bras plongèrent jusqu'au coude pour saisir les plus longues tiges... et pendant un moment Alice oublia complètement la Brebis et le tricot tandis qu'elle se penchait par-dessus bord, l'extrémité de ses cheveux dénoués trempant dans l'eau... tandis

que, les yeux brillants, elle attrapait des touffes de jolis roseaux odorants.

— J'espère que le bateau ne va pas chavirer, pensa-t-elle. Oh! celui-là, qu'il est joli! Si je pouvais seulement l'atteindre.

Et c'était vraiment enrageant (on aurait dit que c'était un fait exprès). Elle avait beau s'arranger pour cueillir les plus beaux joncs quand le bateau passait à côté, il y en avait toujours de plus beaux qu'elle ne pouvait pas atteindre.

— Les plus jolis sont toujours hors de portée, dit-elle à la fin.

Et avec un soupir que lui arrachait l'obstination des roseaux à pousser si loin elle revint à sa place et les joues empourprées, les mains et les cheveux trempés, elle se mit en devoir d'arranger ses nouveaux trésors.

S'aperçut-elle seulement que les joncs avaient commencé à se faner et à perdre lur parfum et leur beauté? Même les joncs réels ne durent que peu de temps, vous savez... et ceux-ci n'étant que des joncs de rêve fondaient presque comme de la neige, étendus en gerbes à ses pieds. Mais Alice le remarqua à peine: il fallait penser à tant d'autres choses étranges.

Elles avaient à peine repris leur route qu'un des avirons entra brusquement dans l'eau et ne voulut plus en sortir (Alice l'expliqua du moins ainsi par la suite). Le manche la frappa sous le menton et malgré une série de petits: oh! oh! oh! poussés par la pauvre Alice, elle fut arrachée de son banc et jetée sur le tas de joncs. D'ailleurs elle ne se fit aucun mal et fut aussitôt debout. La Brebis continuait son tricot comme si rien ne s'était passé.

— Vous aviez attrapé un très joli crabe, remarqua-t-elle comme Alice reprenait sa place, bien contente de se trouver encore dans le bateau.

— C'était un crabe? Je ne l'avais pas vu, dit Alice, se penchant prudemment par-dessus bord pour jeter un coup d'œil dans l'eau sombre. J'aurais bien voulu ne pas le laisser partir... J'aurais tant aimé rapporter un petit crabe à la maison.

Mais la Brebis se contenta de rire avec mépris et continua son tricot.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de crabes ici? dit Alice.

— Des crabes et toutes sortes de choses, dit la Brebis, beaucoup de choix. Seulement décidez-vous. Maintenant que voulez-vous acheter?

— Acheter? répéta Alice d'un ton moitié étonné, moitié effrayé... car les avirons et le bateau et la rivière s'étaient soudain évanouis, et elle se retrouvait dans la petite boutique sombre.

— Je voudrais bien acheter un œuf, s'il vous plaît, dit-elle timidement. Combien les vendez-vous?

— Dix sous pièce... Quatre sous les deux, répliqua la Brebis.

— Alors, deux sont meilleur marché que un, dit Alice d'un ton surpris en prenant sa bourse.

— Seulement vous devez manger les deux si vous en achetez deux, dit la Brebis.

— Alors, voulez-vous m'en donner un, s'il vous plaît, dit Alice en posant son argent sur le comptoir. Car elle pensait: il se peut qu'ils ne soient pas bons du tout, vous savez...

La Brebis prit l'argent et le jeta dans une boîte, puis elle dit:

— Je ne mets jamais les objets dans les mains des gens, cela ne se fait pas... Prenez-le vous-même.

Et en disant cela elle alla au fond de la boutique et posa l'œuf sur une étagère.

— Je me demande pourquoi cela ne se fait pas, pensa

Alice en se frayant un passage parmi les tables et les chaises, car la pièce était très sombre. L'œuf semble s'éloigner à mesure que je m'approche. Voyons, est-ce que ceci est une chaise ?... Mais elle a des branches. Que c'est étrange de trouver des arbres ici. Et voici un petit ruisseau. Eh bien! c'est la plus étrange boutique que j'aie jamais vue.

Elle continua, s'étonnant de plus en plus à chaque pas; car chaque chose se transformait en arbre quand elle s'en approchait et elle s'attendait à voir l'œuf se transformer de la même manière.

C'était Humpty Dumpty lui-même...

CHAPITRE VI

HUMPTY DUMPTY

D'ailleurs l'œuf devenait de plus en plus gros et ressemblait de plus en plus à un être humain. Quand elle fut à quelques mètres de lui elle vit qu'il avait des yeux et un nez et une bouche; et quand elle fut tout près elle vit clairement que c'était Humpty Dumpty lui-même.

— Ce ne peut être personne d'autre, se dit-elle, j'en suis aussi certaine que s'il avait son nom écrit sur la figure. On aurait pu l'écrire cent fois facilement sur cette énorme figure.

Humpty Dumpty était assis, les jambes croisées à la turque au sommet d'un très haut mur, si étroit, qu'Alice se demanda comment il pouvait garder son équilibre. Et comme ses yeux regardaient fixement dans la direction opposée et qu'il ne semblait pas prêter la moindre attention à sa présence, elle pensa que ce pouvait bien être un mannequin après tout.

— Comme il ressemble exactement à un œuf, dit-elle tout haut, les mains tendues pour l'attraper car elle s'attendait à le voir tomber.

— C'est très vexant, dit Humpty, après un long silence et sans regarder Alice, d'être appelé un œuf... très...

— J'ai dit que vous ressembliez à un œuf, Monsieur, expliqua gentiment Alice, et il y a des œufs qui sont très jolis, vous savez, ajouta-t-elle dans l'espoir de faire passer sa remarque pour une sorte de compliment.

— Il y a des gens, dit Humpty Dumpty continuant à ne pas la regarder, qui n'ont pas plus de bon sens qu'un bébé.

Alice ne savait que répondre: ce n'était pas une conversation d'ailleurs puisqu'il ne lui avait jamais rien dit. De fait sa dernière réflexion était évdemment adressée à un arbre. Aussi elle ne bougea pas et murmura doucement:

Humpty Dumpty était assis sur un mur
Humpty Dumpty fit une grande chute
Tous les cavaliers du Roi et tous les hommes d'armes du Roi
Ne purent remettre Humpty Dumpty à sa place.

— Ce dernier vers est beaucoup trop long, ajouta-t-elle presque à haute voix, oubliant que Humpty Dumpty pouvait l'entendre.

— Finissez donc de parler pour vous, dit Humpty Dumpty, la regardant pour la première fois. Mais dites-moi votre nom et votre emploi.

— Mon nom est Alice, mais...

— C'est un nom assez stupide, interrompit Humpty Dumpty, avec impatience, qu'est-ce qu'il signifie?

— Est-ce qu'un nom doit signifier quelque chose ? demanda Alice d'un air de doute.

— Naturellement, il le doit, dit Humpty avec un bref éclat de rire, mon nom signifie la forme que j'ai... et une assez jolie forme aussi (1). Avec un nom comme le vôtre vous pouvez avoir n'importe quelle forme ou presque.

— Pourquoi êtes-vous assis là tout seul? dit Alice, peu désireuse de commencer une discussion.

---

(1) De *humpty dumpty:* court et rond.

— Pourquoi? Parce qu'il n'y a personne avec moi, cria Humpty Dumpty; pensiez-vous que je ne saurais pas répondre à cela? Demandez-en une autre.

— Ne croyez-vous pas que vous seriez plus en sûreté sur le sol? continua Alice sans la moindre idée de proposer une devinette, mais parce que son bon cœur s'inquiétait au sujet de l'étrange créature. Ce mur est tellement étroit.

— Quelles devinettes ridiculement faciles vous posez, grommela Humpty Dumpty. Bien entendu, je ne le crois pas. Eh bien! Si par hasard, je tombais... ce qui n'est pas possible... Mais si je...

Ici il allongea les lèvres et prit un air si solennel qu'Alice eut peine à s'empêcher de rire.

— ... Si je tombais, continua-t-il. Le Roi m'a promis... Ah! ah! vous pouvez pâlir si cela vous plaît. Vous ne pensiez pas que j'allais dire cela, n'est-ce pas? Le Roi m'a promis... de sa propre bouche... de...

— D'envoyer tous ses cavaliers et ses hommes d'armes, interrompit assez étourdiment Alice.

— Je déclare que c'est trop fort ! s'écria Humpty Dumpty, pris d'une colère soudaine. Vous avez écouté aux portes... ou derrière les arbres... ou par les cheminées... sans cela vous n'auriez pas su...

— Je n'ai pas écouté, dit Alice très gentiment, je l'ai lu dans un livre.

— Ah! bon! Ils peuvent écrire ces choses dans un livre, dit Humpty Dumpty d'un ton plus calme. C'est ce que vous appelez une Histoire d'Angleterre, n'est-ce pas? Maintenant, regardez-moi bien. Je suis celui qui a parlé à un roi: moi-même. Vous ne trouverez jamais rien de pareil. Et pour vous montrer que je ne suis pas fier nous allons nous serrer la main.

Et il sourit presque d'une oreille à l'autre tout en se penchant en avant. (Jamais il ne fut si près de dégringoler

du mur) et il tendit sa main à Alice. Elle la prit et se disait en le regardant avec anxiété:

— S'il sourit un peu plus, les extrémités de sa bouche vont se rejoindre par derrière... et alors que deviendra sa tête? J'ai bien peur qu'elle ne tombe.

— Oui, tous ses cavaliers et tous ses hommes d'armes, continua Humpty Dumpty. Ils m'ont relevé en une minute, oui, vraiment. Mais, voyons, cette conversation va un peu trop vite. Revenons à la première remarque.

— Je crains de ne pas très bien me la rappeler, dit Alice très poliment.

— En ce cas, nous allons partir sur nouveaux frais, dit Humpty Dumpty, et c'est à mon tour de choisir un sujet. (Il en parle comme si c'était un jeu, pensa Alice). Allons, voici une question pour vous. Quel âge avez-vous dit que vous aviez?

Alice calcula rapidement et dit:

— Sept ans et demi.

— Perdu! cria triomphalement Humpty Dumpty. Vous n'aviez pas dit un mot à ce sujet.

— Je croyais que vous vouliez dire: Quel âge avez-vous? expliqua Alice.

— Si j'avais voulu le dire, je l'aurais dit, répondit Humpty Dumpty.

Alice n'avait pas envie de commencer une autre discussion, aussi elle ne répliqua pas.

— Sept ans et demi, répéta Humpty Dumpty pensivement. Un âge gênant. Si vous m'aviez demandé mon avis, je vous aurais dit: restez à sept. Mais c'est trop tard, maintenant.

— Je ne demande jamais d'avis pour grandir, dit Alice, indignée.

— Trop fière? demanda l'autre.

L'indignation d'Alice s'accrut à cette suggestion.

— Je veux dire, expliqua-t-elle, qu'une personne ne peut pas s'empêcher de grandir.

— Une, ne le peut pas, c'est possible, dit Humpty Dumpty, mais, deux, le peuvent. Avec l'aide convenable vous auriez pu vous maintenir à sept ans.

— Quelle belle ceinture vous avez, remarqua soudain Alice (elle pensait qu'il était temps de quitter le sujet de l'âge, et s'ils devaient choisir des sujets chacun à leur tour, c'était son tour maintenant). Du moins, rectifia-t-elle, j'aurais dû dire une belle cravate... Non, je veux dire une ceinture... Je vous demande pardon, ajouta-t-elle en désespoir de cause, car Humpty Dumpty semblait absolument offensé et elle commençait à regretter d'avoir pris ce sujet. Si seulement je savais, se dit-elle, si c'est son cou ou sa taille.

Evidemment Humpty était très mécontent car il ne dit rien pendant une minute ou deux. Quand il se décida à parler ce fut d'un ton grognon.

— C'est la chose la plus... vexante, dit-il à la fin, quand une personne ne fait pas la différence entre une cravate et une ceinture.

— Je reconnais mon ignorance, dit Alice d'un ton si humble que Humpty Dumpty s'adoucit.

— C'est une cravate et une belle cravate, mon enfant, comme vous l'avez dit. C'est un présent que m'ont fait le Roi Blanc et la Reine. Voilà.

— Vraiment! dit Alice ravie de voir qu'elle avait choisi un bon sujet après tout.

— Ils me l'ont donnée, continua pensivement Humpty

Dumpty, posant ses mains jointes sur ses genoux croisés. Ils me l'ont donnée comme présent de Non Anniversaire.

— Je vous demande pardon, dit Alice, d'un air étonné.

— Je ne suis pas offensé, dit Humpty Dumpty.

— Je veux dire: qu'est-ce qu'un présent de non anniversaire ?

— Un présent qui vous est fait quand ce n'est pas votre anniversaire, bien entendu.

Alice réfléchit un peu.

— Je préfère les cadeaux d'anniversaire, dit-elle à la fin.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, cria Humpty Dumpty. Combien y a-t-il de jours dans une année?

— 365, dit Alice.

— Et combien d'anniversaire avez-vous?

— Un.

— Et si vous ôtez 1 de 365, que reste-t-il?

— 364, naturellement.

Humpty Dumpty prit un air de doute.

— J'aimerais assez voir cela sur un papier, dit-il.

Alice ne put s'empêcher de rire; elle prit son carnet et posa l'opération pour lui.

$$\begin{array}{r} 365 \\ -\ 1 \\ \hline 364 \\ \hline \end{array}$$

Humpty Dumpty prit le carnet et regarda attentivement.

— Cela me semble bon, commença-t-il.

— Vous le tenez à l'envers, interrompit Alice.

— Mais oui, dit gaiement Humpty Dumpty. Je trouvais que c'était un peu bizarre. C'est pourquoi je disais que cela me semblait juste... mais je n'avais pas eu le temps encore de lire complètement. Cela montre qu'il y a 364 jours où vous pouvez recevoir des cadeaux de non anniversaire.

— Certainement, dit Alice.

— Et seulement un pour les cadeaux d'anniversaire. Vous comprenez ? Gloire à vous !

— Je ne comprends pas ce que vous voulez signifier par gloire, dit Alice.

Humpty Dumpty sourit avec mépris.

— Bien entendu, vous ne comprendrez pas avant que je vous l'explique. J'ai voulu dire: Voilà un joli argument écrasant pour vous.

— Mais gloire ne veut pas dire un joli argument écrasant, objecta Alice.

— Quand je me sers d'un mot, dit Humpty Dumpty, d'un ton méprisant, il signifie exactement ce que je veux qu'il signifie... ni plus, ni moins.

— La question est de savoir, dit Alice, si vous pouvez faire que les mêmes mots signifient des choses si différentes.

— La question est de savoir, dit Humpty Dumpty, qui est le maître... et c'est tout.

Alice était trop étonnée pour répliquer. Au bout d'une minute Humpty Dumpty reprit:

— Plusieurs d'entre eux ont un caractère... surtout les verbes, ce sont les plus fiers... des adjectifs vous pouvez faire ce que vous voulez, mais pas des verbes. D'ailleurs, je peux me servir de tous. Impénétrabilité: voilà ce que je dis.

— Pourriez-vous m'expliquer ce que cela signifie? dit Alice.

— Maintenant, vous parlez comme une enfant raisonnable, dit Humpty Dumpty d'un air enchanté. Je veux dire par impénétrabilité, que nous avons assez de ce sujet et qu'il serait bon que vous sachiez ce que vous devez faire après... car je suppose que vous n'avez pas l'intention de rester plantée ici jusqu'à la fin de vos jours.

— Un seul mot peut vouloir dire tant de choses? demanda Alice, d'un ton pensif.

— Quand je demande à un mot de faire un travail pareil, dit Humpty Dumpty, je lui donne toujours une paye supplémentaire.

— Oh! dit Alice. Elle était beaucoup trop ahurie pour faire une remarque.

— Ah! si vous les voyiez s'assembler autour de moi le samedi soir, continua Humpty Dumpty, en balançant gravement la tête d'un côté et de l'autre, pour recevoir leurs gages, vous comprendriez.

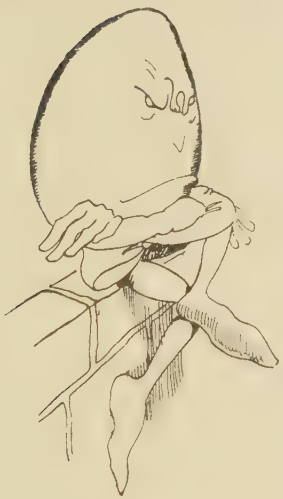
Alice n'osa pas demander avec quoi il les payait, aussi je ne peux pas vous le dire.

— Vous paraissez expliquer les mots d'une façon très habile, Monsieur, dit Alice. Pourriez-vous être assez aimable pour me faire comprendre le sens du poème appelé: Jabberwocky?

— J'écoute, dit Humpty Dumpty. Je peux expliquer tous les poèmes qui ont été inventés... et une grande partie de ceux qui ne le sont pas encore.

Ceci donnait de l'espoir et Alice récita la première strophe:

Il faisait grillant et les acteux toves
Cyraient et vrillaient dans l'alloir
Tout légeux étaient les picpors
Et les dson raths sichoufflaient.



— Assez pour commencer, interrompit Humpty Dumpty, il y a une quantité de mots difficiles là-dedans : « Grillant » veut dire quatre heures de l'après-midi, le temps où vous commencez à faire griller les choses pour le repas.

— C'est très clair, dit Alice, et « acteux » ?

— Eh ! bien, « acteux » signifie « actif et visqueux ». Vous voyez, c'est comme une valise : il y a deux significations accolées en un seul mot.

— Je comprends maintenant, remarqua Alice, pensivement. Et que veux dire « toves » ?

— Eh ! bien, les toves sont quelque chose comme des blaireaux... quelque chose comme des lézards... et quelque chose comme des tire-bouchons.

— Ils doivent être bien bizarres.

— Ils le sont, dit Humpty Dympty ; ils font leurs nids sous les cadrans solaires et se nourrissent de fromage.

— Et que veut dire gyraient et vrillaient?

— Gyrer veut dire faire des cercles comme un gyroscope... Vriller, c'est faire des trous comme en fait une vrille.

— Et l'alloir est la pelouse qui entoure le cadran solaire, je suppose, dit Alice, surprise de sa propre ingéniosité.

— C'est cela. On l'appelle « alloir », vous comprenez,

parce qu'elle s'étend assez loin par devant et assez loin par derrière.

— Et assez loin de chaque côté, ajouta Alice.

— Exactement. Ensuite « légeux » veut dire « léger » et « malheureux » (encore une valise pour vous). Et un picpor est un oiseau maigre, d'aspect pelé dont les plumes sont piquées tout autour. Quelque chose comme un balai vivant.

— Et « dson raths » dit Alice. J'ai peur de vous mettre dans l'embarras.

— Eh bien! Un « rath » est une sorte de cochon vert. Mais « dson » je n'en suis pas sûr. Je crois que c'est une abréviation pour « de la maison». Ce qui veut dire qu'ils avaient perdu leur chemin, vous comprenez?

— Et que signifie « sichoufflaient » ?

— Eh bien! « sichouffler » c'est quelque chose qui tient de souffler et de siffler avec une espèce d'éternuement au milieu — d'ailleurs vous l'entendrez peut-être — et quand vous l'aurez entendu une fois cela vous suffira largement. Qui vous a récité cette chose difficile?

— Je l'ai lue dans un livre, dit Alice. Mais on m'a récité une poésie beaucoup plus facile que cela... C'est Tweedledee, je crois.

— En fait de poésie, vous savez, dit Humpty Dumpty, en étendant une de ses grandes mains, je peux en réciter comme tout le monde si c'est nécessaire.

— Oh! Ce n'est pas nécessaire, dit précipitamment Alice, espérant l'empêcher de commencer.

— La poésie que je vais réciter, continua-t-il, sans avoir eu l'air d'entendre, a été écrite entièrement pour votre amusement.

Alice comprit que dans ce cas elle devait réellement écouter; aussi elle prit le parti de s'asseoir et dit merci d'un air résigné:

En hiver quand les champs [sont blancs
Je chante cette chanson pour votre plaisir.

— Seulement, je ne la chante pas, expliqua-t-il.

— Je vois bien que vous ne chantez pas, dit Alice.

— Si vous pouvez *voir* si je chante ou non, vous avez de meilleurs yeux que beaucoup de gens, remarqua sévèrement Humpty Dumpty. Alice ne répondit pas.

Au printemps quand les bois verdiront
J'essayerai de vous expliquer ce que je veux dire.

— Merci beaucoup, dit Alice.

En été quand les jours seront longs
Vous comprendrez peut-être ce chant.
En automne quand les feuilles seront jaunes
Prenez une plume et de l'encre et écrivez-le.

— Je le ferai si je puis m'en souvenir, dit Alice.

— Vous n'avez pas besoin de faire des réflexions comme cela, dit Humpty Dumpty, elles manquent de bon sens et me crispent.

J'ai envoyé un message aux poissons.
Je leur ai dit: voilà ce que je veux.

Les petits poissons de la mer
M'ont envoyé leur réponse.

Voici la réponse des petits poissons:
Nous ne pouvons pas, Monsieur, parce que...

— J'ai peur de ne pas comprendre très bien, dit Alice.
— La suite est plus claire, répliqua Humpty Dumpty.

Je leur ai fait dire:
Il serait mieux d'obéir.

Les poissons ont répondu avec un sourire:
Eh bien! ce que vous êtes de mauvaise humeur!

Je les ai prévenus une fois, deux fois.
Ils n'ont pas voulu écouter mon conseil.

J'ai pris une bouilloire grande et neuve,
Ce qu'il fallait pour accomplir mon projet.

Mon cœur sautait, mon cœur cognait:
Je remplis la bouilloire à la pompe.

Alors quelqu'un vint et me dit:
Les petits poissons sont au lit.

Je lui ai dit, j'ai dit en termes formels:
Alors vous devez les réveiller.

Je le lui ai dit, haut et clair,
Je l'ai crié dans son oreille.

Humpty Dumpty hurla presque ce dernier vers, et Alice se dit en sursautant:

— Pour rien au monde je n'aurais voulu être le Messager.

Mais il était très raide et très fier.
Il dit: Vous n'avez pas besoin de crier si fort!

Il était très fier et très raide.
Il dit: J'irai et je les réveillerai.

Je pris un tire-bouchon sur l'étagère,
Je partis les réveiller moi-même.

Et comme je trouvai la porte fermée
J'essayai de tourner la poignée, mais...

Il y eut une longue pause.

— Est-ce tout? demanda timidement Alice.

— C'est tout ! dit Humpty. Au revoir.

Alice trouva le procédé assez brusque; mais après un congé aussi net elle se dit qu'il ne serait pas poli de rester. Aussi elle se leva et tendit la main:

— Au revoir, j'espère que nous nous retrouverons, dit-elle aussi aimablement qu'elle put.

— Je ne vous reconnaîtrais pas si nous nous rencontrions de nouveau, répliqua Humpty Dumpty d'un ton mécontent, en lui donnant un de ses doigs à serrer. Vous êtes tellement faite comme tout le monde.

— On reconnaît les gens à leur figure, généralement, fit observer Alice, d'un ton pensif.

— C'est bien de quoi je me plains, dit Humpty Dumpty. Votre figure est comme celle de tout le monde: les deux yeux comme cela (Avec son pouce il indiquait leur place

dans l'air). Le nez au milieu, la bouche au-dessous. C'est toujours la même chose. Evidemment si vous aviez les deux yeux du même côté, ou la bouche au sommet de la tête, cela pourrait m'aider.

— Ce ne serait pas très joli, objecta Alice.

Mais Humpty Dumpty se contenta de fermer les yeux en disant:

— Attendez donc d'avoir changé.

Alice patienta une minute pour voir s'il allait recommencer à parler. Mais comme il n'ouvrait pas les yeux et ne semblait pas s'apercevoir de sa présence, elle dit:

— Au revoir, une fois de plus et s'éloigna tranquillement.

Mais en s'en allant elle ne pouvait s'empêcher de se se dire:

— De tous les gens insatisfaits... (elle répéta à haute voix ce long mot comme s'il lui donnait une certaine assurance). De tous les gens insatisfaits que j'ai jamais rencontrés...

Elle ne finit jamais cette phrase, car à ce moment, un effroyable craquement secoua la forêt d'un bout à l'autre.

CHAPITRE VII

LE LION ET LA LICORNE

Au même moment des soldats traversèrent le bois au pas accéléré, d'abord par rangs de deux et trois, puis de dix et de vingt. Ils étaient si nombreux qu'ils semblaient remplir la forêt entière.

Alice se cacha derrière un arbre de peur d'être piétinée et les regarda passer.

Elle pensa que de sa vie elle n'avait vu des soldats si peu en équilibre sur leurs pieds. Ils butaient tout le temps sur quelque chose et quand l'un d'eux tombait par terre, plusieurs autres tombaient par-dessus, de sorte que le sol fut bientôt couvert de petits tas d'hommes.

Puis vinrent les cavaliers. Ayant quatre pieds ils étaient plus solides que les fantassins mais quand même ils trébuchaient de temps en temps. Et régulièrement dès qu'un cheval trébuchait, son cavalier dégringolait.

La confusion devenait de plus en plus effroyable et Alice fut très contente de sortir du bois. Elle se trouva dans un champ où le Roi Blanc, assis par terre, écrivait fiévreusement sur son agenda.

— Je les ai envoyés tous, cria le Roi sur un ton joyeux en apercevant Alice. Avez-vous rencontré des soldats, ma chère, en passant dans le bois ?

— Oui, dit Alice, j'en ai vu plusieurs milliers, je crois.

— Quatre mille deux cent sept, c'est le nombre exact, dit le Roi en consultant son agenda. Je n'ai pas pu envoyer tous les chevaux, vous savez parce que deux sont nécessaires au jeu. Et je n'ai pas davantage envoyé les deux messagers. Ils sont partis tous les deux à la ville. Regardez donc sur la route et dites-moi si vous voyez l'un ou l'autre.

— Je ne vois personne sur la route, dit Alice.

— Je voudrais avoir des yeux pareils, observa le Roi d'un ton de regret. Etre capable de voir personne, et à cette distance. C'est à peine si avec cette lumière je pourrais voir des gens réels.

Tout ceci fut perdu pour Alice qui regardait toujours attentivement la route en s'abritant les yeux d'une main.

— Je vois quelqu'un, maintenant, s'écria-t-elle à la fin, mais il vient très lentement... et comme il marche drôlement.

Car le Messager avançait par bonds, et en se tortillant comme une anguille. Il tenait ses grandes mains écartées comme des éventails de chaque côté de sa tête.

— Pas du tout, dit le Roi. C'est un Messager Anglo-Saxon et ce sont des attitudes d'Anglo-Saxon. Il ne les a que lorsqu'il est content. Son nom est Haigha.

— J'aime mon amoureux avec un H, commença Alice, parce qu'il est Heureux. Je le hais avec un H parce qu'il est Hideux. Je le nourris avec... avec... du houblon. Son nom est Haigha et il habite...

— Il habite sur la Hauteur, continua le Roi simplement sans la moindre idée qu'il se prêtait à un jeu, tandis qu'Alice cherchait encore le nom d'une ville commençant par H. L'autre Messager s'appelle Hatta. Je suis obligé d'en avoir deux, vous comprenez, pour aller et pour revenir. Un pour aller et un pour revenir.

— Je vous demande pardon? dit Alice.

— Ce n'est pas respectueux de demander, dit le Roi.

— Je voulais dire seulement que je ne comprenais pas, dit Alice, pourquoi un pour revenir et un pour aller?

— Ne vous l'ai-je pas dit? répéta le Roi avec impatience. Il faut que j'en ai deux... pour aller chercher et pour rapporter. Un pour aller chercher et un pour rapporter.

A ce moment le Messager arriva; il était beaucoup trop essoufflé pour dire un mot et il ne put qu'agiter les mains et faire au Roi les plus effroyables grimaces.

— Cette jeune dame vous aime avec un H, dit le Roi en présentant Alice, dans l'espoir de détourner de lui l'attention du Messager.

Mais ce fut inutile... Les attitudes anglo-saxonnes devinrent de plus en plus extraordinaires tandis que les yeux roulaient avec égarement dans les orbites.

— Vous m'épouvantez, dit le Roi. Je sens que je m'évanouis... Donnez-moi un sandwich au jambon.

A son grand amusement, Alice vit le Messager ouvrir un sac qui lui pendait au cou et tendre un sandwich au Roi qui le dévora avidement.

— Un autre sandwich, dit le Roi d'une voix faible.

— Il ne reste que du foin, dit le Messager en jetant un coup d'œil dans le sac.

— Du foin, alors, murmura le Roi d'une voix faible.

Alice fut contente de le voir se remettre.

— Il n'y a rien comme de manger du foin quand vous avez une syncope, dit-il tout en mâchant.

— J'aurais pensé qu'il était meilleur de vous jeter de l'eau froide sur la tête, suggéra Alice, ou de vous faire respirer un sel volatil.

— Je n'ai pas dit qu'il y avait rien de « meilleur », j'ai dit qu'il n'y avait rien « comme » cela.

Ce qu'Alice ne se risqua pas à nier.

— Qui avez-vous dépassé sur la route? continua le Roi en tendant la main au Messager pour demander du foin.

— Personne, dit le Messager.

— C'est exact, dit le Roi. Cette jeune dame l'a vu aussi. Par conséquent personne ne marche plus lentement que vous.

— J'ai fait de mon mieux, dit le Messager tristement, je suis sûr que personne ne marche beaucoup plus vite que moi.

— Il ne le peut pas, dit le Roi, sans cela il serait arrivé ici le premier. Peu importe, maintenant que vous avez repris haleine, vous allez nous raconter ce qui s'est passé en ville.

— Je vais vous le chuchoter, dit le Messager. Et il mit ses mains en porte-voix sur sa bouche et se pencha pour être le plus près possible de l'oreille du Roi.

Alice en fut désolée car elle avait bien envie d'entendre les nouvelles. Mais au lieu de chuchoter, il cria d'une voix suraiguë :

— Ils ont recommencé.

— Vous appelez cela chuchoter? s'écria le Roi en bondissant. Si vous recommencez je vous boxerai. Vos cris m'ont traversé la tête comme un tremblement de terre.

— Ç'aurait été un très faible tremblement de terre, pensa Alice. Qui a recommencé ? se hasarda-t-elle à demander.

— Mais le Lion et la Licorne, bien entendu, dit le Roi.

— Ils se battent pour la couronne?

— Oui, naturellement, dit le Roi, et le plus joli de l'histoire c'est qu'ils se battent pour « ma » couronne. Courons les voir.

Et ils se mirent à trotter. Alice se répétait tout en courant les mots de la vieille chanson:

Le Lion et la Licorne se battaient pour la couronne.
Le Lion battit la Licorne autour de la ville.
On leur donna du pain blanc, on leur donna du pain noir,
On leur donna du plum-cake et on les chassa de la ville
en tambourinant.

— Est-ce que celui... qui... gagne... a la couronne ? demanda-t-elle aussi bien qu'elle put car la rapidité de la course lui coupait la respiration.

— Bonté du ciel, non! dit le Roi. En voilà une idée!

— Seriez-vous assez bon, haleta Alice, au bout d'un moment, pour... arrêter... une minute... seulement... pour reprendre haleine?

— Je suis assez bon, dit le Roi, seulement je ne suis pas assez fort. Vous savez, une minute passe si effroyablement vite... Autant essayer d'arrêter un Bandersnatch.

Alice n'avait plus assez de souffle pour demander des explications. Ils trottèrent donc en silence et aperçurent bientôt une grande foule au milieu de laquelle se battaient le Lion et la Licorne.

Ils étaient dans un tel nuage de poussière qu'Alice ne put les reconnaître au premier abord. Mais elle distingua bientôt la Licorne grâce à sa corne.

Ils se placèrent près de Hatta, l'autre Messager qui regardait aussi le combat, une tasse de thé dans une main et une tartine de pain beurré dans l'autre.

— Il vient de sortir de prison et il n'avait pas fini son thé quand on l'y a envoyé, chuchota Haigha à l'oreille d'Alice, et comme on ne lui a donné à manger que des coquilles d'huîtres, vous comprenez qu'il a très faim et très soif. Comment allez-vous, pauvre enfant, continua-t-il en passant un bras affectueux autour du cou de Hatta.

Hatta regarda autour de lui, fit un signe de tête et continua sa tartine.

— Etiez-vous heureux en prison, cher enfant ? dit Haigha.

Hatta regarda encore autour de lui et cette fois une ou deux larmes roulèrent sur sa joue. Mais il ne dit pas un mot.

— Est-ce que vous ne pouvez pas parler? cria Haigha impatienté.

Mais Hatta continua de mastiquer et but un peu de thé.

— Est-ce que vous ne pouvez pas parler? cria le Roi. Où en est la bataille ?

Hatta fit un effort désespéré et avala un grand morceau de pain beurré.

— Cela va très bien, dit-il en s'étranglant, chacun d'eux a touché terre à peu près 87 fois.

— Alors, je suppose qu'on va bientôt apporter le pain blanc et le pain noir? suggéra Alice.

— Il est là, dit Hatta, je suis en train d'en manger un morceau.

A ce moment il y eut une pause dans le combat. Le Lion et la Licorne s'assirent, pantelants, tandis que le Roi ordonnait:

— Dix minutes pour se rafraîchir.

Haigha et Hatta se mirent en devoir de faire circuler à

la ronde des plateaux de pain blanc et noir. Alice en prit un morceau pour goûter mais elle le trouva très sec.

— Je ne pense pas qu'ils se battent encore aujourd'hui, dit le Roi à Hatta. Allez donner l'ordre aux tambours de commencer.

Et Hatta partit en bondissant comme une sauterelle.

Alice le regarda en silence pendant une minute ou deux.

Soudain son visage s'anima :

— Regardez, regardez, s'écria-t-elle le bras tendu. Voici la Reine Blanche qui court à travers la campagne. Elle sort du bois. Comme ces reines peuvent courir vite !

— Il y a un ennemi à sa poursuite, sans aucun doute, dit le Roi sans même regarder. Le bois en est rempli.

— Mais, vous n'allez pas courir l'aider ? demanda Alice très surprise de l'entendre parler si tranquillement.

— Pas la peine, pas la peine, dit le Roi, elle court si effroyablement vite. Vous pourriez aussi bien essayer d'arrêter un Bandersnatch. Mais je vais en prendre note si vous voulez. C'est une bonne créature, murmura-t-il en ouvrant son agenda : Epelez-vous créature avec deux « e » ?

A ce moment la Licorne, les mains dans les poches, vint de leur côté en se dandinant.

— J'ai gagné, dit-elle au Roi, et elle le regarda en passant.

— Un peu, un peu, répondit fébrilement le Roi. Vous n'auriez pas dû courir sur lui la corne en avant, vous savez.

— Cela ne l'a pas blessé, dit la Licorne d'un ton détaché.

Et elle allait continuer sa route lorsque son regard tomba sur Alice. Elle s'arrêta et la considéra pendant quelque temps avec un air de profond dégoût.

— Qu'est-ce que... c'est... que ça? dit-elle à la fin.

— C'est un enfant, répondit Haigha vivement, et se plaçant devant Alice pour la présenter il tendit vers elle ses deux mains, dans une attitude d'Anglo-Saxon. Nous l'avons trouvée aujourd'hui. C'est aussi grand que la vie et deux fois aussi naturel.

— J'avais toujours cru que c'étaient des monstres fabuleux, dit la Licorne. Est-ce vivant?

— Cela parle, dit Haigha solennellement.

La Licorne regarda rêveusement Alice et dit:

— Parlez, enfant!

Aline ne put s'empêcher de sourire.

— Savez-vous, commença-t-elle, j'avais toujours cru, moi aussi, que les Licornes étaient des monstres fabuleux. Je n'en avais encore jamais vu une vivante.

— Eh bien! maintenant que nous nous sommes vues, dit la Licorne, si vous croyez en moi, je croirai en vous. Marché conclu?

— Oui, si vous voulez, dit Alice.

— Allons, apportez-nous le plum-cake, vieil homme, continua la Licorne en se tournant vers le Roi. Je ne veux plus de votre pain noir.

— Certainement... Certainement, marmotta le Roi... et il fit signe à Haigha. Ouvrez le sac... vite! chuchota-t-il. Pas celui-là... il est rempli de foin.

Haigha sortit du sac un grand gâteau et le tendit à Alice ; puis il en tira encore un plat et un couteau à découper.

Alice ne put jamais deviner comment ils avaient pu sortir de ce sac. On aurait dit un tour de prestidigitation.

A ce moment, le Lion les rejoignit. Il semblait fatigué et assoupi, ses yeux étaient à moitié fermés.

— Qu'est-que c'est que ça? dit-il en regardant paresseusement Alice. Et sa voix caverneuse résonnait comme un bourdon de cathédrale.

— Ah! qu'est-ce que c'est? s'écria vivement la Licorne. Vous ne devinerez jamais. Je ne l'ai pas pu.

Le Lion regarda Alice d'un air ennuyé.

— Etes-vous un animal, un végétal ou un minéral?... dit-il en bâillant à chaque mot.

— C'est un monstre fabuleux, cria la Licorne, avant qu'Alice ait pu répliquer.

— Alors, faites passer le plum-cake, monstre, dit le Lion en se couchant, et il posa son menton sur ses pattes. Et asseyez-vous tous les deux (il s'adressait au Roi et à la Licorne) et mangeons le gâteau.

Le Roi était évidemment très malheureux d'être assis entrê ces deux grandes bêtes mais il n'y avait pas d'autre place pour lui.

— Quelle lutte nous allons avoir pour la couronne, maintenant, dit la Licorne d'un air malin en regardant la couronne, tandis que la tête du pauvre Roi vacillait à croire qu'elle allait tomber: il tremblait si fort.

— Je gagnerai facilement, dit le Lion.

— Je n'en suis pas sûre, dit la Licorne.

— Eh bien! je vais vous battre dans toute la ville, espèce de poulet, dit le Lion en colère.

Et il se souleva à moitié.

Ici, le Roi s'interposa pour empêcher la querelle de continuer. Il était très nerveux et sa voix tremblait.

— Dans toute la ville, dit-il, c'est une longue route. Avez-vous passé par le vieux pont et la Place du Marché? C'est de là qu'on a la plus belle vue.

— Pour sûr, je n'en sais rien, gronda le Lion en se recouchant. Il y avait trop de poussière pour voir quelque chose. Quel temps il met, ce monstre, à couper ce gâteau.

Alice s'était assise sur le bord d'un petit ruisseau, le grand plat posé sur ses genoux et avec le couteau elle faisait les parts.

— C'est très agaçant, dit-elle en réponse au Lion (elle était tout à fait habituée à s'entendre appeler le Monstre). J'ai déjà coupé plusieurs morceaux mais ils se recollent toujours.

— Vous ne savez pas vous y prendre avec les gâteaux du Miroir, observa la Licorne. Servez d'abord et partagez ensuite.

Cela semblait stupide, mais Alice se leva docilement, fit circuler le plat et le gâteau se partagea immédiatement en trois morceaux.

— Maintenant, coupez, dit le Lion, comme elle retournait à sa place avec le plat vide.

— Je dis que ce n'est pas juste, cria la Licorne pendant qu'Alice, le couteau à la main, se demandait comment faire. Le monstre en a donné au Lion deux fois plus qu'à moi.

— Mais elle n'a rien gardé pour elle, dit le Lion. Aimez-vous le plum-cake, Monstre?

Mais avant qu'Alice ait pu répondre, les tambours commencèrent.

D'où venait le bruit, elle n'aurait pas su le dire. L'air en semblait rempli et elle en était assourdie. D'un bond elle fut debout et dans sa terreur sauta par-dessus le petit ruisseau.

Et elle eut juste le temps de voir le Lion et la Licorne se lever, furieux d'être interrompus dans leur festin, avant de se mettre à genoux et de se boucher les deux oreilles pour essayer de ne plus entendre cet effroyable vacarme.

— Si cela ne les chasse pas hors de la ville, se dit-elle, rien ne le fera jamais.

Les deux cavaliers se regardèrent quelque temps sans parler...

CHAPITRE VIII

C'EST MA PROPRE INVENTION

Au bout d'un moment le bruit sembla s'éteindre graduellement, puis ce fut un silence de mort et Alice releva la tête. Il n'y avait plus personne et sa première pensée fut qu'elle avait dû rêver la présence du Lion, de la Licorne et de ces bizarres messagers Anglo-Saxons. D'ailleurs le grand plat sur lequel elle avait essayé de découper le plum-cake gisait encore à ses pieds.

— Je n'ai donc pas rêvé après tout, se dit-elle, à moins que.. à moins que tout cela ne fasse partie du même rêve; seulement j'espère que c'est mon rêve et non celui du Roi Rouge. Il ne me plaît pas d'appartenir au rêve d'une autre personne, continua-t-elle d'un ton plaintif, j'ai bien envie d'aller le réveiller pour voir ce qui arrivera.

A ce moment ses pensées furent interrompues par un appel:

— Ahoy! ahoy! Echec!

Et un cavalier vêtu d'une armure écarlate arriva sur elle en brandissant un grand bâton.

Au moment où il l'atteignait le cheval s'arrêta brusquement:

— Vous êtes ma prisionnière, cria le Cavalier et il tomba sur le sol.

Bien que très effrayée, Alice s'inquiétait encore plus du sort du Cavalier que du sien, et elle le regarda avec anxiété remonter sur sa bête.

Aussitôt qu'il fut confortablement en selle il recommença à crier:

— Ahoy! ahoy! Echec!

Et Alice très surprise chercha des yeux le nouvel ennemi.

Cette fois c'était un Cavalier Blanc. Il se rangea à côté d'Alice et dégringola de cheval exactement comme le Cavalier Rouge; puis, il se remit en selle et les deux cavaliers se regardèrent quelque temps sans parler.

Alice les considérait l'un après l'autre avec ahurissement.

— Elle est ma prisonnière, vous savez? dit enfin le Cavalier Rouge.

— Oui, mais je suis venu et je l'ai délivrée, répliqua le Cavalier Blanc.

— Alors, nous allons nous battre pour elle, dit le Cavalier Rouge en prenant son heaume qui pendait à sa selle et avait la forme d'une tête de cheval, et il le mit.

— Vous observez les règles du combat, bien entendu? fit remarquer le Cavalier Blanc en mettant aussi son heaume.

— Comme toujours, dit le Cavalier Rouge.

Et ils commencèrent à se battre avec une telle furie qu'Alice se plaça derrière un arbre pour être à l'abri des coups.

— Je me demande ce que sont les règles du combat, se dit-elle en jetant de sa cachette de furtifs coups d'œil sur les adversaires. Une règle semble être que si un cavalier frappe l'autre il le fait tomber de cheval, et s'il le manque il tombe lui-même; et une autre règle semble être qu'ils tiennent leurs bâtons avec leurs bras comme s'ils étaient Punch et Judy. Quel bruit ils font en tombant! Absolument comme si tout un tas de tisonniers tombaient sur le garde-feu, et comme leurs chevaux sont tranquilles! malgré

les mouvements désordonnés des cavaliers ils ne bougent pas plus que s'ils étaient une table.

Une autre règle du combat qu'Alice n'avait pas remarquée semblait être que les coups tombaient toujours sur la tête et la bataille finit par la chute simultanée des deux adversaires. Alors ils se relevèrent, se donnèrent une poignée de main et le Cavalier Rouge remonta à cheval et partit au galop.

— C'est une glorieuse victoire, n'est-il pas vrai? dit le Cavalier Blanc encore tout essoufflé.

— Je ne sais pas, dit Alice d'un air de doute. Je ne veux être la prisonnière de personne. Je veux être une reine.

— Vous le serez quand vous aurez traversé le prochain ruisseau, dit le Cavalier Blanc, je vous conduirai saine et sauve jusqu'à la lisière du bois; après, je dois revenir vous savez, c'est la limite de mon trajet.

— Merci beaucoup, dit Alice. Puis-je vous aider à retirer votre heaume?

Il paraissait absolument incapable d'en venir à bout tout seul. Elle réussit à l'en débarrasser.

— Maintenant, on peut plus facilement respirer, dit le Cavalier Blanc.

Et de ses deux mains, rejetant en arrière ses cheveux raides, il tourna vers Alice sa figure aimable et ses grands yeux doux. Elle pensa que jamais encore elle n'avait vu un si étrange soldat.

Il portait une armure d'étain qui n'était pas du tout à sa taille et avait sur les épaules une bizarre petite boîte, sens dessus dessous et dont le couvercle pendait ouvert.

Alice la regarda avec curiosité.

— Je vois que vous admirez ma petite boîte, dit le Cavalier d'un ton amical, c'est ma propre invention, pour y mettre des vêtements et des sandwiches. Vous voyez, je la porte sens dessus dessous pour que la pluie ne puisse pas y entrer.

— Mais les choses peuvent en sortir, remarqua Alice gentiment. Savez-vous que le couvercle est ouvert?

— Je ne le savais pas, dit le Cavalier, et sa physionomie exprima une légère vexation. Alors toutes les choses ont dû tomber, et sans elles, la boîte ne sert à rien.

Il la décrocha et allait la jeter dans les buissons, mais il sembla brusquement frappé d'une idée et la suspendit soigneusement à un arbre.

— Pouvez-vous deviner pourquoi j'ai fait cela? dit-il à Alice.

Alice secoua la tête.

— Dans l'espoir que les abeilles y feront leur nid et je pourrai recueillir le miel.

— Mais, vous avez une ruche ou quelque chose qui y ressemble, attachée à votre selle, dit Alice.

— Oui, c'est une très bonne ruche, dit le Cavalier d'un ton mécontent, une de la meilleure espèce. Mais pas une abeille n'y est encore entrée. Et l'autre chose est une souricière, je suppose que les souris empêchent les abeilles de venir ou peut-être ce sont les abeilles qui empêchent les souris d'entrer, je n'en sais rien.

— Je me demande à quoi peu servir la souricière, dit Alice. Il n'est pas très vraisemblable que les souris puissent se trouver sur le dos d'un cheval.

— Ce n'est pas vraisemblable, peut-être, dit le Cavalier, mais cela pourrait arriver et je n'aimerais pas les voir courir partout.

« Vous savez, continua-t-il après une pause, il vaut mieux tout prévoir, c'est la raison pour laquelle le cheval a ces anneaux garnis de clous aux quatre pattes.

— A quoi servent-ils? demanda Alice très intriguée.

— A protéger contre les morsures de requins, répliqua le Cavalier, c'est de ma propre invention. Et mainte-

nant en route; j'irai avec vous jusqu'à la sortie du bois... A quoi sert ce plat?

— C'était pour le plum-cake, dit Alice.

— Nous ferions mieux de l'emporter, dit le Cavalier. Il nous sera utile si nous trouvons un plum-cake. Aidez-moi à le mettre dans ce sac.

Cette opération demanda un temps considérable. Alice tenait cependant le sac bien largement ouvert mais le Cavalier s'y prenait si maladroitement pour introduire le plat qu'au cours des deux ou trois premiers essais c'est lui qui trouva le moyen de tomber dedans.

— C'est un peu serré, vous voyez, dit-il quand ils eurent enfin réussi, il y a tant de chandeliers dans ce sac.

Et il le suspendit à sa selle qui était déjà chargée de paquets de carottes, de pelles à feu et de quantités d'autres choses.

— J'espère que vos cheveux tiennent bien, continua-t-il lorsqu'il fut installé.

— Comme tous les cheveux, dit Alice en souriant.

— C'est à peine suffisant, dit-il anxieusement, vous voyez le vent est si fort ici. Aussi fort que la soupe.

— Avez-vous inventé un moyen pour empêcher les cheveux d'être arrachés par le vent? s'enquit Alice.

— Pas encore dit le Cavalier, mais j'ai trouvé le moyen de les empêcher de tomber.

— Je voudrais bien connaître ce moyen.

— D'abord vous prenez un bâton bien droit, dit le Cavalier. Puis vous faites grimper vos cheveux dessus, comme un arbre fruitier en espalier. Vous savez la raison pour laquelle les cheveux tombent, c'est parce qu'ils penchent en bas... les choses ne tombent jamais en haut. C'est un plan de ma propre invention. Vous pouvez essayer si vous voulez.

Alice pensa que le plan ne paraissait pas très commode et pendant quelques minutes elle marcha en silence, ruminant l'idée, et de temps en temps elle s'arrêtait pour venir en aide au bon Cavalier qui certainement n'était pas un bon cavalier.

Toutes les fois que le cheval s'arrêtait (ce qui arrivait très souvent) il tombait par devant, et toutes les fois que le cheval repartait (ce qu'il faisait assez brusquement) il tombait par derrière. A part cela il se tenait assez bien malgré l'habitude de tomber de temps en temps sur le côté, ce qu'il faisait généralement du côté où marchait Alice, aussi elle trouva bientôt plus prudent de ne pas marcher tout près du cheval.

— Je crois que vous n'avez pas beaucoup l'habitude de monter à cheval, hasarda-t-elle, en l'aidant à se relever de sa cinquième chute.

Le Cavalier parut très surpris et un peu offensé de cette remarque.

— Pourquoi dites-vous cela? questionna-t-il en grimpant sur sa selle tout en s'agrippant d'une main à la chevelure d'Alice de peur de tomber de l'autre côté.

— Parce que les gens ne tombent pas si souvent quand ils ont l'habitude de faire du cheval.

— J'en ai une énorme habitude, dit le Cavalier très gravement, une énorme habitude.

Alice ne put rien trouver d'autre à dire que:

— Vraiment?

Mais elle le dit aussi gentiment qu'elle le put.

Ils continuèrent leur route en silence, le Cavalier avait les yeux fermés et se marmottait à lui-même tandis qu'Alice attendait avec anxiété la prochaine culbute.

— Le grand art de l'équitation commença brusquement le Cavalier d'une voix claironnante, et tout en parlant, il agitait son bras droit, c'est de garder... Ici la phrase s'arrêta aussi soudainement qu'elle avait commencé, car le Cavalier tomba lourdement sur le crâne exactement dans le sentier où marchait Alice. Cette fois elle fut vraiment effrayée et dit d'un ton inquiet en le relevant:

— J'espère que vous ne vous êtes cassé aucun os.

— Cela ne vaut pas la peine d'en parler, dit le Cavalier comme s'il se souciait peu d'en casser deux ou trois. Le grand art de l'équitation, comme je vous le disais, est de garder parfaitement son équilibre, comme ceci vous comprenez...

Il lâcha la bride et étendit les deux bras pour montrer à Alice ce qu'il voulait dire et cette fois il tomba sur le dos, sous les pieds du cheval.

— Une énorme habitude, continua-t-il à répéter tout le temps qu'Alice le remettait sur pied. Une énorme habitude!

— C'est trop ridicule ! s'écria enfin Alice, perdant patience, vous devriez monter un cheval de bois sur roulettes, voilà ce qu'il vous faudrait.

— Est-ce que cette race est plus paisible? demanda le Cavalier sur un ton de grand intérêt et en parlant, il entoura de ses deux bras le cou de son cheval juste à temps pour éviter une nouvelle culbute.

— Beaucoup plus paisible qu'un cheval vivant, dit Alice avec un petit éclat de rire qu'elle n'eut pas la force de réprimer.

— Je m'en procurerai un, dit le Cavalier pensivement. Un ou deux... plusieurs.

Il y eut un court silence, puis le Cavalier reprit:

— J'ai un esprit extraordinairement inventif. Avez-vous remarqué, la dernière fois que vous m'avez relevé que je paraissais assez songeur?...

— Vous étiez un peu grave! dit Alice.

— Eh bien! juste à ce moment-là, j'inventais un nouveau moyen de passer par-dessus une barrière. Voulez-vous que je vous le dise?

— J'en serais ravie, dit Alice poliment.

— Je vous raconterai comment cette idée m'est venue, dit le Cavalier. J'ai pensé: la seule difficulté provient des pieds, la tête est toujours assez haute. Alors premièrement: je mets ma tête sur le sommet de la barrière: la tête est assez haute; Puis, je me tiens sur la tête, alors les pieds sont assez haut, vous comprenez? Et je suis de l'autre côté... vous comprenez?

— Oui, je suppose que vous serez de l'autre côté après cela, dit Alice, pensivement, mais ne croyez-vous pas que ce serait assez difficile à exécuter.

— Je n'ai pas encore essayé, dit le Cavalier gravement, aussi je ne puis pas vous affirmer... mais ce *serait* peut-être un peu difficile...

Il semblait si froissé qu'Alice se hâta de changer de sujet:

— Quel curieux heaume vous avez, dit-elle aimablement, est-ce aussi une de vos inventions?

Le Cavalier regarda fièrement le heaume accroché à sa selle.

— Oui, dit-il, mais j'en ai inventé un meilleur... en forme de pain de sucre.

« Quand je le portais, si je tombais de cheval il touchait immédiatement le sol. De la sorte j'avais un très petit trajet de chute, vous voyez. Mais, il y avait le danger de tomber dedans. Cela m'est arrivé une fois... et le plus mauvais de l'affaire c'est que, avant que j'aie pu m'en sortir, l'autre Cavalier Blanc est arrivé et l'a mis sur sa tête. Il croyait que c'était son propre heaume.

Le Cavalier parlait avec tant de solennité qu'Alice n'osa pas rire.

— Mais vous avez dû le blesser, dit-elle d'une voix qui tremblait, puisque vous étiez sur le sommet de sa tête.

— Je lui ai donné des coups de pied, bien entendu, dit le Cavalier très sérieusement, et puis il enleva le heaume, mais il lui a fallu des heures et des heures pour m'en sortir,. J'étais aussi enfoncé que l'éclair (1).

— Je ne comprends pas du tout le mot dans ce sens, dit Alice.

Le Cavalier secoua la tête:

— Tous les sens du mot sont bons pour moi, je vous assure, dit-il.

En parlant, il leva les mains avec une telle excitation qu'il roula de sa selle et tomba la tête la première dans une mare assez profonde.

Alice courut au bord de la mare pour l'aider. Elle n'avait pas prévu cette chute car depuis un moment le

---

(1) En anglais l'adjectif *fast* a deux sens; il signifie rapide et attaché, fixé solidement.

Cavalier semblait mieux garder son équilibre et elle craignait qu'il ne fut sérieusement blessé cette fois.

Bien qu'elle ne pût voir que ses semelles de souliers elle fut très soulagée de l'entendre parler sur son ton habituel:

— Tous les sens du mot, répétait-il, mais c'était vraiment de l'étourderie de sa part de mettre le heaume d'un autre homme et surtout avec l'homme dedans.

— Comment pouvez-vous parler si tranquillement la tête en bas, demanda Alice en le traînant par les pieds et elle l'étendit sur le bord de la mare.

Le Cavalier parut surpris de la question.

— Quel intérêt peut avoir l'endroit où mon corps se trouve? dit-il, mon esprit travaille de la même façon. De fait, plus je suis la tête en bas, plus j'invente de nouvelles choses.

« La plus remarquable chose de ce genre que j'aie jamais faite, continua-t-il après une pause, c'est d'inventer un nouveau pudding pendant le temps où je mangeais le rôti.

— A temps pour qu'il soit prêt pour le prochain service? dit Alice. Eh bien! c'était vite fait, certes.

— Non! Pas pour le prochain service, dit le Cavalier d'une voix basse et pensive. Non, certainement pas pour le prochain service.

— Alors, pour le lendemain, je ne suppose pas que vous ayez eu deux services de pudding pendant un seul dîner.

— Non, non, pas le lendemain! répéta encore le Cavaeilr .Non, pas le lendemain! En fait, continua-t-il d'une voix de plus en plus faible, je ne crois pas que ce pudding ait jamais été fait, et cependant, c'était un remarquable pudding.

— De quoi se serait-il composé ? demanda Alice,

dans l'espoir de le remonter car le pauvre Cavalier semblait tout à fait déprimé.

— Il y aurait eu d'abord du papier buvard, répondit le Cavalier avec un gémissement.

— Cela n'aurait pas été très bon, j'en ai peur.

— Pas très bon, seul, interrompit-il très sérieusement, mais vous n'avez pas idée de ce que cela peut donner quand on le mélange à autre chose: à de la poudre à canon, par exemple, et à de la cire à cacheter. Ici, je dois vous quitter.

Ils arrivaient justement à la lisière du bois.

Alice avait l'air absorbée, elle pensait au pudding.

— Vous êtes triste, fit le Cavalier d'un ton anxieux. Permettez-moi de vous chanter quelque chose pour vous réconforter.

— Est-ce très long ? demanda Alice car elle avait entendu une quantité de poésies dans la journée.

— C'est long, dit le Cavalier, mais c'est très, très beau. Tous ceux qui m'entendent le chanter, ou leurs yeux se remplissent de larmes... ou...

— Ou quoi? dit Alice, car le Cavalier avait fait une pause soudaine.

— Ou leurs yeux ne s'en remplissent pas, voilà! Ce chant est appelé « yeux de morues ».

— Ah! c'est le nom du chant, dit Alice en s'efforçant de paraître intéressée.

— Non, vous ne comprenez pas, dit le Cavalier, et il parut un peu vexé, c'est la façon dont le nom est appelé, le vrai nom est « Vieil homme ».

— Alors, j'aurais dû dire c'est la façon dont le nom est appelé, corrigea Alice.

— Non, bien sûr! C'est une chose tout à fait différente. Le chant est appelé « Chemins et Moyens », mais c'est seulement le nom qu'on lui donne, vous comprenez?

— Alors quel est le chant? dit Alice qui était tout à fait ahurie.

— J'y arrivais, dit le Cavalier, le chant est en réalité: « Assis sur une barrière » et l'air est de ma propre invention.

Il fit stopper son cheval et lui lâcha la bride sur le cou, puis battant la mesure avec une main, un léger sourire éclairant sa douce figure un peu folle, comme si la musique de ce chant le ravissait, il commença.

De toutes les choses étranges vues par Alice dans son voyage à travers le Miroir, celle-ci est celle dont elle garda le souvenir le plus net. Des années plus tard elle pouvait se rappeler la scène entière comme si elle s'était passée la veille. Les yeux bleus et l'aimable figure du Cavalier... le soleil couchant éclairant ses cheveux et brillant sur son armure dans une gloire de lumière qui l'éblouissait... le cheval, les rênes flottant sur le cou, broutant tranquillement le gazon à ses pieds et les grandes ombres de la forêt derrière. Tout cela formait un tableau qu'elle contemplait, d'une main s'abritant les yeux et appuyée contre un arbre tandis qu'elle écoutait comme dans un rêve la musique mélancolique du chant.

— Mais l'air n'est pas de sa propre invention, se dit-elle, c'est « Je te donne tout, Je ne puis faire davantage ». Elle écouta très attentivement, mais aucune larme ne lui vint aux yeux.

Je vais te dire tout ce que je puis:
C'est peu de chose à raconter;
Je vis un vieil, vieil homme
Assis sur une barrière;
Qui êtes-vous vieil homme? dis-je,
Et comment vivez-vous?

Et sa réponse me traversa la tête
Comme l'eau qui traverse un crible.

Il dit : « je cherche les papillons
Qui dorment parmi les blés,
Et j'en fais des pâtés de mouton
Que je vends dans la rue.
Je les vends, dit-il, aux hommes
Qui naviguent sur les mers orageuses,
Et voilà la façon dont je gagne mon pain.
Un pourboire, s'il vous plaît... »

Mais je cherchais un moyen
De teindre mes favoris en vert
Et de me servir d'un grand si grand éventail
Qu'il fût impossible de les voir.
Aussi ne pouvant rien répondre
A ce qu'avait dit le vieil homme,
Je criai: « Allons dites-moi comment vous vivez? »
Et je lui donnai des coups de poing sur la tête.

De sa douce voix il reprit l'histoire.
Il dit : « Je vais par les chemins
Et quand je trouve un ruisseau de montagne
J'organise une publicité monstre
Et ils en font un produit qu'ils appellent
Huile Macassar de Rowland
Mais, deux sous et un sou, c'est tout
Ce qu'ils me donnent pour ma peine ».

Mais je pensais à un moyen
De me nourrir de pâte de galette,
Et de continuer de jour en jour
A devenir un peu plus gros;

Je le secouai de tous les côtés
Jusqu'à ce que sa figure en devienne bleue.
Allons, dites-moi comment vous vivez, criai-je
Et ce que vous faites?

Il dit : « Je poursuis les yeux de morue
Parmi les splendides bruyères,
Et je les transforme en boutons de gilet
Dans le silence de la nuit.
Et je ne les vends pas pour de l'or
Ni pour une pièce d'argent brillant
Mais pour un sou de cuivre
On peut m'en acheter neuf.

Je pioche quelquefois pour trouver des pains beurrés,
Ou j'installe des rameaux sourciers pour les crabes,
Je cherche quelquefois des collines herbues
Pour les roues des Cabriolets.
Et voilà la façon (il cligna de l'œil)
Dont je gagne ma fortune,
Et très joyeusement, je boirais
A la noble santé de Votre Honneur ».

Je l'avais enfin entendu car j'avais justement
Achevé un projet
Pour préserver de la rouille le pont de Menai
En le faisant bouillir dans du vin.
Je le remerciai beaucoup de m'avoir expliqué
La façon dont il gagnait sa fortune.
Et surtout d'avoir souhaité
De pouvoir boire à ma noble santé.

Et maintenant, si par hasard, je mets
Mes doigts dans la glu
Ou si étourdiment je glisse mon pied droit

Dans mon soulier gauche
Ou si je fais tomber sur mon orteil
Un poids très lourd
Je pleure parce cela me rappelle
Un vieil homme que je connaissais,
Dont le regard était doux, dont la parole était lente,
Dont les cheveux étaient plus blancs que la neige,
Dont la face ressemblait à un corbeau,
Dont les yeux comme des tisons étaient embrasés,
Qui semblait absorbé par son chagrin,
Qui balançait son corps d'un côté et de l'autre,
Et qui marmottait tout bas
Comme si sa bouche était pleine de pâte,
Et qui ronflait comme un buffle,
Il y a longtemps, un soir d'été
Assis sur une barrière.

Comme il chantait les dernières paroles de la ballade, le Cavalier rassembla les rênes, fit tourner son cheval pour reprendre la route qu'il venait de parcourir.

— Vous n'avez que quelques mètres à faire, dit-il. Descendez ce monticule, sautez par-dessus ce petit ruisseau et vous serez Reine. Mais restez ici jusqu'à ce que vous m'ayez perdu de vue, ajouta-t-il après avoir remarqué le regard ardent jeté par Alice dans la direction qu'il indiquait. Je ne serai pas long. Vous attendrez et vous agiterez votre mouchoir quand je serai au tournant de la route. Je crois que cela me donnera du courage.

— Naturellement, j'attendrai, dit Alice, et merci de m'avoir accompagnée si loin, et merci pour le chant... il m'a beaucoup plu.

— Je l'espère, dit le Cavalier d'un air de doute, mais vous n'avez pas pleuré autant que je l'aurais voulu.

Ils se donnèrent une poignée de main et le Cavalier reprit le chemin de la forêt.

— Il ne sera pas long à s'en aller, j'espère, se dit Alice en le regardant. Bon, il tombe. Droit sur la tête comme d'habitude... Allons il se remet en selle facilement... c'est l'avantage d'avoir tant de choses suspendues autour de sa selle...

Elle continua à se parler tout en surveillant le Cavalier qui dégringolait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Après la quatrième ou la cinquième chute il arriva au tournant, elle agita son mouchoir et attendit de l'avoir perdu de vue.

— J'espère que cela l'aura encouragé, dit-elle en se retournant pour descendre le monticule. Et maintenant, en route pour le dernier ruisseau et pour devenir Reine. Comme cela sonne bien.

En quelques pas elle fut au bord du ruisseau.

— Le Carré 8, enfin! cria-t-elle en bondissant par-dessus, et elle se trouva assise.

Sur une pelouse aussi douce que de la mousse, parsemée de petites plates-bandes de fleurs.

— Oh! que je suis contente d'être ici; mais, qu'est-ce j'ai sur la tête! s'exclama-t-elle tout étonnée.

Elle porta vivement les mains à sa tête qui se trouvait étroitement enserrée par quelque chose de très lourd.

— Mais comment cette chose a-t-elle pu se placer là sans que je m'en aperçoive? se demanda-t-elle.

Et elle l'enleva et la posa sur ses genoux pour se rendre compte de ce que c'était.

C'était une couronne d'or.

CHAPITRE IX

ALICE REINE

— Eh bien! c'est grandiose, dit Alice. Je ne m'attendais pas à devenir si vite une Reine... et je ferai savoir à Votre Majesté, continua-t-elle d'un ton sévère (elle aimait beaucoup se faire des observations) qu'il n'est pas convenable de se rouler sur l'herbe comme cela. Les reines doivent avoir de la dignité, vous savez.

Elle se leva et se mit à marcher en se tenant très droite d'abord, parce qu'elle avait peur que sa couronne tombât, mais elle se rassura en pensant que personne ne pouvait la voir.

— Et si je suis réellement une Reine, se dit-elle en se rasseyant, je serai bien capable de me débrouiller quand il le faudra.

Toutes les choses arrivèrent de si étrange façon qu'elle ne fut pas du tout surprise de trouver la Reine Rouge et la Reine Blanche assises près d'elle, une de chaque côte : elle aurait bien voulu leur demander comment elles étaient arrivés là mais elle eut peur de paraître impolie.

Elle pensa qu'il n'y aurait rien de mal à leur demander si la partie était finie.

— Je vous en prie, pourriez-vous me dire, commença-t-elle timidement en regardant la Reine Rouge.

— Ne parlez que lorsqu'on vous parle, interrompit brusquement la Reine.

— Mais si tout le monde obeissait à cette règle, dit Alice qui était toujours prête à engager une petite discussion et si vous ne parliez que lorsqu'on vous parle et si l'autre personne attendait que vous commenciez, personne ne dirait jamais rien, de sorte que...

— Ridicule! cria la Reine... Quoi! Vous ne voyez pas, enfant!

Ici elle s'arrêta en fronçant les sourcils et après avoir réfléchi une minute changea brusquement de sujet de conversation.

— Que voulez-vous dire par: si vous êtes réellement une Reine? Quel droit avez-vous de vous appeler de la sorte? Vous ne pouvez pas être une Reine, vous savez, avant d'avoir passe un examen. Et plus tôt nous commencerons mieux cela vaudra.

— J'ai dit seulement *si*, plaida la pauvre Alice d'un ton piteux.

Les deux Reines se regardèrent et la Reine Rouge fit observer avec un petit frisson.

— Elle dit, qu'elle a dit seulement *si*...

— Mais elle a dit bien autre chose que cela, gémit la Reine Blanche en se tordant les main. Oh! tant d'autres choses que cela.

— Vous voyez, vous l'avez dit, dit la Reine Rouge à Alice. Dites toujours la vérité... réfléchissez avant de parler... et vous écrirez vos discours ensuite.

— Je suis sûre que je n'avais pas l'intention... commença Alice.

Mais la Reine Rouge l'interrompit avec impatience.

— C'est bien de quoi je me plains, vous auriez dû avoir l'intention. Quelle est l'utilité d'un enfant qui n'a pas de signification. Même une plaisanterie doit avoir une signification et un enfant est beaucoup plus important qu'une plaisanterie, j'espère. Vous ne pourriez pas nier cela, quand bien même vous l'essayeriez avec les deux mains.

— Je ne nie pas les choses avec les mains, objecta Alice.

— Personne n'a dit que vous le faisiez, dit la Reine Rouge. J'ai dit que vous ne pourriez pas, même si vous l'essayiez...

— Elle est dans un état d'esprit qui la pousse à nier quelque chose, dit la Reine Blanche, et elle ne sait pas quoi nier.

— Un bien mauvais caractère, observa la Reine Rouge.

Et il y eut alors un pénible silence d'une minute à deux.

La Reine Rouge y mit fin en disant à la Reine Blanche:

— Je vous invite au grand dîner donné par Alice, ce soir.

La Reine Blanche sourit faiblement et dit:

— Et je vous invite...

— Je ne savais pas du tout que je donnais un dîner ce soir, dit Alice, mais s'il doit y en avoir un, je pense que je dois faire les invitations.

— Nous vous en donnons l'occasion, remarqua la Reine Rouge, mais je me permets de vous dire que vous n'avez pas encore eu beaucoup de leçons de bonnes manières ?

— Les manières ne s'apprennent pas en leçons, dit Alice. Les leçons nous enseignent le calcul et les choses de ce genre.

— Pouvez-vous faire une addition? demanda la Reine Blanche: Que font un et un et un, et un et un et un, et un et un et un et un?

— Je ne sais pas, dit Alice, j'ai perdu le compte.

— Elle ne peut pas faire une addition, interrompit la Reine Rouge. Pouvez-vous faire une soustraction? Otez neuf de huit.

— Neuf ôté de huit, je ne peux pas, répliqua tout de suite Alice, mais...

— Elle ne peut pas faire de soustraction, dit la Reine Blanche. Pouvez-vous faire une division ? Divisez une miche de pain par un couteau ; pouvez-vous répondre à cela?

— Je suppose... commença Alice.

Mais la Reine Rouge répondit pour elle:

— Des tartines, bien entendu. Essayez une autre soustraction. Otez un os à un chien, que reste-t-il?

Alice réfléchit.

— L'os ne restera pas, bien entendu, si je le prends... et le chien ne restera pas, il viendra me mordre... et je suis sûre que je ne resterai pas.

— Alors vous pensez qu'il ne restera rien, dit la Reine Rouge.

— Je pense que c'est la réponse.

— Faux comme d'habitude... dit la Reine Rouge. La patience du chien restera...

— Mais, je ne vois pas comment?

— Ecoutez, cria la Reine Rouge, le chien perdrait patience, n'est-ce pas?

— C'est possible, répondit Alice sans conviction.

— Alors si le chien s'en va, la patience restera! s'exclama la Reine.

Alice dit, aussi gravement qu'elle put:

— Ils pourraient prendre des chemins différents, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser: Quelle effroyables bêtises nous sommes en train de dire.

— Elle ne sait pas du tout calculer, dirent les deux Reines en même temps avec beaucoup d'emphase.

— Pouvez-vous faire des opérations, dit Alice en se tournant brusquement vers la Reine Blanche, car elle n'aimait pas du tout être prise en faute.

La Reine respira avec peine et ferma les yeux.

— Je peux faire des additions, dit-elle, si vous me donnez le temps suffisant, mais je ne peux jamais faire de soustractions.

— Naturellement, vous savez votre A B C, dit la Reine Rouge.

— Bien sûr, je le sais, dit Alice.

— Moi aussi, chuchota la Reine Blanche, nous l'avons dit souvent ensemble, ma chère et je vais vous dire un secret... Je peux lire les mots d'une seule lettre, n'est-ce

pas magnifique ? D'ailleurs, ne perdez pas courage, vous arriverez avec le temps.

La Reine Rouge reprit la parole.

— Pouvez-vous répondre aux questions utiles ? Comment est fait le pain ?

— Je sais cela, cria Alice vivement, vous prenez de la farine...

— Où cueillez-vous la fleur (1) ? demanda la Reine Rouge, dans mon jardin ou sur le talus?

— Mais je ne la cueille pas, expliqua Alice, elle est moulue...

— Combien de mètres carrés de terrain? (2) dit la Reine Blanche. Il ne faut pas négliger tous ces détails.

— Eventez-lui la tête, interrompit anxieusement la Reine Rouge, elle va se donner la fièvre à chercher tant de choses.

Elles se mirent aussitôt à l'éventer avec des branchages et Alice dut les supplier de s'arrêter car elles la décoiffaient complètement.

— Elle va bien, maintenant, dit la Reine Rouge. Savez-vous des langues? Quelle est la traduction française de Fiddle-de-dee?

— Fiddle-de-dee n'est pas anglais, répliqua Alice sérieusement.

— Qui vous a jamais dit que c'était un mot anglais? dit la Reine Rouge.

Alice crut trouver un moyen de se tirer d'affaire cette fois:

— Si vous me dites à quelle langue appartient Fiddle-

---

(1) Jeu de mots: *flour* (farine) et *flower* (fleur) ont à peu près la même prononciation.

(2) Jeu de mots: *ground* (moulu) et *ground* (terrain) ayant la même prononciation.

de-dee, je vous en donnerai la traduction française ! s'exclama-t-elle triomphalement.

Mais la Reine Rouge se redressa fièrement et dit:

— Les Reines ne font pas de marchés...

— Je voudrais bien que les Reines ne posent jamais de questions, pensa Alice.

— Ne nous querellons pas, dit la Reine Blanche d'un ton inquiet.

— Quelle est la cause de l'éclair?

— La cause de l'éclair! dit Alice avec décision, car elle était sûre de la réponse, c'est le tonnerre, non, non, corrigea-t-elle hâtivement, je veux dire le contraire.

— Il est trop tard pour se reprendre, dit la Reine Rouge. Quand vous avez dit une chose, elle est fixée et vous devez en supporter les conséquences.

« Ceci me rappelle, dit la Reine Rouge en baissant les yeux et ses mains se crispaient nerveusement, que nous avons eu un tel orage mardi, je veux dire un des mardis de la dernière série, vous comprenez?

Alice fut ahurie.

— Dans notre pays, remarqua-t-elle, il n'y qu'un jour à la fois.

La Reine Rouge dit:

— Quelle pauvre et mesquine façon de faire les choses. Ici nous avons le plus souvent deux ou trois jours ou nuits en même temps et quelquefois en hiver, nous avons jusqu'à cinq nuits ensemble, pour la chaleur, vous comprenez...

— Est-ce que cinq nuits sont plus chaudes qu'une seule? osa demander Alice.

— Cinq fois plus chaudes, bien entendu.

— Mais d'après le même principe, elles pourraient être cinq fois aussi froides.

— Exactement, cria la Reine Rouge, cinq fois plus chaudes et cinq fois plus froides... exactement, comme je

suis cinq fois plus riche que vous et cinq fois plus intelligente.

Alice soupira et renonça à comprendre.

— C'est exactement une devinette sans réponse, pensa-t-elle.

— Humpty Dumpty l'a vu aussi, continua la Reine Blanche à voix basse comme si elle se parlait à elle-même. Il est venu à la porte avec un tire-bouchon à la main.

— Que voulait-il? dit la Reine Rouge.

— Il disait qu'il voulait entrer, continua la Reine Blanche, parce qu'il cherchait un hippopotame, mais il n'y en avait pas dans la maison ce matin.

— Il y en a généralement? demanda Alice étonnée.

— Seulement le jeudi, dit la Reine.

— Je sais pourquoi il est venu, dit Alice. Il voulait punir les poissons parce que...

La Reine Blanche l'interrompit:

— C'était un tel orage, vous ne pouvez pas vous l'imaginer.

— Elle ne le pourra jamais, dit la Reine Rouge. Et une partie du toit a été arrachée et une partie du tonnerre est entrée et il a roulé dans la chambre en grands morceaux et il a renversé les tables et les objets et j'étais si effrayée que je ne pouvais parvenir à me rappeler mon propre nom.

— Je n'essaierais jamais de me rappeler mon nom au milieu d'un accident, pensa Alice. A quoi cela servirait-il?

Elle n'exprima pas tout haut sa réflexion de peur de froisser la pauvre Reine.

— Votre Majesté voudra bien l'excuser, dit la Reine Rouge à Alice, en prenant une des mains de la Reine Blanche pour la caresser gentiment.

— Elle a de bonnes intentions mais en règle générale elle ne peut s'empêcher de dire des absurdités.

La Reine Blanche regarda timidement Alice. Cette dernière comprit qu'elle devait dire quelque chose d'aimable, mais elle fut incapable de trouver une formule.

— Elle n'a jamais été bien élevée, continua la Reine Rouge, mais elle a si bon caractère, caressez-lui la tête et vous verrez comme elle sera contente.

Mais ceci dépassait les forces d'Alice.

La Reine Blanche poussa un profond soupir et posa sa tête sur l'épaule d'Alice.

— J'ai tellement sommeil, gémit-elle.

— Elle est fatiguée, pauvre être, dit la Reine Rouge, lissez-lui les cheveux, prêtez-lui votre bonnet de nuit, et chantez lui une berceuse.

— Je n'ai pas de bonnet de nuit, dit Alice en essayant d'obéir au premier ordre, et je ne sais pas de berceuse.

— Alors je vais chanter moi-même, dit la Reine Rouge, et elle commença:

La dame est silencieuse sur les genoux d'Alice
Jusqu'à ce que le festin soit prêt,
Nous avons le temps de faire un somme
Quand le festin sera fini nous irons au bal
Reine Rouge et Reine Blanche et Alice et tout.

— Maintenant vous savez les paroles, ajouta-t-elle en posant sa tête sur l'autre épaule d'Alice. Chantez-la pour moi. J'ai sommeil aussi.

Et les deux Reines s'endormirent et commencèrent à ronfler très fort.

— Que dois-je faire? s'exclama Alice très perplexe, car tantôt une tête, tantôt l'autre roulait sur son épaule et tombait lourdement sur ses genoux. Je ne crois pas que personne ait jamais eu à prendre soin de deux reines

endormies à la fois. Allons, réveillez-vous, lourdes choses, continua-t-elle d'un ton impatient, mais elle n'obtint pour toute réponse qu'un léger ronflement.

Le ronflement devint de plus en plus distinct et ressembla à une musique; à la fin elle put même percevoir des mots et elle les écouta si attentivement que lorsque les deux grosses têtes posées sur ses genoux disparurent brusquement, c'est à peine si elle s'en aperçut.

Elle se trouvait debout sous une porte cochère au-dessus de laquelle étaient écrits en grandes lettres les mots: Reine Alice, et de chaque côté de la porte il y avait une sonnette; sur l'une on avait écrit: sonnette des visiteurs; et sur l'autre: sonnette des domestiques.

— Je vais attendre la fin du chant, pensa Alice et puis je sonnerai à... à... quelle sonnette? continua-t-elle, très embarrassée, je ne suis pas un visiteur et je ne suis pas un domestique. Il devrait y en avoir une, où serait écrit: Reine.

Juste à ce moment la porte s'entr'ouvrit et un être qui portait un long bec passa la tête un moment et dit:

— Personne ne sera plus admis jusqu'à la semaine prochaine.

Et il referma la porte avec fracas.

Alice frappa et sonna en vain pendant longtemps; à la fin une très vieille Grenouille qui était assise sous un arbre se leva et s'approcha en boîtant lourdement. Elle était vêtue de jaune et chaussée d'énormes souliers.

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant? demanda la Grenouille d'une voix basse et rauque.

Alice se retourna décidée à prendre quelqu'un en faute.

— Quel est le domestique chargé de répondre à la porte? commença-t-elle avec colère.

— A quelle porte? fit la Grenouille.

Alice faillit frapper du pied dans son irritation de l'entendre parler si lentement.

— Cette porte, bien entendu!

Pendant une minute la Grenouille regarda la porte de ses gros yeux placides, puis elle se rapprocha et la frotta de son pouce comme pour voir si elle pourrait en enlever la peinture, à la fin elle regarda Alice.

— Répondre à la porte, dit-elle, qu'a-t-elle demandée?

Elle parlait d'une voix si rauque qu'Alice la comprenait à peine.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit-elle.

— Je parle français, pourtant, continua la Grenouille. Que vous a-t-elle demandé?

— Rien! dit Alice impatientée. J'ai frappé.

— Il ne fallait pas faire ça, il ne fallait pas faire ça, marmotta la Grenouille, ça la vexe, vous savez.

Puis elle s'approcha de la porte et lui donna un grand coup de pied.

— Laissez-la tranquille, haleta-t-elle, en boitant vers son arbre, et elle vous laissera tranquille, vous savez.

A ce moment la porte s'ouvrit toute grande et une voix perçante se mit à chanter:

Dans le monde du Miroir, Alice disait:
J'ai un sceptre en main et une couronne sur la tête.
Que tous les êtres du miroir, quels qu'ils soient
Viennent dîner avec la Reine Rouge, la Reine Blanche et
[moi.

Et des centaines de voix reprirent en chœur:

Remplissez les verres aussi vite que vous pourrez
Et que la table soit étincelante de boutons et de son.
Mettez les chats dans le café et les souris dans le thé
Et souhaitez la bienvenue à Alice 30 fois 3 fois.

Ceci fut suivi d'un bruit confus et Alice se dit 30 fois 3 fois cela fait 90, je me demande si quelqu'un les compte.

Une minute après le silence se fit et la même voix chanta les vers suivants:

O êtres du Miroir, demanda Alice, rapprochez-vous.
C'est un honneur de me voir, une faveur de m'entendre.
Jetez le sable au cidre et la laine au vin
Et souhaitez la bienvenue à Alice 90 fois 9 fois.

— 90 fois 9 fois, répéta Alice. Oh! cela ne sera jamais fini, je ferais mieux d'entrer tout de suite. Et elle entra.

Il y eut un silence de mort au moment où elle apparut.

Alice regarda nerveusement la table tout en remontant le vaste vestibule et remarqua qu'il y avait à peu près 50 invités de tous les genres, des animaux, des oiseaux et même des fleurs.

— Je suis contente qu'ils soient venus sans attendre d'être priés, pensa-t-elle, je n'aurais jamais su qui inviter.

Il y avait trois chaises au bout de la table. La Reine Blanche et la Reine Rouge s'y étaient déjà installées, laissant vide la chaise du milieu. Alice s'y assit, assez gênée par le silence, et souhaitant que quelqu'un prît la parole.

— Vous avez manqué la soupe et le poisson, dit enfin la Reine Rouge, prenez du rôti.

Et les serveurs posèrent un gigot de mouton devant Alice qui le regarda avec anxiété car elle n'avait jamais encore découpé de rôti.

— Vous semblez intimidée, laissez-moi vous présenter à ce gigot de mouton, dit la Reine Rouge: Alice, mouton. — Mouton, Alice.

Le gigot de mouton se leva sur le plat et fit un petit salut à Alice. Alice rendit le salut, ne sachant pas si elle devait rire ou s'effrayer.

— Puis-je en couper une tranche? dit-elle en prenant le couteau et la fourchette et en regardant l'un après l'autre les deux Reines.

— Certainement pas, dit la Reine Rouge avec décision, il est contraire à l'étiquette de découper quelqu'un à qui l'on vous a présenté... Enlevez le rôti.

Et les serveurs l'emportèrent et posèrent à la place un grand plum-pudding.

— Ne me présentez pas au pudding, s'il vous plaît, dit hâtivement Alice, ou nous ne dînerons pas du tout... Puis-je vous en offrir?

Mais la Reine Rouge semblait de mauvaise humeur et grommela:

— Pudding... Alice. — Alice... pudding... Enlevez le pudding.

Et les serveurs l'enlevèrent si vite qu'Alice ne put même pas lui rendre son salut.

Mais elle se dit qu'après tout elle ne voyait pas pourquoi la Reine Rouge serait seule à donner des ordres, aussi à tout hasard elle appela:

— Maître d'hôtel, rapportez le pudding.

Et aussitôt le pudding se trouva devant elle comme par un tour de prestigiditation. Il était si grand qu'elle ne put s'empêcher d'être un peu intimidée comme elle l'avait été devant le gigot. Mais elle surmonta sa timidité, découpa une tranche et la tendit à la Reine Rouge.

— Quelle insolence, dit le pudding, je me demande si vous aimeriez qu'on coupât une tranche de votre personne, espèce d'animal.

Il parlait d'une voix épaisse, suiffée, et Alice ne sut que répondre, elle le regardait tout interloquée.

— Dites quelque chose, dit la Reine Rouge, c'est ridicule de laisser le pudding tenir toute la convrsation.

— Vous savez, on m'a récité une telle quantité de

poésies aujourd'hui, commença Alice un peu effrayée, car du moment où elle avait ouvert la bouche tous les yeux s'étaient fixés sur elle et le silence était complet; et c'est une chose très curieuse je crois, tous les poèmes concernaient les poissons. Savez-vous pourquoi tout le monde aime tant les poissons par ici?

Elle parlait à la Reine Rouge dont la réponse fut un peu loin du sujet.

— Au sujet des poissons, dit-elle d'une voix lente et solennelle et en se rapprochant de l'oreille d'Alice. Sa Majesté la Reine Blanche connaît une charmante devinette en vers au sujet des poissons. Vous la réciterai-je?

— Sa Majesté Rouge est trop aimable d'en faire mention, murmura la Reine Blanche dans l'autre oreille d'Alice et sa voix ressemblait au roucoulement d'un pigeon. Ce sera une telle délectation. Me permettez-vous?

— Je vous en prie, dit Alice très poliment.

La Reine Blanche rit joyeusement et caressa la joue d'Alice. Puis elle commença:

D'abord, il faut attraper le poisson.
C'est facile, je crois qu'un bébé pourrait l'attraper.
Ensuite il faut vendre le poisson.
C'est facile, je crois que pour deux sous on pourrait l'acheter.
Maintenant il faut cuire le poisson.
C'est facile et ne demande pas plus d'une minute.
Etendez-le sur un plat.
C'est facile puisqu'il y est déjà.
Apportez-le ici, je vais dîner.
C'est facile d'installer un tel plat sur la table.
Enlevez le couvercle.
Ah! c'est si difficile que j'ai peur d'en être incapable,
Car on le croirait tenu par la glu...
Tenez le couvercle pendant que le plat est sur la table.

Quel est le plus facile:
Découvrir le poisson ou découvrir la devinette?

Réfléchissez une minute et devinez, dit la Reine Rouge. Pendant ce temps nous allons boire à votre santé... A la santé de la Reine Alice, cria-t-elle d'une voix suraiguë.

Et tous les invités se mirent à boire, mais d'étrange façon. Plusieurs posèrent leur verre sur leur tête comme si c'était un éteignoir et burent tout ce qui leur coulait sur la figure, d'autres renversèrent le carafon et burent le vin qui coulait sur la table, et trois d'entre eux (ils ressemblaient à des Kangourous) sautèrent dans le plat où était le gigot de mouton et commencèrent à boire gloutonnement la sauce? Comme des cochons dans une auge, pensa Alice.

— Vous devriez fait un speech pour les remercier, dit la Reine Rouge, en regardant sévèrement Alice.

— Nous vous soutiendrons, vous savez, chuchota la Reine Blanche comme Alice se levait pour obéir malgré son émotion.

— Merci beaucoup, répondit-elle tout bas, mais je pourrai m'en tirer sans cela.

— C'est impossible, dit la Reine Rouge d'un ton impérieux.

Aussi Alice résolut de s'exécuter de bonne grâce.

Et elles me poussaient tellement, dit-elle, en racontant à sa sœur l'histoire du festin... on aurait dit qu'elles voulaient me jeter par terre.

De fait il lui était très difficile de garder son équilibre en prononçant son discours, les deux Reines la poussaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre de sorte qu'elles finissaient par la soulever complètement.

— Je me lève pour vous remercier, commença Alice et réellement elle s'élevait de plusieurs pouces mais elle put saisir le bord de la table et essaya de toucher terre.

— Attention à vous! cria la Reine Blanche en saisissant à deux mains les cheveux d'Alice, quelque chose va se passer.

Et alors (Alice le raconta ensuite) il se passa une quantité de choses. Les bougies s'allongèrent jusqu'au plafond, semblables à un lit de joncs avec des fusées au sommet. Les bouteilles prirent chacun une paire d'assiettes dont elles se firent des ailes et avec des fourchettes en guise de jambes décampèrent dans toutes les directions.

— On dirait tout à fait des oiseaux, se disait Alice autant qu'elle pouvait penser dans l'effroyable confusion qui commençait.

A ce moment, elle entendit un rire épais à côté d'elle et se retourna pour voir ce qui arrivait à la Reine Blanche, mais au lieu de la Reine elle trouva le gigot de mouton assis sur la chaise.

— Je suis ici! cria une voix sortant de la soupière.

Et Alice se retourna à temps pour voir la bonne figure de la Reine lui sourire au bord de la soupière avant de disparaître dans la soupe.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Déjà, plusieurs des invités étaient couchés dans les plats et la louche marchait sur la table du côté d'Alice en lui faisant signe de lui laisser le passage.

— Je ne peux pas supporter ceci plus longtemps, cria-t-elle.

Et elle bondit et saisit la nappe à deux mains. D'un coup, assiettes, plats, invités et bougies s'écrasèrent en tas sur le sol.

— Et quant à vous, continua-t-elle en se tournant fièrement vers la Reine Rouge qu'elle considérait comme la cause du désastre...

Mais la Reine Rouge n'était plus à côté d'elle ; elle avait la taille d'une petite poupée et se trouvait sur la

table courant joyeusement en rond autour de son propre châle qui traînait derrière elle.

En d'autres circonstances Alice eut été surprise de ce fait mais elle était beaucoup trop excitée pour être étonnée de quoi que ce soit.

— Quant à vous, répéta-t-elle, en saisissant la petite créature au moment où elle allait sauter par-dessus la bouteille qui venait de s'allumer sur la table, je vais vous secouer comme un petit chat.

CHAPITRE X

ELLE SECOUE

Elle la saisit sur la table et de toute sa force la secoua en avant et en arrière.

La Reine Rouge n'opposa aucune résistance. Sa figure devint plus petite encore, ses yeux plus grands et plus verts, et à mesure qu'Alice la secouait elle devenait plus courte et plus grosse et plus lisse et plus ronde...

CHAPITRE XI

ELLE S'ÉVEILLE

Et c'était réellement un chat après tout.

CHAPITRE XII

— Votre Majesté Rouge n'aurait pas dû ronronner si fort, dit Alice en se frottant les yeux et en s'adressant au petit chat, respectueusement, mais avec une certaine sévérité. Vous m'avez réveillée de... Oh! un tel beau rêve. Et vous êtiez avec moi Kitty dans le monde du Miroir. Le saviez-vous, mon chéri?

Les petits chats ont une habitude très désagréable (Alice en avait déjà fait la remarque) c'est de ronronner toujours quoi qu'on leur dise.

— Si seulement il ronronnait pour dire oui et miaulait pour dire non ou quelque chose de ce genre, disait-elle, il y aurait moyen de tenir une conversation. Mais comment causer avec une personne qui vous dit toujours la même chose?

En cette occasion le petit chat se contenta de ronronner et il ne fut pas possible de deviner s'il voulait dit oui ou non.

Aussi Alice fouilla-t-elle parmi les pièces du jeu d'échecs jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la Reine Rouge, puis elle s'agenouilla sur le tapis et plaça en face l'un de l'autre la Reine et le petit chat.

— Maintenant, Kitty, cria-t-elle en battant des mains triomphalement, avouez que vous aviez pris sa forme.

Mais il ne voulait pas la regarder, expliqua-t-elle ensuite à sa sœur, il détournait la tête et prétendait ne pas la voir? Cependant il semblait être un peu honteux et je crois qu'il a dû être la Reine Rouge.

— Tenez-vous un peu plus raide, mon cher, cria Alice avec un joyeux rire, et saluez en pensant à ce que vous allez ronronner. Cela gagne du temps, rappelez-vous.

Et elle l'attrapa pour lui donner un petit baiser, juste pour l'honneur d'avoir été une Reine Rouge.

— Snowdrop, mon amour, continua-t-elle en regardant le petit chat blanc qui achevait patiemment sa toilette, quand Dinah en aura-t-elle fini avec Votre Blanche Majesté, je me le demande? Est-ce pour cela que vous étiez si malpropre dans mon rêve... Dinah! Savez-vous que vous lavez une Reine Blanche, ce n'est pas respectueux de votre part.

« Et en quoi Dinah s'était-elle métamorphosée? Je me le demande? poursuivit-elle en s'asseyant confortablement, un coude sur le tapis et le menton dans la main, pour surveiller les petits chats.

« Dites-moi, Dinah, étiez-vous changée en Humpty Dumpty? Je crois que oui. Cependant vous feriez mieux de ne pas l'annoncer encore à vos amis parce que je n'en suis pas sûre.

« Au fait, Kitty, si réellement vous vous étiez trouvée avec moi dans mon rêve, il y a une chose que vous auriez aimée... J'ai entendu réciter une telle quantité de poésies et toutes sur les poissons. Demain matin, vous aurez un vrai régal. Pendant votre petit déjeuner je vous réciterai tout au long: Le Morse et le Charpentier, et vous croirez manger des huîtres, ma chère.

« Maintenant, Kitty, qui a rêvé tout cela? C'est une sérieuse question, mon cher, et vous n'avez pas besoin de lécher votre patte comme si Dinah ne vous avait pas lavé,

ce matin. Vous savez, Kitty, c'est moi ou le Roi Rouge? Vous êtiez sa femme, ma chère, aussi vous devriez savoir... Oh! Kitty, aidez-moi à résoudre cette question? Je suis sûre que votre patte peut attendre.

Mais le taquin petit chat se mit à lécher l'autre patte et fit semblant de n'avoir pas entendu la question.

— Lequel était-ce? Qu'en pensez-vous?

Un bateau sous un ciel lumineux
Glissant comme dans un rêve...
Heureux d'entendre une simple histoire,

Trois enfants qui se nichaient auprès
Les yeux ardents et l'oreille tendue,
Heureux d'entendre une simple histoire.

Depuis longtemps le Ciel lumineux s'est assombri,
Les échos sont morts et les souvenirs disparus,
Les froids de l'automne ont chassé juillet.

Toujours elle me hante, telle un fantôme,
Alice vivant sous un ciel
Que des yeux éveillés n'ont jamais vu.

Il y a encore des enfants qui, pour entendre l'histoire,
Les yeux ardents et l'oreille tendue,
Volontiers se nicheront tout près.

Ils habitent au pays des merveilles
Rêvant lorsque les jours passent,
Rêvant lorsque les étés meurent,

Toujours descendant le courant,
S'attardant dans la lumière d'or.
La vie... n'est-ce pas un rêve?

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

CHAP. I. — Dans la terrier du Lapin 11
— II. — La Mare des Larmes 21
— III. — Une course à la Caucus et une longue histoire 31
— IV. — Le Lapin et le petit Bill 39
— V. — Les conseils d'une Chenille 51
— VI. — Cochon et poivre 61
— VII. — Un thé chez les fous 73
— VIII. — La partie de croquet chez la Reine 85
— IX. — L'histoire de la tortue à la tête de veau .. 95
— X. — Le quadrille des homards 107
— XI. — Qui a volé les tartes ? 117
— XII. — La déposition d'Alice 127

DE L'AUTRE COTÉ DU MIROIR

CHAP. I. — La Maison du Miroir 139
— II. — Le jardin des fleurs vivantes 153
— III. — Les insectes de la Maison du Miroir 166
— IV. — Tweedledum et Tweedledee 177
— V. — Laine et eau 193
— VI. — Humpty Dumpty 207
— VII. — Le Lion et la Licorne 221
— VIII. — C'est ma propre invention 233
— IX. — Alice reine 249
— X. — Elle secoue 267
— XI. — Elle s'éveille 269
— XII. — 271

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE DIX OCTOBRE MIL NEUF CENT TRENTE
PAR LES SOINS DE
GEORGES-CÉLESTIN CRÈS, ÉDITEUR
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE CHASSAING, DE NEVERS.